BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

8 PAGES SUPPLÉMENTAIRES !

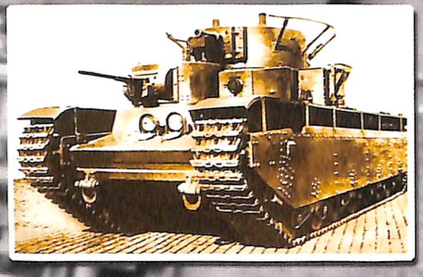
PROFILS +25 COULEURS

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°7

CRUEL PRINTEMPS (1)

HOTTON – 44 UN PONT TROP LOIN !



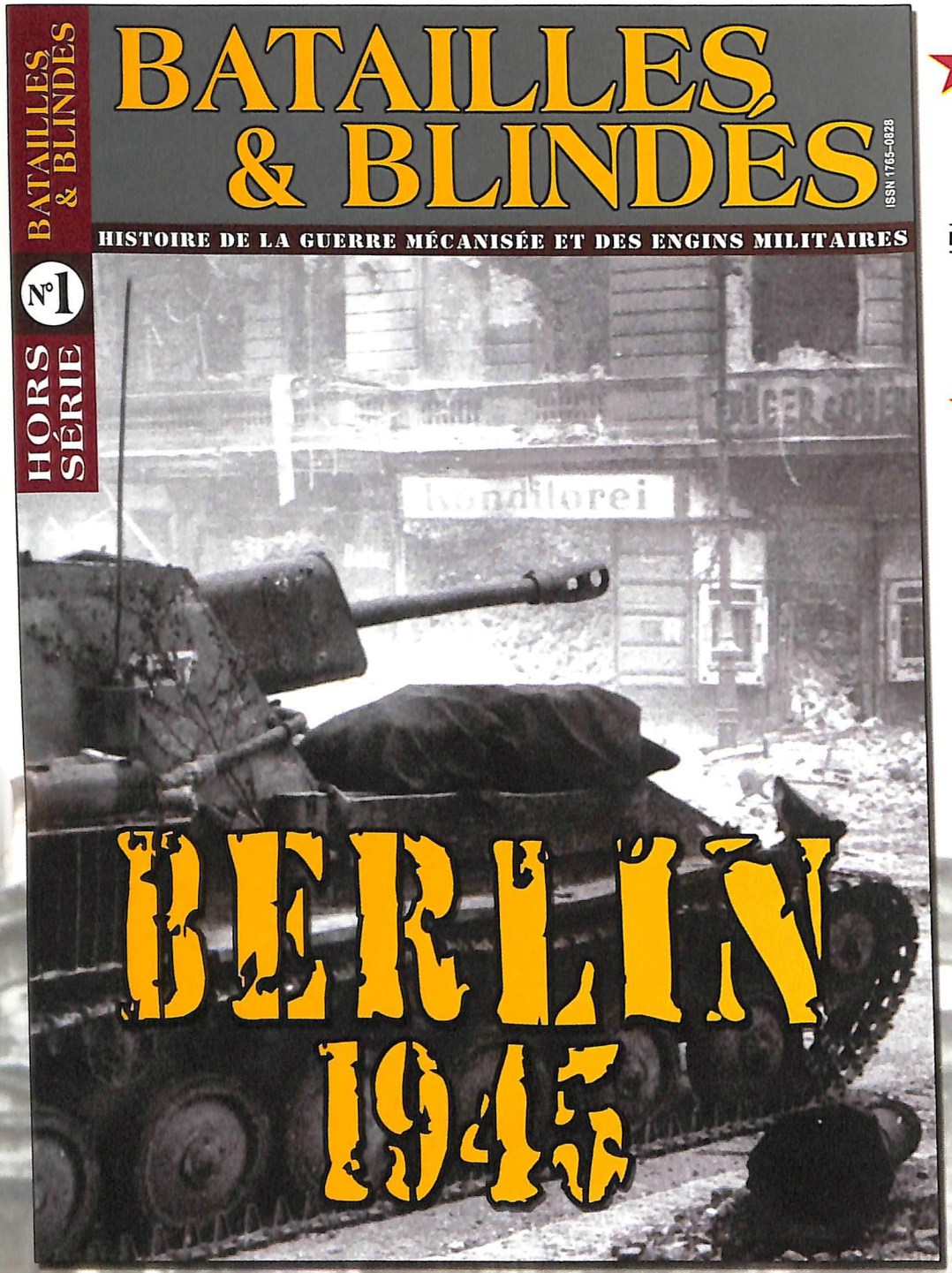
CHAR RUSSE T-35 LE GÉANT DES STEPPES (1)

LA SS-PANZERDIVISION « TOTENKOPF » DANS L'ENFER DE TARGUL !

UNE GUERRE DE PAUVRES

Batailles & Blindés
Bimestriel Jan./Fév. 2005
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 7 - F: 6,90 € - RD



- Le récit détaillé des combats
- Témoignages des combattants et des civils
- Nombreuses planches en couleur des engins
- Cartes représentant la progression des unités
- Plans des quartiers de la ville
- Nombreux encadrés notamment sur les derniers jours d'Hitler

EN KIOSQUE LE 28 FÉVRIER

Ce hors série de Batailles & Blindés ne sera disponible en kiosques et maisons de presse qu'en France métropolitaine au prix de 14,90 euro. Nos lecteurs étrangers sont invités à entrer en contact avec nous afin de se le procurer.

Pour tout renseignement, merci de contacter notre service commercial au :
(33) 04 91 22 61 59 ou sur info@caraktere.com ou à Caraktère - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - France

CARAKTÈRE
PRESSE & ÉDITIONS

DE BONNES RÉSOLUTIONS

Chers lecteurs,

Il est de coutume, parait-il, de prendre de bonnes résolutions lors des premiers jours d'une nouvelle année. Comme de juste, la rédaction de Batailles & Blindés n'y a pas échappée !

Numéro après numéro, nous avons de plus en plus de travail pour un effectif qui reste stable et qui totalise... trois personnes, dont deux à mi-temps ! Il devenait donc très urgent de réorganiser notre petite maison d'éditions afin de pouvoir vous satisfaire du mieux possible. Pour pouvoir répondre à vos demandes et vous renseigner, nous avons fait ouvrir une nouvelle ligne téléphonique exclusivement dédiée au service des abonnements. Il s'agit du **04 91 22 61 59**. Ce numéro sera activé dès le 1er février et sera doté, en cas d'impossibilité de nôtre part de vous répondre immédiatement, d'un système de messagerie qui nous permettra de reprendre contact avec vous.

Dans un registre similaire, nos premiers abonnés ont déjà commencé à recevoir nos courriers de proposition de réabonnement. Dans les mois à venir, nous développerons ce mode de communication privilégié avec vous, afin de vous proposer de « réserver » nos publications et nos numéros hors séries à des prix avantageux. Nous espérons vivement que ces échanges épistolaires vous donnerons l'occasion de nous faire part de vos commentaires au sujet de notre travail !

enfin, comme prévu, le présent numéro comporte huit pages de plus. Cette place supplémentaire nous permet, entre autres choses, de vous proposer une coupe du char lourd soviétique T-35.

Nous vous souhaitons une très bonne lecture !

Yannis Kadari
Rédacteur en chef

Batailles & Blindés numéro 7
Janvier–Février 2005
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
F–13008 Marseille – France

Rédaction : 04 91 76 50 55
Service des abonnements : 04 91 22 61 59
info@caraktere.com

Commission paritaire : en cours
Dépôt légal : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Yannis Kadari
Secrétaire à la rédaction :
Céline Valence
Conseillers à la rédaction :
Hubert Cance - Antoine Misner

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

4 La *SS-Totenkopf* dans l'enfer de Targul

Printemps 1944. Engagée quasiment sans blindés et avec des effectifs amoindris, la *3. SS-Panzerdivision* « Totenkopf » va s'opposer, aux cotés d'unités roumaines et allemandes, aux assauts des armées soviétiques dans le secteur de Targul en Roumanie.

18 Cruel printemps – 1° Partie

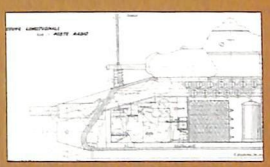
Un ancien des chars évoque pour vous l'une des pages les plus noires de l'histoire de France : la terrible défaite du printemps 1940. Partagez la vie quotidienne de ces hommes qui se sacrifièrent avec courage mais en vain, juste pour retarder l'inéluctable !

28 T-35, le géant des steppes – 1° Partie

52 tonnes, cinq tourelles, le T-35 soviétique mérite bel et bien son surnom de « géant des steppes ». Découvrez l'extraordinaire histoire d'un char aussi démesuré qu'inefficace !

40 Char lourd ARL 1937... Tout ça pour ça !

« D'hésitations en atermoiements », voilà comment pourrait être résumée la politique française de l'entre-deux-guerres en matière de chars ! Cet article d'Antoine Misner, illustré de plans tirés des archives de la DGA, en apporte une preuve supplémentaire !



50 Un pont trop loin !

Gros plan sur une tentative menée par un *Zug* de Panther de la *116. Panzerdivision* pour passer l'Amblève sur le pont d'Hotton lors de la bataille des Ardennes en décembre 1944.

56 Une guerre de pauvres – 3e conflit indopakistanais (1971)

Si les conflits contemporains sont relativement peu souvent évoqués dans les colonnes des revues françaises d'histoire militaire, que dire alors de cette 3e guerre ayant opposé l'Inde au Pakistan en décembre 1971 ? Elle fut pourtant, à sa manière, un modèle de *Blitzkrieg* moderne !

68 Souvenirs d'une « Panpan »

Publier ce texte de souvenirs du maréchal des logis Rezzi (†), à l'initiative d'Erik Barbanson, est pour nous un manière de rendre hommage aux anciens combattants français de 1940.

Cliché extrait d'une série dans laquelle plusieurs chars lourds soviétiques détruits (ici un T-34/85 au premier plan) paraissent avoir été surpris, roulant en colonne. Sans doute ont-ils été frappés par l'artillerie ou les appareils antichars de la *Luftwaffe*. Au cours des batailles de Jassy et de Targul Frumos, les troupes allemandes reçurent l'appui des « casseurs de chars » de la III. / SG. 2 « Immelmann » (SG. : *Schlachtgeschwader* ; littéralement Escadre de bataille : nouvelle appellation de la *Stukageschwader 2* (*St.G. 2*) depuis le 18 octobre 1943) dont quelques antichars « *Kanonenvögel* » de la *10. (Panzer) Staffel* ; avec beaucoup d'efficacité, cette formation comptant plusieurs pilotes expérimentés : durant la bataille de Jassy, dix sept chars soviétiques sont détruits pour la seule journée du 26 mars par son *Kommandeur*, le *Major* Hans-Ulrich Rudel. (Bundesarchiv 101I/88/3746A/32)

LA SS-TOTENKOPF DANS L'ENFER DE TARGUL-FRUMOS

Cette étude est un complément du récent article de Yannis Kadari publié dans le n°4 de Batailles & Blindés, principalement consacré au témoignage de l'*Oberleutnant *Hans Jung, chef du premier peloton de la 5. / Panzer-Regiment « Grossdeutschland ».

Par Alain Verwicht

Nord-Est de la Roumanie, avril 1944, l'*Armeegruppe* Wöhler (du nom de son *Kommandeur*, le *General der Infanterie* Otto Wöhler) dispose principalement d'unités roumaines et de l'*Armeeoberkommando 8* (la valeur de deux *Armeekorps*) qui font face depuis plusieurs semaines, entre la Pruth (frontière actuelle avec la République Moldave) et la Sereth, à de puissantes offensives soviétiques. Ces dernières visent bien sûr à détruire les forces germano-roumaines coupées de la ligne de front depuis le franchissement du Dnjestr et, à terme, à investir les précieux champs pétrolifères de Ploesti et à abattre le régime d'Ion Antonescu. Les combats les plus violents ont lieu au Nord de Jassy, de part et d'autre de la Pruth. Bloquées, les forces soviétiques cherchent alors la rupture plus à l'ouest, au nord de Targul Frumos. Otto Wöhler fait « glisser » quelques *Kampfgruppen* vers ce nouveau front et engage ses réserves. Respectivement, la *Panzer-Grenadier-Division* « Grossdeutschland » (*Generalleutnant* Hasso von Manteuffel) au centre, la *24. Panzer-Division* (*Generalmajor* Maximilian Reichsfreiherr von Edelsheim) à droite et la *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf » (*SS-Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen-SS* Hermann Priess) à gauche. Ces trois unités sont alors regroupées sous l'autorité du *Generalkommando LVII. Panzerkorps* (*General der Panzertruppen* Friedrich Kirchner) à partir du 17 avril 1944. Notre propos est ici de suivre la « Totenkopf ».

LA « TOTENKOPF » À LA VEILLE DE LA BATAILLE

Les archives militaires allemandes de cette unité sont mal-

heureusement rares. Nous disposons toutefois de son *Kriegstagebuch* (équivalent du Journal quotidien des Opérations) qui va donc nous permettre de suivre la division au cours des quelques jours qui précèdent et durant la bataille de Targul Frumos (les faits marquants tout au moins). Un premier document cependant, l'état de situation au 15 Avril 1944 (*Zustandbericht* – référence *00491 / 44 geh.Gen.Insp.d.Pz.Tr.*) nous apprend que la « Totenkopf » n'a de *Panzer* que l'appellation. Si ses effectifs sont encore d'un peu plus de 11 500 hommes, y compris 600 *Hiwis*, la division a perdu une grande partie de son matériel dans la retraite des forces allemandes depuis le Dnjestr et la stabilisation du front devant Jassy. Pas un *Panzer* (2 *StuG* ont pu être sauvés et sont en atelier pour réparations), 5 véhicules blindés, 24 motocyclettes, 86 *Pkw.*, 18 Maultiere, 323 *Lkw.*, 13 *Zgkw.*, 4 *s.Pak*, 17 pièces d'artillerie... À la mi-avril, la « Totenkopf » doit donc quitter les premières lignes afin d'être réorganisée. Progressivement, les unités seront convoyées sur le réseau ferroviaire encore praticable (l'aviation soviétique, secondée par l'aviation stratégique alliée venue d'Italie, harcèle quotidiennement toutes les voies de communication) au nord-ouest de Roman, une localité située à environ trente kilomètres au sud de Targul Frumos.

Armeegruppe Wöhler

Organisée début avril 1944, l'*Armeegruppe* Wöhler réunit la 4ème Armée roumaine et l'*Armeeoberkommando 8*.
Voici sa composition à la date du 15 avril :

***Oberbefehlshaber* : *General der Infanterie* Otto Wöhler**
4ème Armée roumaine :
***Generalkommando LXXVIII. Armeekorps z.b.V.* (*Generalmajor* Oswin Grolig) :**
3ème régiment de gardes-frontières roumain.
Grenadier-Regiment (mot.) 1029.

Ier corps d'armée roumain :
Groupement « Siret » (nom roumain de la rivière orthographiée Sereth sur les cartes militaires allemandes avec lesquelles nous travaillons...)
3ème et 6ème divisions d'infanterie roumaines.
Eléments de la 3ème division de montagne roumaine.

***zur Verfügung* (à disposition) :**

Grenadier-Regiment (mot.) 1030
***Armeeoberkommando 8* :**
***Generalkommando IV. Armeekorps* (*General der Infanterie* Friedrich Mieth) :**
5ème division de cavalerie roumaine.
Eléments de la 3ème division d'Infanterie roumaine.
23. Panzer-Division.
79.* et *376.* (*Kampfgruppe*) *Infanterie-Divisionen.

IVème corps d'armée roumain :
Eléments des 3ème et 7ème division d'infanterie roumaine.
18ème division de montagne roumaine.

Vème corps d'armée roumain :
1ère division d'infanterie de la Garde roumaine.
Eléments de la 3ème division d'infanterie roumaine
4ème division d'infanterie roumaine.
1ère et 8ème divisions de cavalerie roumaines.

***Generalkommando XXXX. Panzerkorps* (*General der Panzertruppen* Otto von Knobelsdorff) :**
3.* et *11.* (*Kampfgruppen*) *Panzer-Divisionen.
10.* (*Kampfgruppe*) *Panzer-Grenadier-Division.
198.* (*Kampfgruppe*) et *282.* (*Kampfgruppe*) *Infanterie-Divisionen.

***Generalkommando XXXXVII. Panzerkorps* (*General der Panzertruppen* Hans *Freiherr* von Funck) :**
14ème division d'infanterie roumaine.
106.* (*Kampfgruppe*) et *370. Infanterie-Divisionen.

***Generalkommando LVII. Panzerkorps* (*General der Panzertruppen* Friedrich Kirchner) :**
24. Panzer-Division.
***Panzer-Grenadier-Division* « Grossdeutschland »**

***zur Verfügung* :**

IIème corps d'armée roumain :
Groupe blindé roumain.
1ère, 2ème, 5ème, 11ème, 13ème et 20ème divisions d'infanterie roumaines.
Eléments de la 3ème division de montagne roumaine.

***Generalkommando VII. Armeekorps* (*General der Infanterie* Ernst Eberhard Hell) :**
***3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf »**
34.* (*Reste*) et *46.* (*Kampfgruppe*) *Infanterie-Divisionen.

Pour la plupart, les divisions roumaines sont très éprouvées, diminuées matériellement et moralement (la Roumanie basculera dans le camp soviétique en Septembre...). Les unités allemandes par contre, bien qu'également usées par plusieurs semaines de combats, conservent un moral élevé. Cadres et troupes restent remarquables dans l'application stricte de manœuvres défensives auxquelles elles sont contraintes depuis de longs mois... Enfin, l'*Armeegruppe* Wöhler dispose, comme toutes les grandes unités, de formations diverses toutes armes, *Heerestruppen* et *Korpstruppen*. Leur rôle est de renforcer les divers groupements de combats suivant l'évolution des opérations militaires. Rappelons que les unités allemandes ne sont que très rarement utilisées en bloc mais toujours sous la forme de *Kampfgruppen* adaptées aux situations et surtout selon leurs moyens...

Ci-contre et page 13 : Les *SS-Panzergrenadiere*, à défaut de combattre aux côtés des *Panzer*, sont contraints d'occuper des positions défensives : leurs trous de combat, dans l'attente de la prochaine attaque soviétique. Avec le plus souvent pour seules armes, leur *Karabiner 98 k* et quelques grenades (*Handgranaten*) Comme on peut ici le voir, ces positions sont sommaires mais profondes ; les hommes y vivent parfois plusieurs jours et mangent donc sur place, lorsque les ravitailleurs parviennent à distribuer quelques soupes chaudes. Le plus souvent, ce sont bien sûr les rations et le pain de campagne. Les amateurs d'uniformes apprécieront les détails divers bien visibles sur ces deux clichés : pattes d'épaule, blouses en toile camouflée, *Feldmützen* avec ou sans les « *Totenköpfe* ». Il nous paraît intéressant de présenter ce type de photographies. Si elles sont moins « spectaculaires » que *Panzer* ou artillerie, elles nous restituent parfaitement la réalité quotidienne de la troupe. (Bundesarchiv 101l/695/0405/05A & 101l/695/0405/16A et Coll. Privée Yannis Kadari)

Dès le 14 avril, quelques éléments de la division sont donc regroupés à Roman ; ils constituent la réserve d'intervention (*Eingreifreserve*) « Totenkopf ». Ce sont les :

– *Divisionsführungsstaffel* (section de commandement divisionnaire)
– Eléments de la *SS-Panzer-Nachrichten-Abteilung 3*.
– *I.* et *III. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment 5* « Totenkopf » et divers services régimentaires.
– *II. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment 6* « Theodor Eicke » et divers services régimentaires.
– *SS-Panzer-Pionier-Bataillon 3*.
– Une *Abteilung* mixte (*gemischte* ; obusiers dits légers de 10,5cm et obusiers lourds de 15cm) du *SS-Panzer-Artillerie-Regiment 3*.

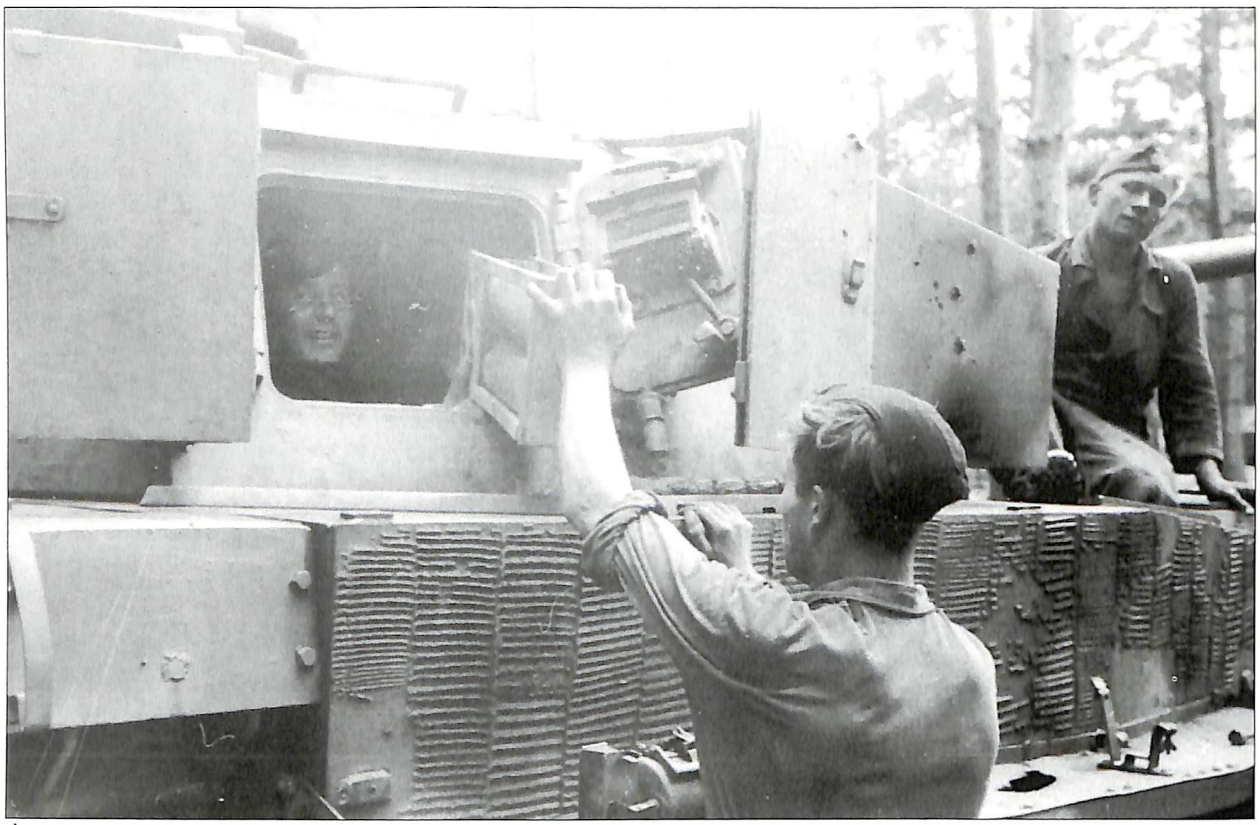
Les troupes doivent rapidement creuser tranchées et abris, dissimuler les matériels (bois, hameaux disséminés dans la campagne roumaine) pour échapper aux attaques incessantes des redoutables escadres d'assaut soviétiques.
Quinze équipages du *Panzer-Regiment* rejoignent la 1ère Division Blindée roumaine « Romania Mare » (Major-Général Radu Korne) stationnée au nord de Bacau pour former les équipages roumains à qui ont été livrés quinze *Panzer IV* le 6 avril (quinze autres le 11 mai 1944). Pour renforcer la « Totenkopf », troupes, armes et véhicules sont prélevés sur les *16. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Reichsführer-SS » et *18. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Horst Wessel » (200 *Pkw.* et 300 *Lkw.* pour cette dernière) toutes deux en cours de réorganisation en Hongrie ; nous ne sommes pourtant qu'au printemps 1944.

Char moyen soviétique T-34/76
5ème armée blindée de la Garde
Targul-Frumos, printemps 1944

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

LEXIQUE

Abteilung : appellation propre à l'armée allemande ; elle peut désigner un détachement de quelques hommes comme un groupe d'armées. Ne peut donc pas être traduit par « Bataillon ». En règle générale, pour une *Panzer-Division* par exemple, les *Panzer*, l'unité de reconnaissance, l'Artillerie et la *Flak* sont organisées en *Abteilungen*. Dans la langue allemande, ce mot est du genre féminin : « *die Abteilung* ». En toute logique, s'il est utilisé dans un texte rédigé en français (tout comme on utilise par ailleurs des appellations en langue anglaise) il faut donc écrire une *Abteilung* !
Faustpatrone (pluriel : « *die Fäustpatronen* ») : autre appellation du *Panzerfaust* (pluriel : « *die Panzerfäuste* ») arme individuelle antichar dont il a existé trois versions utilisant des charges pouvant être tirées de 30 à 100 mètres.
gp. : ***gepanzert*** : blindé ; c'est ici l'adjectif, pas le nom ; il précise qu'une unité dispose de véhicules blindés. Exemple : *Panzer-Grenadier-Bataillon (gp.)* désigne un bataillon équipé de semi-chenillés blindés (*SPW.*)
gepanzerte Gruppe : groupe blindé (le mot allemand *Gruppe* est aussi du genre féminin).
Hiwis : abréviation pour *Hilfswilligen* : auxiliaires volontaires.
Lkw. : ***Lastkraftwagen*** : camion.
mot. : ***motorisiert(e)*** : motorisé(e)
Pkw. : ***Personen-Kraftwagen*** : désigne tous les véhicules légers non blindés (Horch, Krupp, Steyr, VW, etc.)
Sfl. : ***Selbstfahrlafette*** : automoteur.
SPW. : ***Schützenpanzerwagen*** : semi-chenillés blindés types *Sd.Kfz* 250 et 251.
« Wespe » : (Guêpe) obusier de 10,5cm automoteur (*10,5 cm le.FH. Sfl.*)
Zgkw. : ***Zugkraftwagen*** : tracteur semi-chenillé dont il existe de nombreuses versions. Principalement utilisées comme tracteurs d'artillerie.
zur Verfügung : à disposition ; signifie concrètement qu'une unité est directement placée sous les ordres d'un commandement supérieur : *Kampfgruppe*, *Division*, *Armeekorps*, *Armee*, etc.)



Ci-contre et en face : Ces photographies sont postérieures à la bataille de Targul Frumos mais ces *Panzer IV* appartiennent bien à la *II. / SS-Panzer-Regiment 3*. Nous n'avons trouvé aucun document attestant la livraison de *Panzer IV* à la « Totenkopf » en Avril-Mai 1944. À la date du 15 avril, l'état de situation déjà cité (00491/44) ne répertorie aucun *Panzer*, seuls deux *StuG*. se trouvant en atelier pour réparations. Ce n'est que le 30 juillet, alors que la division est venue renforcer la *Heeresgruppe Miitte*, qu'elle réceptionne dix sept *Panzer IV* ! D'où proviennent alors ceux qui sont intervenus dans la bataille de Targul Frumos ? Hypothèse personnelle : ils ont été « empruntés » à la 1ère Division Blindée roumaine prudemment maintenue en réserve pendant toute la durée des combats. Ici, les équipages assurent les approvisionnements et la maintenance mécanique de leurs *Panzer*. Les maquettistes observeront la *Zimmerit* déjà bien mal en point par endroits, mais aussi son dessin très caractéristique. (Bundesarchiv 101l/695/0405/29A & 101l/695/0405/31A)

À l'aile gauche des lignes, le front est principalement tenu par deux unités roumaines : la 6ème division d'infanterie et la division de la Garde. Face à ces dernières se massent les troupes mécanisées de la 5ème armée blindée de la Garde soviétique ; quelques éléments du « Theodor Eicke » et deux batteries d'artillerie viennent en réserve à l'arrière des deux formations roumaines, à Halaucesti, quinze kilomètres environ au sud-ouest de Targul Frumos. Toutes les unités manquent d'approvisionnements, de carburant, de munitions, etc., indispensables pour l'inévitable bataille qui s'annonce. Le *Kommandeur* de la « Grossdeutschland », ancrée sur Targul Frumos, juge la situation catastrophique et réclame de toute urgence carburant et munitions.

Convoyée directement depuis la France, la *Sturmgeschütz-Brigade 325*, théoriquement équipée de 31 automoteurs dont douze 10,5cm *Sturmhaubitzen*, est mise à la disposition de la « Totenkopf ». La division peut à nouveau compter sur quelques *Panzer*. Le 18 avril, la *Kampfgruppe* stationnée sur Halaucesti est renforcée. Elle dispose désormais de l'ensemble du « Theodor Eicke », d'une partie du « Totenkopf », de la batterie mixte d'artillerie et de la *1. / StuG.-Brigade 325*. La *Heeres-Panzerjäger-Abteilung (mot.) 663*, soit trente *s.Pak 40* opéra-

Ce *SS-Panzerschütze* (et non tankiste ! Appellation valable sans doute pour diverses armées mais pas pour l'armée allemande, même de nos jours...) présente au photographe une 7,5 cm *Panzergranate Patrone* 40, perforant antichar dont la charge en tungstène pèse 3,2 kilos ; l'ensemble de la cartouche (« *die Patrone* ») pèse 9,55 kilos. Impressionnant, mais pour les équipages des *Panzer IV*, leurs duels avec les nouveaux chars lourds soviétiques nécessitent avant tout une solide instruction (parfaite connaissance de leur arme et stricte application des ordres de leurs chefs, souvent des combattants expérimentés) et beaucoup de courage. Le *Panzer IV*, en bout de développement en 1944, n'est plus guère adapté à ses adversaires sur l'*Ostfront* ! (Bundesarchiv 101l/695/0405/ 28A)

Ci-contre et page 12 : Deux clichés d'une position habilement dissimulée d'un *7,5 cm Pak 40* appartenant à une unité de la *Heer*. Le tube, et certainement le bouclier, sont bariolés d'une ou deux teintes de camouflage. Cet antichar peut engager les blindés soviétiques (T-34/76 et T-34/85) à partir d'une distance de sept cents mètres, mais comme toute pièce fixe, exige de ses servants courage et expérience. Nous l'avons vu, hormis ses quatre *Pak 40*, la « *Totenkopf* » reçoit l'appui des trente pièces de la *Heeres-Panzerjäger-Abteilung (mot.) 663*. Sans oublier les meilleures unités roumaines, en partie équipées de ce même type d'antichar. Si les *Panzer* ont régulièrement l'honneur des communiqués et rapports divers, les *Panzerjäger* ont pourtant le plus souvent des résultats tout aussi impressionnants. (Bundesarchiv 101l/695/0402/23A & 101l/695/0402/26A)

tionnels, est elle aussi mise à la disposition de la division. L'*Armeegruppe* avance ainsi ses dernières réserves. Dans son rapport journalier au *Panzerkorps*, la division rappelle que ses approvisionnements ne disposent que d'un tonnage (nombre de camions) très insuffisant : cent vingt cinq tonnes seulement dont cent sur Halaucesti – à titre indicatif, une *Panzer-Division* doit théoriquement disposer d'un tonnage environ dix fois supérieur ! Quelques Junkers Ju 52 parviennent toutefois à utiliser l'aérodrome de Roman, acheminant en priorité carburants (essence et gazole) et lubrifiants (huiles moteurs). Le dépôt principal de l'*Armeegruppe* est cependant situé plus au sud, à Bacau.

Dans la nuit du 23 au 24 avril, l'*Eingreifgruppe* « Totenkopf » monte en première ligne à l'est de Stolniceni Prajescu (vingt kilomètres à l'ouest de Targul Frumos) venant ainsi épauler les deux unités roumaines, la 1ère Division d'infanterie de la Garde à droite, la 6ème division d'infanterie à gauche. Les 24, 25 et 26 avril, les troupes germano-roumaines mènent de brèves mais violentes contre-attaques sur l'ensemble de la ligne de front. Ces opérations ont pour but d'harceler les premières lignes soviétiques, gêner leurs préparatifs, détruire leurs matériels, faire des prisonniers. Au soir du 26, par exemple, le *SS-Panzer-Grenadier-Regiment* « Theodor Eicke » rapporte avoir détruit ou capturé : quatre pièces d'artillerie, quinze 7,62cm antichars, deux canons d'infanterie, deux mortiers, vingt-quatre mitrailleuses, quatre fusils antichars, quatre-vingt seize pistolets-mitrailleurs (arme très appréciée par les combattants allemands) et capturé quatre-vingt onze prisonniers. Succès certes très limités, mais le *General der Infanterie* Otto Wöhler, qui ordonne ces contre-attaques, tient à ce que les armées soviétiques n'ignorent en rien la détermination des troupes qui leur font face. Le 26 toujours, un fort contingent de matériels parvient à Bacau ; il est destiné à la « Totenkopf » : cent camions (*3to*), vingt-cinq *SPW.*, trente-et-un véhicules divers, trente-et-un *Maultiere*, seize *8to Zgkw.*, dix *12to Zgkw.* et trois *18to Zgkw.* L'abondance ! Les quinze équipages confiés à la division blindée roumaine rejoignent leur unité, stationnée à Bacau, mais toujours sans le moindre *Panzer*. Les ateliers travaillent jour et nuit pour remettre en état quelques *Panzer IV* et le matériel soviétique capturé.

Dans son rapport du 27 avril, Hermann Priess dresse la liste de tous les matériels et munitions devant être livrés à sa division de toute urgence. Cette liste serait trop longue à énumérer ici mais on y trouve armes d'infanterie individuelles et collectives (481 *MG.* par exemple) 10 *s.I.G. 33 Sfl.* (automoteurs lourds d'infanterie), 4 « Wespen », 12 tracteurs d'artillerie, 50 *Panzer IV*, 18 *Jagdpanzer IV* (*37 Sfl.*) 29 *Sturmgeschütze*, 16 *7,5cm Pak 40*, etc. Trois jours plus tôt, Hermann Priess était officiellement décoré des *Schwertern* (épées ; après la *Ritterkreuz* reçue le 28 avril 1943 et l'*Eichenlaub* le 9 octobre 1943) qui lui sont réellement attribuées le 28. Cette distinction (il est le 65ème soldat des forces armées allemandes ayant été honoré des épées) ne remplace toutefois pas combattants et matériels.

Le 1er mai 1944, alors que les armées soviétiques poursuivent leurs offensives sur Jassy, les reconnaissances aériennes allemandes confirment d'importantes concentrations de troupes face à l'ensemble de la ligne de front. L'offensive est imminente. Face à l'aile gauche du dispositif germano-roumain, celui qui nous intéresse ici et donc la 4ème Armée roumaine, sont massées : à l'est de l'axe Harlau-Targul Frumos, la 2ème armée blindée ; à sa droite et jusqu'à la Sereth, le gros (les Allemands disent : « *die Masse* ») de la 5ème armée blindée ; entre la Sereth et la Moldau (affluent de la Sereth) le Vème corps de cavalerie de la Garde et une partie (les Allemands disent : « *Teile* », éléments) de la 5ème armée blindée.

Avant l'offensive soviétique et la bataille de Targul Frumos, nous pensons qu'il était utile de donner au lecteur ces quelques informations. Elles démontrent, ici dans le cas de la « Totenkopf », que se limiter à citer la présence d'une *SS-Panzer-Division* sans autres détails nous éloigne de beaucoup de la réalité des événements et donc de l'Histoire.

LA « TOTENKOPF » DANS L'ENFER DE TARGUL !

Dans la nuit du 1er au 2 mai 1944, le « Theodor Eicke », la *1. / StuG.-Brigade 325* et deux batteries du *SS-Panzer-Artillerie-Regiment 3* se regroupent autour de Targul Frumos. Il est 3h00 lorsque les hommes peuvent enfin espérer quelque repos... À 4h15, l'artillerie soviétique ouvre le feu sur les lignes de la « Grossdeutschland », à 4h40, sur la 6ème division d'infanterie roumaine. Ces tirs massifs ininterrompus préparent l'attaque des armées de l'aile ouest du 2ème Front d'Ukraine. À 5h00, leurs premières divisions roulent sur les lignes germano-roumaines ; entre trois cents et trois cent cinquante blindés, appuyés par plusieurs escadres d'assaut aériennes. Ce sont principalement les *Panzer-Grenadier-Divison* « Grossdeutschland » et *24. Panzer-Division* qui, loin de reculer sous le choc, bloquent toutes les attaques soviétiques. Arrêtons nous cependant aux seuls combats de la « Totenkopf » qui, à 13h10, reçoit l'ordre de monter sur la gauche de la « Grossdeutschland ». Cent cinquante blindés soviétiques ont en effet percé les lignes roumaines et roulent sur Helestieni, isolant sur leur droite les éléments de la « Grossdeutschland » qui s'accrochent sur Ruginoasa (*I. / Grenadier-Regiment* et *Sturmgeschütz-Abteilung)*. Scindée en deux groupes d'attaque, la « Totenkopf » contre-attaque leur flanc gauche. Le *III. / « Theodor Eicke »* reprend Movileni aux fusiliers soviétiques après un féroce corps à corps. Helestieni est enlevé par la *1. / StuG.-Brigade 325*, le *II. / « Theodor Eicke »* et quelques *Panzer* de la *II. / SS-Panzer-Regiment 3* à peine sortis des ateliers. Violents engagements sur toutes les positions désormais fermement tenues. A 17h30, l'offensive soviétique est stoppée et les lignes rétablies. Parmi les nombreux blindés soviétiques détruits, les soldats allemands découvrent les premiers « Josef Stalin » ; dans les rapports sont consignées ses caractéristiques : blindage frontal de 150mm, un canon de 12,2cm avec frein de bouche (longueur du tube : 5,80m). Longueur : 6,00m, largeur : 3,00m et hauteur : 2,80m.

Les attaques reprennent à la nuit tombée ; durs combats défensifs au Nord d'Helestieni, qui ne cessent qu'à 3h00 ; ils reprennent à 3h25 dans l'axe vers Targul Frumos. Nous sommes le 3 mai 1944. Il nous paraît ici indispensable de relater les événements sur l'ensemble du secteur, car cette seconde journée sera décisive. Dix blindés attaquent les positions du *II. / Grenadier-Regiment* « Grossdeutschland » au sud-ouest de Secaresti. À l'aube, sept sont détruits par l'artillerie, trois par les *Stukas*. Ce n'était qu'une avant garde, destinée à tenir éveillées les troupes allemandes ; à 8h25, nouvelle offensive de la 2ème armée blindée décidée à prendre Targul Frumos. Soixante à soixante dix blindés (XVIème corps blindé), 93ème division de fusiliers de la Garde, 206ème division de fusiliers... Ces unités sont aussitôt contre-attaquées par la *gepanzerte Gruppe* von Waldenburg (*Oberst* Siegfried von Waldenburg, *Kommandeur* du *Panzer-Grenadier-Regiment 26*). Les blindés sont sous le feu des *8,8cm* des *Flakkampftrupps* de la « Grossdeutschland » (les rapports précisent qu'il s'agit de leur « grand jour ») et des « *Kanonenvögel* » du *Major* Hans-Ulrich Rudel. A 10h10, un premier rapport indique 26 blindés détruits dont 6 par les appareils de la *Luftwaffe*. Les divisions soviétiques poursuivent leur effort. A 10h00, vingt blindés accompagnés de fusiliers attaquent Giurgesti. Nouvel échec. A 11h00, la reconnaissance aérienne signale 14 blindés à seulement deux kilomètres au nord de Targul Frumos. Sans soutien et aussitôt pris sous les tirs de l'artillerie, ils font demi-tour.

La *gepanzerte Gruppe* von Waldenburg contre-attaque à nouveau, cette fois sur la côte 189 ; ces hauteurs, pivots défensifs pour les deux adversaires, doivent être reprises. Malgré un puissant barrage des antichars et de l'artillerie soviétiques. Une seconde *Kampfgruppe* de la *24. Panzer-Division* (*III. / Panzer-Regiment 24* et *Panzer-Grenadier-Regiment 21*) vient en soutien, appuyée par les obusiers automoteurs du *Panzer-Artillerie-Regiment 89* et du *Panzer-Artillerie-Regiment* « Grossdeutschland ». Ces deux groupements enlèvent la position, repoussent les troupes soviétiques. La reconnaissance

Recouverts de branchages, car sur le front de l'Est aussi les unités allemandes sont victimes de l'aviation d'assaut, un *7,5 cm Pak 40* et son tracteur ; ce dernier est difficilement identifiable : camion, semi-chenillé ? Par contre l'on distingue très bien à l'arrière droit de la ridelle le symbole tactique d'une *Infanteriekompanie (mot.)* et le chiffre 4. En effet, chaque quatrième *Kompanie* de chacun des six *Panzer-Grenadier-Bataillone* dispose en théorie de pièces antichars lourdes. Le *I. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment* « Totenkopf » étant, toujours selon la théorie, la seule unité d'infanterie équipée de semi-chenillés blindés (*gp.*) il s'agit donc de la *4. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment* « Theodor Eicke ». Au 15 avril 1944, seules les *8.* et *12. / « Theodor Eicke »* disposent de *7,5 cm Pak* lourds.
(Bundesarchiv 101I./695/0405/19A)

aérienne signale quarante cinq blindés à l'ouest de Vascani.

Sur le front de l'*Eingreifgruppe* « Totenkopf » [aile gauche (ouest précisent les rapports) du *Panzerkorps*] le « Theodor Eicke » repoussent toutes les attaques de l'infanterie soviétique, établit le contact avec l'aile sud de la « Grossdeutschland » (*I. / Grenadier-Regiment* « Grossdeutschland ») sur sa droite et la ligne défensive (*Strunga-Stellung* : bunkers et divers ouvrages défensifs) de la 1ère division d'infanterie de la Garde roumaine sur sa gauche. L'infanterie soviétique renouvelle ses assauts sur Ruginoasa, appuyée cette fois par quelques blindés aussitôt détruits par les *Stukas* qui tournoient sans interruption au-dessus du champ de bataille.

Le 31ème régiment d'infanterie roumain (brigade Orpis) est mis à la disposition de la « Totenkopf ». À 11h00, attaque soviétique sur Radiu, appuyée par vingt à vingt cinq T-34 ; trente autres sur Ruginoasa. Les premiers prisonniers déclarent appartenir à des unités ukrainiennes récemment arrivées sur le front. Le *III. / « Theodor Eicke »* est menacé d'encerclement dans Helestieni ; les combats sont d'une rare férocité. Deux T-34 sont détruits aux *Faustpatronen*, les autres reculent, abandonnant leurs fantassins. *SS-Grenadiere* et fusiliers ukrainiens sont au corps à corps. L'infanterie roumaine tient fermement ses positions. De nouvelles unités soviétiques tentent de contourner Ruginoasa par le sud : dix sept puis vingt T-34 signalent les opérateurs radio. Là les surprennent quelques *Panzer IV* de la *II. / SS-Panzer-Regiment 3* (*SS-Hauptsturmführer* Fritz Biermeier). Le duel entre blindés tourne court : quatre T-34 sont détruits. Découragées, les forces soviétiques lâchent prise sur l'ensemble

Char lourd soviétique Josef Stalin II ou IS-122
5ème armée blindée de la Garde
Targul-Frumos, printemps 1944
L'insigne peint sur la tourelle nous est inconnu. Une seule chose est certaine, il ne s'agit pas d'une marque de nationalité polonaise. Peut-être est-ce un insigne régimentaire ?

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

du front.

Ainsi s'achève la deuxième journée de cette bataille pour la tête de pont de Targul Frumos. Les armées blindées soviétiques de la Garde n'ont pas atteint leurs objectifs et ont subi de lourdes pertes, abandonnant 107 épaves de blindés. Le *I. Fliegerkorps* et le I[er] corps aérien roumain ont effectué huit cents sorties et revendiquent 39 blindés, 11 avions de combat, la destruction de plusieurs convois et dépôts de carburant et de munitions.

Le *Generaloberst* Kurt Zeitzler, chef d'Etat-Major Général de l'Armée (*Oberkommando des Heeres* ou *OKH*) adresse un communiqué au *Generaloberst* Ferdinand Schörner, chef de la *Heeresgruppe Süd*, dans lequel il félicite les troupes et se dit confiant pour les combats à venir. Sur le terrain, les troupes savent que leur adversaire ne restera pas sur cet échec !

Le 4 mai, les forces soviétiques engagent d'importantes unités d'infanterie appuyées par de petits groupes blindés entre les hauteurs au Nord de Targul Frumos et Vascani. Sur les positions de la « Totenkopf », l'assaut est précédé d'un violent tir d'artillerie. Les rapports indiquent des impacts de calibre 17,2cm. Les chasseurs-bombardiers soviétiques – que les soldats allemands appellent « *die Schlächter* », « les bouchers » – s'en prennent à tous les points défensifs, les batteries d'artillerie, les lignes de ravitaillement. Sur Radiu, les fusiliers ukrainiens attaquent par vagues successives, en petits groupes énergiquement conduits par leurs officiers et sous-officiers. L'objectif est la côte 317. Quatre blindés sont détruits, les fantassins contre-attaqués puis repoussés sur leurs lignes de départ. À 11h00, le front est rétabli. Au même moment, assaut massif sur Ruginoasa et Helestieni : infanterie et vingt blindés contre les positions du *II. / « Theodor Eicke »*. A gauche, les lignes roumaines cèdent. La division engage son unique réserve, le *III. / « Theodor Eicke »*. Quatre blindés soviétiques sont détruits aux portes d'Helestieni. A 16h35, les assaillants sont de nouveau repoussés. Les troupes roumaines reprennent possession de leurs postes. Le rapport journalier de l'*Armeegruppe* Wöhler indique : « à dix kilomètres à l'ouest de Targul Frumos, la *SS-Totenkopf* a repoussé tous les assauts ennemis dont les effectifs sont estimés à une division de fusiliers. Vingt blindés ont été détruits ».

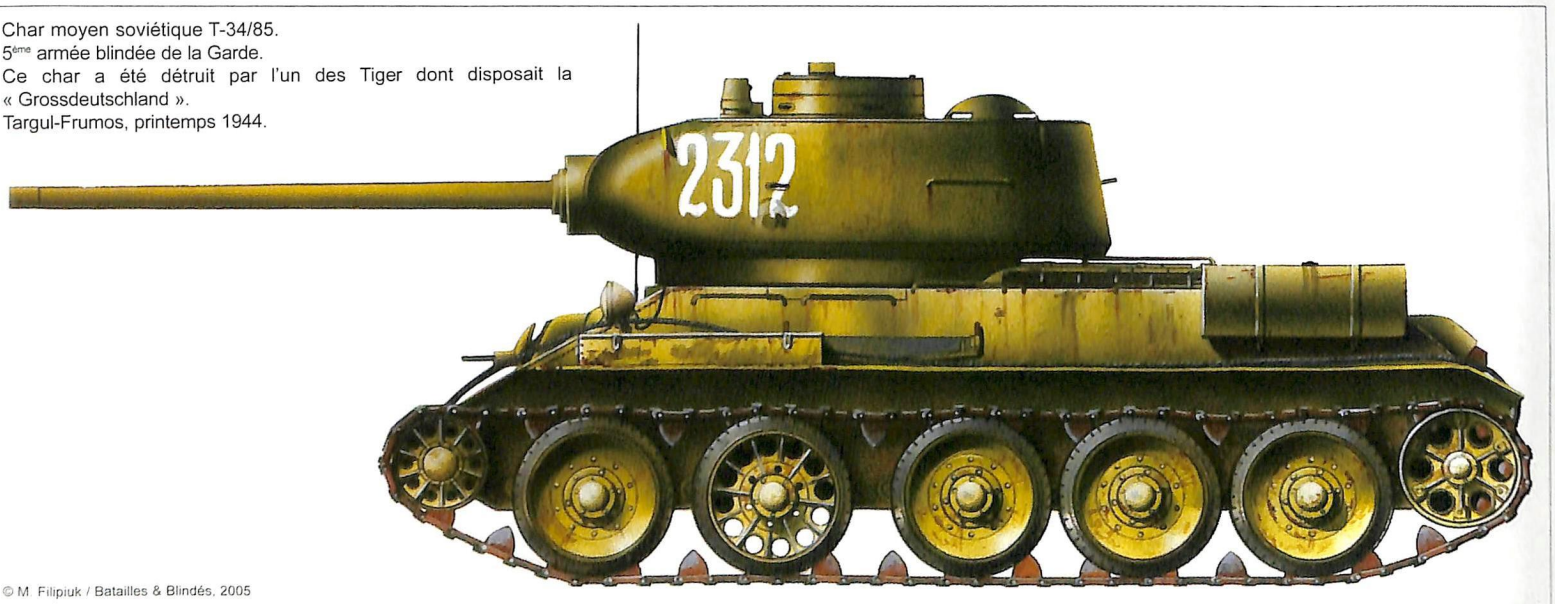
Des renforts arrivent en soirée à Foscani : un peu plus de 1 100 hommes de la *16. SS-Panzer-Grenadier-Division « Reichsführer-SS »* venant de Hongrie ; 75 *m.Lkw.*, 31 *Kfz.*, 26 *Zgkw.* et 8 *Maultiere* sont en route depuis l'Allemagne, directement prélevés sur les livraisons au *SS-FHA – SS-Führungshauptamt* : Conduite générale des Opérations de la *SS* ; équivalent d'un Etat-Major Général.

Le 5 mai à 6h00, l'artillerie soviétique ouvre le feu sur l'ensemble du front. À 8h00, infanterie mécanisée et blindés attaquent sur les côtes 184 et 192, secteur tenu par des éléments de la *24. Panzer-Division*. Les combats sont violents. Deux blindés sont détruits par les *Panzergrenadiere* en combat rapproché (arme non précisée : mines magnétiques ou *Panzerfäuste*). Malgré l'appui de l'artillerie et des *Stukas*, les troupes allemandes reculent. Les vagues d'assaut ennemies se succèdent sans interruption et s'emparent des hauteurs au nord de Cornesti. À midi, elles percent les lignes de la « Grossdeutschland » à Secaresti. Quelques *Panzer* sont en embuscade. À l'ouest de Radiu, un *Panzer IV* habilement camouflé détruit deux « Josef Stalin » à une distance de quatre cents mètres. Les *Panzergrenadiere* bloquent enfin la poussée de l'infanterie soviétique. À gauche, unités roumaines et *SS-Bataillone* tiennent fermement leurs positions. Le III. / 19[ème] régiment d'infanterie roumain (Brigade Orpis) est mis à la disposition de la « Totenkopf » également renforcée par neuf automoteurs de la *1. / Sturmgeschütz-Brigade 228* (mise aux ordres de la « Grossdeutschland » le 3 mai 1944). Ces *StuG.* sont incorporés à la *SS Sturmgeschütz-Abteilung 3*.

Dans l'après-midi, puissante intervention de l'aviation soviétique. Toutes les pièces antiaériennes de *2cm* épuisent leurs munitions. Une nouvelle attaque est lancée sur Ruginoasa ainsi qu'à l'ouest d'Helestieni. Cette fois, c'est « le jour de l'artillerie ». Sans relâche, ses tirs écrasent les groupes d'assaut soviétiques. La reconnaissance aérienne signale vingt-cinq blindés au nord-ouest de Ruginoasa. Ils ne quitteront cependant pas leurs positions. Devant l'ampleur de leurs pertes en hommes et en matériels, les forces soviétiques ne sont plus en mesure de rompre le dispositif défensif germano-roumain ; moins encore d'exploiter une éventuelle percée.

Pire, ce sont les unités allemandes qui vont contre-attaquer dans les jours suivants et consolider leurs positions dans la tête de pont de Targul Frumos. Ces opérations n'entrent pas dans le cadre de cette étude. Face à la « Totenkopf », les combats vont

Char moyen soviétique T-34/85.
5[ème] armée blindée de la Garde.
Ce char a été détruit par l'un des Tiger dont disposait la « Grossdeutschland ».
Targul-Frumos, printemps 1944.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Si l'on a trop souvent coutume d'affirmer que les photographies réalisées par les *Propaganda-Kompanien* étaient exclusivement réservées à la... Propagande, pour la plus grande gloire des guerriers du *Reich* (ce qui est toutefois en grande partie la réalité) ce seul cliché et une bonne connaissance des centres d'archivage nous démontrent que bien souvent, les opérateurs des *P.K.* faisaient tout simplement leur métier : photographier et filmer ce qu'ils voyaient. Isolé en observateur en avant des lignes de combat, l'image de ce *Grenadier* abrité sous sa *Zeltbahn*, l'arme posée sur son paquetage, est parfaitement représentative de la situation militaire du moment ; bien que disposant encore d'unités capables d'habiles contre-attaques, les forces allemandes ne peuvent que retarder l'avance inexorable des puissantes armées soviétiques qui depuis de longs mois ne cessent de multiplier les offensives, fortes d'une écrasante supériorité numérique et ayant définitivement l'initiative des opérations (Bundesarchiv 101l/695/0405/ 03A)

se limiter à des duels d'artillerie et de brefs combats d'infanterie. La division va d'ailleurs progressivement céder ses positions aux unités roumaines. Il n'est que temps car les hommes sont épuisés et tous les matériels, principalement les armes, y compris les armes individuelles, doivent être révisés. La « Totenkopf » est allée au delà de ses capacités de combat.

Le 6 mai 1944, arrivent pourtant 3 500 hommes de la *16. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Reichsführer-SS » – 4 500 hommes au total ont été prélevés sur les effectifs de cette unité pour être incorporés à la « Totenkopf ». Ce sont toutefois des recrues hâtivement instruites et qui doivent très rapidement apprendre à survivre sous le feu de l'artillerie et des attaques aériennes soviétiques. Avant d'affronter blindés et fusiliers !

Le 14 mai, le *Kommandeur* du *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 6* « Theodor Eicke », le *SS-Obersturmbannführer* Karl Ullrich, est officiellement décoré de l'*Eichenlaub* à la *Ritterkreuz* (reçue le 19 février 1942 alors qu'il commandait le *SS-Pionier-Bataillon 3*). Cette distinction récompense l'ensemble de son unité pour son exceptionnelle combativité.

CONCLUSION

En conclusion, nous souhaiterions rappeler que les événements décrits ci-dessus ne concernaient qu'un secteur du front Sud. L'ensemble des forces de la *Heeresgruppe Süd* fut engagé dans une titanesque bataille dont Targul Frumos n'est qu'un épisode. Il suffit de consulter les cartes militaires de l'époque pour mesurer l'importance des effectifs, les états de situation pour connaître le potentiel de combat réel d'unités déjà très éprouvées. Une division ne peut être présentée que par son seul numéro. Nous en avons fourni la preuve avec la « Totenkopf ». Et ce n'est pas une exception.

Si les armées soviétiques ont temporairement échoué devant Targul Frumos, elles ont cependant réduit encore davantage le potentiel de combat d'unités d'élite. Les pertes de la « Grossdeutschland », de la 24. *Panzer-Division*, de la *46. Infanterie-Division*, qui se tenait à la droite du *Panzerkorps*, et des unités roumaines furent lourdes. De nombreux convois ferroviaires ainsi que l'aviation, ne cessèrent d'évacuer des milliers de blessés. Les matériels, nous l'avons vu avec la « Totenkopf », devaient être révisés ou changés. Nombre de tubes de pièces d'artillerie par exemple n'étaient plus en état de tirer.

Quelques observations enfin. L'appui de l'aviation fut un atout essentiel, même si les canons antiaériens, toujours très nombreux, et la chasse soviétiques, furent également omniprésents sur le champ de bataille. Pilotes et machines abattus étaient irremplaçables. Totalement dépourvue de *Panzer* et de moyens antichars lourds, la « Totenkopf » fut efficacement renforcée par des unités de la *Heer*. Preuve au passage qu'il n'y avait guère de « rivalité » entre l'Armée et les *Waffen-SS*, surtout face à un adversaire aussi redoutable.

Terminons par une réflexion qui bousculera sans doute bien des idées reçues : trop peu nombreux, les *Panzer* ne furent utilisés que lorsque la situation l'imposait ; si Panther et Tiger parve-

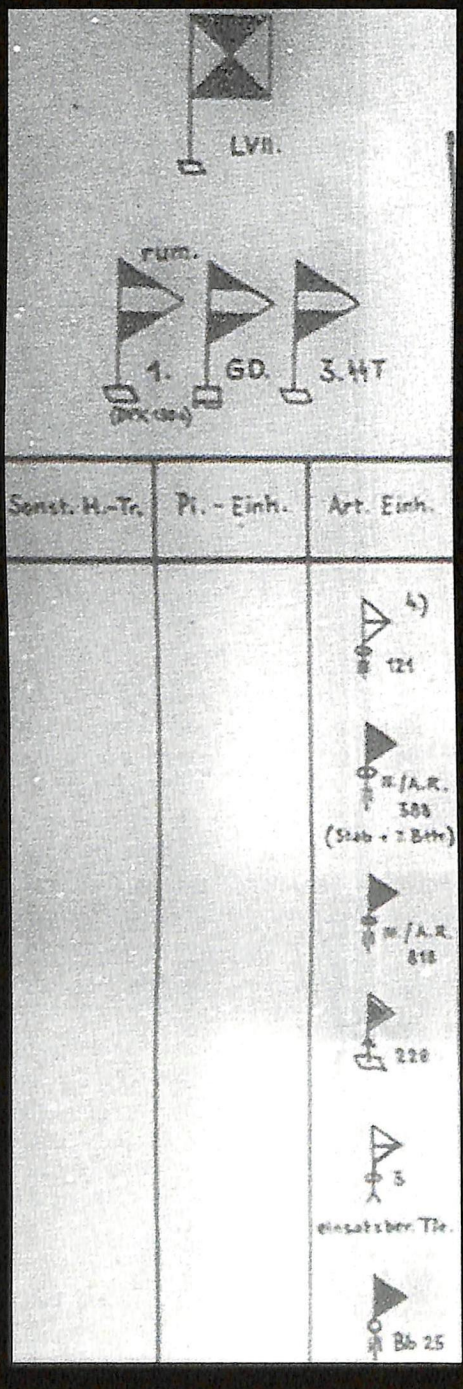
naient à lutter à armes égales, il fallait beaucoup de courage et d'expérience aux équipages de *Panzer IV* (l'auteur a recueilli plusieurs témoignages de vétérans ayant affronté T-34/85 et JS 122 à bord de leurs *Panzer IV* ; ils en parlaient encore avec beaucoup d'appréhension...) ainsi qu'aux équipes *Pak* et *Panzerjäger* pour faire face aux colosses soviétiques. Nombreux sont les rapports de *Kommandeure* réclamant des moyens antichars lourds. D'où le concept du char de bataille quasi invulnérable et disposant d'une arme de fort calibre. Concept repris par toutes les grandes armées (et qui existe encore de nos jours) après la Seconde Guerre mondiale. Or, au printemps 1944, depuis déjà plusieurs mois, l'Allemagne était soumise aux bombardements massifs de l'aviation stratégique alliée, le pire étant encore à venir. Les usines d'armement étaient bien-sûr des objectifs prioritaires. Usines dans lesquelles travaillaient de très nombreux ouvriers étrangers ; ce qui explique sans doute ici encore les rapports des *Kommandeure* signalant bien des matériels parvenant au front sabotés (tubes, moteurs, boîtes de vitesse, etc.). Autant d'éléments que beaucoup d'auteurs négligent de prendre en compte.

Références :

Bundesarchiv-Militärarchiv (Freiburg-im-Breisgau)
Bundesarchiv-Bildarchiv (Koblenz)

Remerciements :

À mes amis Patrick Estival et Didier Laugier.



Gliederung du *Generalkommando LVII. Panzerkorps* (*Armeegruppe* Wöhler) au 30 avril 1944.

Illustration concrète de nos propos, voici un extrait de la *Gliederung* de l'*Armeegruppe* Wöhler au 30 Avril 1944. Ce document, référence 671 / 44 g.Kdos, répertorie toutes les unités, *Divisionen*, *Korpstruppen* et *Heerestruppen*. Nous en avons « isolé » le *LVII. Panzerkorps*. Ce dernier comprend donc les :

– *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf »
– *Panzer-Grenadier-Division* « Grossdeutschland »
– 1ère division blindée roumaine (*rum.* pour *rumänisch*(e))

Lui sont rattachées les unités d'artillerie (*Art. Einh.* pour *Artillerie-Einheiten*) suivantes (de haut en bas) :

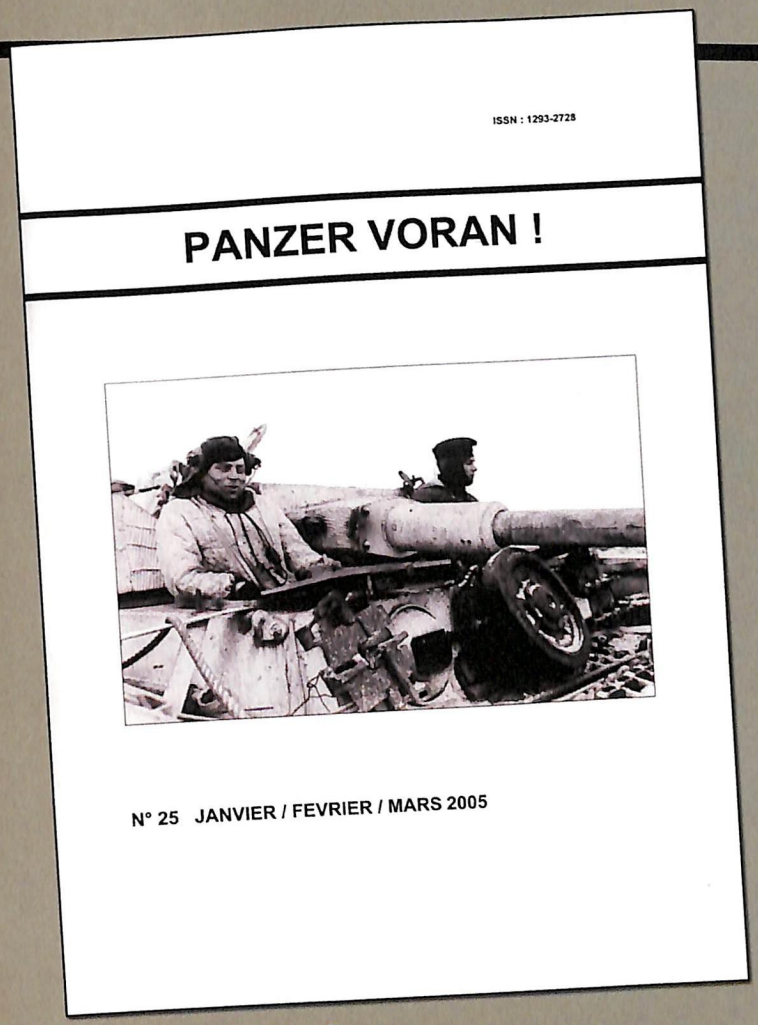
– *Artillerie-Kommandeur 121* (*Arko 121*) : c'est l'unité de commandement de toutes les formations d'artillerie du *Panzerkorps*.
– *II. / A.R. 388* (*Stab + 7. Bttr.*) : Etat-Major et *7. Batterie* de la *II. Abteilung* de l'*Artillerie-Regiment 388* (obusiers lourds de 15cm)
– *III. / A.R. 813* : *III. Abteilung* de l'*Artillerie-Regiment 818* (obusiers lourds de 15cm)
– *Sturmgeschütz-Brigade 228*.
– *Kommandeur der Nebeltruppe 3* (*einsatzber. Tle.* pour *einsatzbereite Teile*) : éléments opérationnels de la *Werfer-Brigade 3*, composée du *schweres Werfer-Regiment 13* et du *Werfer-Regiment 52* ; malheureusement sans autres précisions.
– *Bb 25* : *Beobachtungs-Abteilung 25* (unité d'observation d'artillerie)

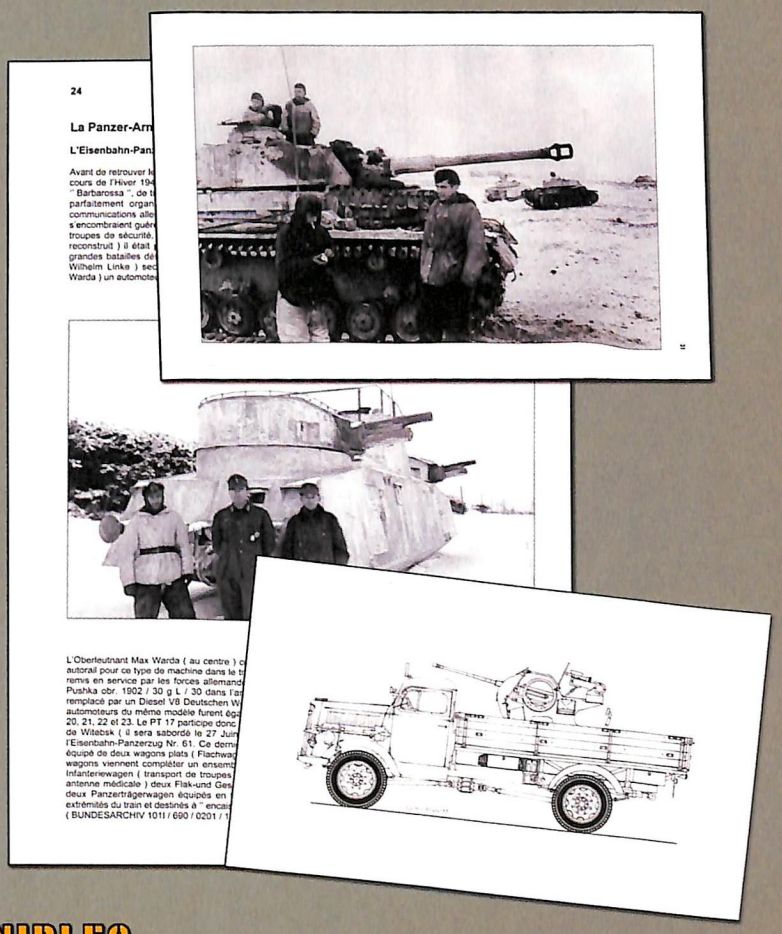
L'indice 4 figurant en haut et à droite de la colonne se retrouve dans un encadré où figurent toutes les remarques (*Bemerkungen*). Il correspond ici à *Korpstruppe*, soit troupe de corps d'armée (unités mises à disposition d'un corps d'armée)

***Pi.-Einh.* : pour *Pioniere-Einheiten*, unités de *Pioniere*.**
***Sonst. H.-Tr.* : pour *Sonstige Heerestruppen*, autres troupes d'armée (unités mises à disposition d'une armée)**
Seules des formations d'artillerie ont donc été intégrées au *LVII. Panzerkorps*. Nous venons de voir qu'elles remplirent parfaitement leur mission...

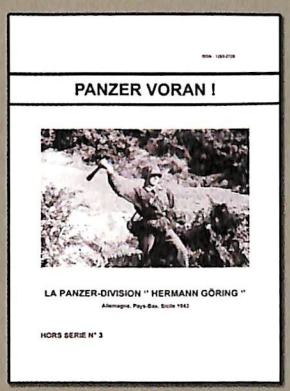
Note : Les lecteurs intéressés par ce type de documents peuvent se reporter aux travaux d'Alain Verwicht régulièrement publiés dans sa revue « PANZER VORAN ! » – Yannis Kadari.

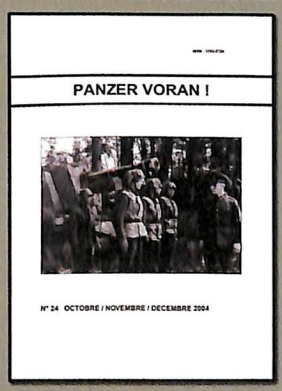
PANZER VORAN !

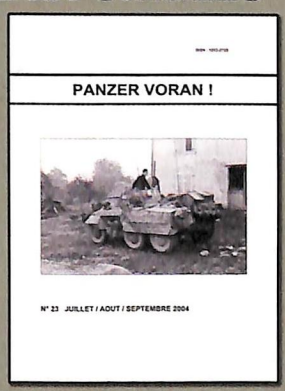


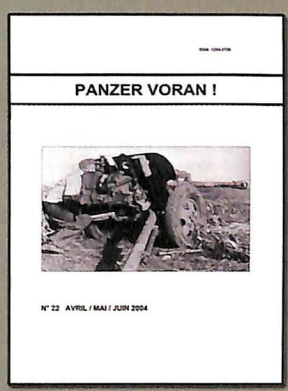


ANCIENS NUMÉROS ENCORE DISPONIBLES









Panzer-Voran ! est une revue en français

BON DE COMMANDE

Je commande les numéros cochés ci-dessous de Panzer Voran ! Chaque numéro de Panzer-Voran ! est vendu franco de port : 14,20€ (France) – 15,00€ (Europe). Le hors-série n°3 de Panzer-Voran ! est vendu franco de port : 27,20€ (France) – 28,20€ (Europe)

☐ Panzer-Voran ! n°25 ☐ Panzer-Voran ! Hors-Série n°3 (Panzer-Division Hermann Göring - 1943)

☐ Panzer-Voran ! n°24 ☐ Panzer-Voran ! n°23 ☐ Panzer-Voran ! n°22

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Bon de commande à renvoyer avec votre règlement par chèque ou mandat postal à :
Alain Verwicht – 132, route de Bonnut – 64300 Saint-Boes – France
Téléphone / Télécopie : 05 59 67 95 70

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

CRUEL PRINTEMPS

1° PARTIE

Regard amère que celui que pose Michel Rouselle sur la défaite française de mai et juin 1940... Appelé sous les drapeaux en novembre 1939, notre homme va tenir une sorte de carnet, au jour le jour, dans lequel il consignera les événements marquants de sa vie de soldat mais aussi d'homme, de mari et de père. Ces notes lui permettront, bien des années plus tard, de rédiger ses mémoire de guerre, sans parti pris mais avec une lucidité déconcertante sur la drôle de guerre et surtout ce « cruel printemps ». Ce témoignage nous a semblé être d'un intérêt historique majeur car au-delà de l'évocation des faits, il retranscrit un « certain » état d'esprit, celui qui fit que sur les murs des cités françaises, sur des affiches, l'on pouvait lire : « nous vaincrons car nous sommes les plus forts » !

Par Michel Rousselle

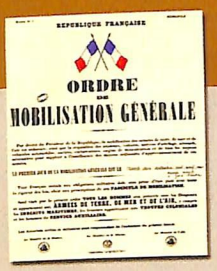
28 novembre 1939 - Incorporation au Quartier Gramont. C'est dans cette caserne de Saint-Germain-en-Laye, anciennement occupée par un régiment de cuirassiers, que je suis incorporé le 28 novembre 1939, au 6e dépôt de cavalerie motorisée. Cette immense bâtisse de pierres, construite au 18ème siècle, avait été aménagée pour recevoir des unités de cavalerie montée. En façade, en son centre, s'ouvre une porte monumentale où figurent, en bas-reliefs, les armes des cuirassiers. À droite, sous cette entrée, se situent le corps de garde et ses guérites. Après avoir franchi cette porte, on débouche sur une grande cour pavée au fond de laquelle est construit le bâtiment principal. Au rez-de-chaussée de celui-ci se trouvent les anciennes écuries. Les chevaux y ont cédé la place à des motos et des side-cars. En son centre, un hall d'entrée donne accès à l'escalier qui conduit aux étages. À droite, l'on trouve l'atelier d'entretien et de réparation des engins motorisés. À gauche, mais plus éloignés, il y a le grand réfectoire et les cuisines. Ces dernières sont tenues par des réservistes issus des Corps Francs, des hommes qui ont participé à des engagements en Allemagne. Ils sont là pour des raisons de santé ou bien en convalescence, suite à des blessures. Le soir de notre arrivée, l'on nous remet un paquetage complet. En voici le détail :

– Tenue numéro 1 neuve et manteau de cavalerie kaki.
– Calot, képi bleu ciel (que l'on ne portât jamais !).
– Tenue numéro 2 bleu horizon usagée.
– Treillis en toile écrue neufs (2 paires).
– Une paire de « napolitains » en croûte de cuir.
– Une paire de sabots (45) avec kroumirs (38).
– Une paire de chemises avec pied de col, cravate assortie.
– Caleçons, chaussettes, ceinture de flanelle.
–Bandes molletières, ceinturon, cartouchières.
– Trousse à couture. Brosses diverses. Boîte à graisse.
– Casque, masque à gaz, musette, bidon, gamelle, couverts et quart « alu ».
– Mousqueton modèle 94 modifié 16 et sa baïonnette.

Hormis les vêtements neufs, les autres effets empestent la naphtaline et sont couverts de tampons à l'encre grasse. Il s'agit des numéros de matricule de ceux qui les ont portés avant nous. Chargés de tout ce barda, nous descendons jusqu'aux lits qui nous sont réservés. Nous sommes sept à occuper la petite chambre du fond : Guillebeaut et Heller sont brigadiers. Herin, Letarnec, Louvat et Perdrault sont des réservistes ou des « ajournés ». Je suis le seul appelé. Pour accéder à notre havre de paix, il nous faut traverser une chambrée de vingt lits. Nous sommes en quelque sorte des privilégiés. Après avoir mis les mousquetons au râtelier d'armes, culasse ouverte, les brigadiers nous montrent comment dresser le paquetage sur la planche à charge et faire les lits au carré. Les draps en toile écrue sont tout sauf décatis et raides comme de la tôle ! Ensuite, départ pour les cuisines afin de goûter au repas du soir. Les gamelles et les quarts n'ont jamais servi. On les lave à l'eau froide, du mieux que l'on peut, sans pour autant pouvoir enlever l'odeur de graisse d'usinage qui les imprègne. Nous mangeons à contrecœur le « rata » qui nous est distribué, accompagné d'un quart de « gros rouge qui tache ». Sustentés, nous remontons dans les chambrées. Peu de temps après, la trompette sonne l'extinction des feux. Voici comment se déroule ma première journée d'incorporation.
Les jours suivants, nous faisons nos classes « à pied », puis « en arme ». L'on apprend à reconnaître les différents grades et à saluer. Les rituels hiérarchiques nous sont inculqués : Garde à vous ! - Fixe ! - À vos rangs ! Fixe ! - Repos ! etc. Les différentes sonneries des trompettes et leurs significations sont aussi au programme. Entre-temps, nous recevons les vaccins « triples associés ». On se présente à l'infirmerie, torse nu, à la queue leu leu. À l'entrée de la salle de soins, un infirmier, armé d'un gros tampon d'ouate et d'une fiole de teinture d'iode, badigeonne, sans ménagement, l'épaule gauche de ceux qui y pénètrent. Une odeur d'alcool, d'iode et de sueur flotte dans l'air. Serait-ce cette atmosphère ou bien l'effet de voir ceux qui les précédent, assis sur un banc, l'aiguille plantée dans l'omoplate en attendant l'injection en série du médecin-major, mais l'on voit des gaillards pâlir et perdre connaissance. Quelques instants plus tôt, ils plaisantaient... visiblement pour se rassurer ! J'ai alors l'impression que l'on nous prend vraiment pour du bétail !

Tankiste français
avec veste de cuir.
Mai - juin 1940

© H. Cance / Batailles & Blindés, 2005


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Ci-contre et page 22 : Images malheureusement typiques de la campagne de France de 1940. Des centaines de milliers de soldats français prendront la route des *Stalag* et des *Oflag*. Certains d'entre-eux ne rentreront qu'à l'été 1945. DR

Au bout d'une quinzaine de jours, nous sommes autorisés à sortir. Le quartier libre est de deux heures le soir. Avant de quitter la caserne, il nous faut nous présenter au chef du corps de garde qui vérifie si notre tenue est correcte, le pli creux du manteau de cavalerie devant être impeccable. Il veille aussi à ce que les pointes du calot soient bien sorties. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir des hommes se présenter deux à trois fois avant de pouvoir sortir. Quant aux permissions de 48 heures, elles ne sont accordées que selon l'humeur du capitaine. Il nous faudra attendre les fêtes de fin d'année pour en obtenir quelques-unes.

Nos classes étant terminées, nous percevons motos et side-cars. Les motos sont de fabrication anglaise assez récente. Il s'agit de 250cm³, 4 temps, des Royal Enfield et Triumph de conduite fort agréable. Malheureusement, il n'en va pas de même pour les side-cars qui, eux, ont été récupérés dans diverses unités. Ces machines, des René Gillet datant du milieu des années 20 avec moteur en V de 750cm³, souffrent d'un manque total d'entretien. La circulation d'huile est irrégulière. Il faut constamment en surveiller le débit par le biais d'un voyant logé dans le carter, au risque de tomber en panne. Le freinage est capricieux et le parallélisme des roues inexistant ; celui dont j'ai hérité attrape le shimmy à moins de 40km/h ! Pour nous familiariser avec ces engins, nous allons journellement au Camp des Loges où, sur des pistes balisées de bidons, nous faisons d'interminables gymkhanas, le tout par un froid glacial. Quand on les interrompt, c'est pour se rendre au stand de tir où, tantôt avec les mousquetons, tantôt avec les fusils-mitrailleurs, nous nous exerçons.

Le mousqueton est une arme relativement légère, son canon étant plus court que celui du Lebel, mais il faut bien le caler au creux de l'épaule afin de ne pas prendre une claque lors du recul. On utilise des chargeurs de cinq cartouches de calibre 8mm. On les vide sur les cibles, au pas de tir, à une distance de cinquante mètres. Pour le fusil-mitrailleur, nous occupons alternativement les postes de tireur et de pourvoyeur ; nous y engageons des chargeurs de 25 cartouches que l'on vide, soit au coup par coup, soit en rafales. Nous nous exerçons aussi à lancer des grenades offensives et défensives, alourdies mais non chargées. Les premières sont en tôle, les secondes, en fonte quadrillée qui, par leur fragmentation, auraient été mortelles dans un rayon de cinquante mètres. Puis il y a les grenades spéciales que l'on projette avec le tromblon V.B. fixé au bout des canons de nos mousquetons. Suivant l'angle donné, elles vont dans la direction souhaitée tel un petit obus de mortier. Tous ces exercices sont exécutés en treillis et seul notre manteau de cavalier nous isole du froid. Neige, gel et verglas nous torturent. Nous sommes transis. Les angines sont légion et font des ravages parmi la troupe. Nous allons à l'infirmerie où, après avoir fait des gargarismes au permanganate de potasse, les infirmiers nous administrent des collutoires au bleu de méthylène. Pour calmer la fièvre et les quintes de toux, on nous gave de comprimés de terpine codéine. Avec ces remèdes de cheval, nous nous portons tant bien que mal. Et quand ça s'aggrave, on nous colle des ventouses ! L'hiver 1939-40 est réellement très dur.

Il est aussi décidé d'organiser quelques manœuvres dans les environs. C'est la sempiternelle victoire des bleus contre les rouges, ou inversement, qui est prévue mais qui ne se produit pas, faute de coordination dans l'action. Nous nous perdons et parvenons parfois à capturer ceux qui normalement auraient dû nous faire prisonniers. Ces manœuvres ont toutefois le mérite de nous faire chevaucher sur les side-cars et les motos, les haies, les pistes et les sentiers et de franchir des obstacles dans les sous-bois des immenses forêts de la région. Parallèlement, durant trois semaines, nous sommes détachés au Pecq où se trouve un quartier général. Nous en assurons la garde et, entre-temps, nous

avons pour tâche de bourrer des paillasses destinées à garnir des isolateurs se trouvant dans des salles en cours de désinfection. Les subsistances nous parviennent du quartier Gramont. Etant en petit nombre, nous jouissons d'une certaine liberté.
Dans les premiers jours de mars une information nous parvient : nous allons être mutés au Centre d'Orientation Mécanique de Cavalerie (COMC) de Fontevrault.

8 mars 1940 - Au COMC de Fontevrault

Nous partons le 8 mars au matin. Débarqués à Saumur, nous passons la nuit dans la cour de la « Veuve Amiot » sans toutefois avoir droit à une dégustation des vins de la maison... Le lendemain, nous sommes ventilés dans les escadrons d'instruction. Le 1er escadron, équipé de Somua S-35, est installé à Fontevrault. Le deuxième, qui est à Saint Cyr en Bourg, dispose de Hotchkiss H-39. L'on a tenu compte, paraît-il, de notre taille. Ceux mesurant 1,70m et plus sont envoyés à Fontevrault. Les autres vont à Saint Cyr en Bourg. Et c'est ainsi que ne mesurant que 1,69m, je rejoins le 2e escadron. Nous sommes en cantonnement chez l'habitant, en l'occurrence une sorte de box avec volet roulant. Au dessus, il y a une maison occupée par un couple de travailleurs viticoles. Nous sommes six, dont un brigadier qui se nomme Cocausse. C'est un joyeux drille. D'humeur égale, il trouve toujours le mot juste quand nous avons un coup de cafard.
Tous les matins, nous avons un rassemblement à 7h00. Après l'appel, le maréchal des logis chef distribue les corvées et fixe les emplois du temps des uns et des autres. Le chef d'escadron est un lieutenant de réserve qui, dans le civil, occupe un poste de directeur commercial chez Peugeot. Il parait plus préoccupé par sa carrière que par notre formation militaire. En tout et pour tout, on ne le verra que deux fois durant la totalité de notre séjour ! Dans une salle de classe où nous sommes réunis, il nous fait un cours sur l'armement des chars H-39. Deux schémas représentant pour l'un, une mitrailleuse Reibel, et pour l'autre, un canon de 37mm long, sont suspendus aux pitons d'un tableau noir. Tel un maître d'école devant ses élèves, il s'évertue à en faire la démonstration en décomposant les caractéristiques techniques et les projectiles à employer suivant les besoins. Mais jamais lors des deux mois passés à Saint Cyr en Bourg, nous n'aurons l'occasion de voir et encore moins de toucher l'une de ces armes. Et pour cause, les deux Hotchkiss qui servent à notre apprentissage sont désarmés !
Pour nos rares leçons de conduite, nous sommes transportés en car dans la lande où une piste est tracée dans les broussailles. Le terrain, raviné et escarpé, ne sollicite que le jeu des pédales et la boîte de vitesses. Les leviers de direction ne sont presque pas utilisés. J'ai l'occasion de conduire une dizaine de fois pendant une petite heure. Au cours de nombreuses leçons, les instructeurs nous font curer les chenilles embourbées des chars, juste pour passer le temps...

6 mai 1940 - Affectation au 3e Cuirs - Parnay

Avec quelques camarades de Saint Cyr en Bourg, nous arrivons à Parnay le 6 mai 1940 au matin. La veille, nous avions appris notre affectation au sein du 3e Cuirs. C'est le maréchal des logis chef Thiry qui nous reçoit. Sous-officier de carrière, il paraît avoir une connaissance très approfondie des chars. Il ne cherche pourtant pas à nous en imposer. Son propos est sans ambiguïté. Il sait que l'instruction que nous avons suivie sur les Hotchkiss est loin d'être parfaite, pour ne pas dire déplorable. Force est de constater que, malgré cet accueil courtois, nous sommes sceptiques sur l'avenir pour n'avoir pas vu l'ombre d'un char du lieu où il nous a accueillis jusqu'au cantonnement où il nous a conduits ! Quelques maisons troglodytiques typiques des bords de Loire nous servent de logement. Notre première occupation est

Lors de la campagne de France, la *Westfeldzug* en Allemand, les unités du *III. Reich* disposaient d'autant d'engins blindés que celles des armées Alliées ; la grande différence réside dans l'utilisation en masse des *Panzer* et aussi dans l'usage de la radio qui permettait aux chefs d'unités de conduire leurs opérations avec précision et souplesse. Nous voyons ici des véhicules appartenant à une unité des transmissions d'une division de *Panzer*, *a priori* escortés par des engins du bataillon d'éclairage.
Coll. A Chazette

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

de bourrer des paillasses... et nous en avons l'habitude ! Nous sommes ensuite expédiés dans un marécage bordant la Loire où de nombreux noisetiers nous fournissent des branches pour confectionner des isolateurs de fortune.

Le soir même de notre arrivée, après avoir joué les « vanniers », le maréchal des logis chef Thiry nous informe du fait que notre cantonnement est provisoire, que bientôt nous partirons pour le Levant, et qu'après avoir constitué une division cuirassée placée sous le commandement du général Weygand, spécialiste des questions moyen-orientales, nous passerons à l'attaque du Caucase pour nous procurer le pétrole indispensable qui alimentera nos raffineries, mais aussi, de ce fait, ouvrir un deuxième front contre l'Union Soviétique qui a pactisé avec l'Allemagne nazie. Nous soulagerions ainsi nos forces métropolitaines qui paraissent menacées.

Le 8 mai 1940 au matin, le maréchal des logis chef me remet une permission de détente. Un mois plus tôt, j'avais obtenu une permission de trois jours à la naissance de mon fils. J'ai hâte de retrouver ma petite famille. Arrivé le 9 au matin, mon séjour est néanmoins écourté. L'ordre de rappel général du 16 nous contraint à la séparation. La situation est grave malgré les communiqués qui se veulent rassurants. Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique. Les armées franco-britanniques, qui s'étaient tenues jusqu'alors sur la défensive, se jettent à leur rencontre dans l'espoir de les fixer. Le meilleur de nos troupes est ainsi engagé. Les 12 et 13 mai, les Allemands, tandis qu'ils nous retiennent au nord, enfoncent le point faible de notre dispositif, dans les Ardennes, avec dix divisions blindées et motorisées. Ils se ruent vers l'ouest, c'est à dire vers la mer, pour essayer d'encercler tout ce que nous avons aventuré en Belgique.

Mais revenons à mon récit. Dans l'après-midi du 16 mai, je prends le train en gare d'Amiens pour retourner à Parnay. Ma femme et moi ne laissons pas paraître notre inquiétude qui est pourtant immense. C'est avec courage qu'elle m'accompagne jusqu'à mon compartiment. Nous ne nous quittons pas des yeux, se voulant réciproquement rassurants. Notre séparation durera 18 mois. J'arrive en gare d'Angers tard dans la nuit. Il y règne une pagaille effroyable. Des soldats belges s'y trouvent aussi. Ceux, qui comme moi regagnent leurs unités, font l'objet d'exhortations véhémentes de la part de ces hommes. Ils nous invitent à résister face aux Allemands. Pourquoi sont-ils déjà là ? Leur patriotisme ne les a t-il pas engagés pour leur part, à eux aussi se battre héroïquement ?

À l'aube du 17 mai, un camion militaire arrive aux abords de la gare. Un sous-officier nous demande où se trouve notre cantonnement et nous y ramène. A Parnay, il règne une atmosphère de grande fébrilité. Mes camarades ont revêtu un uniforme neuf. Chacun possède un grand sac kaki où est entassé un paquetage neuf au complet. Dans celui-ci, une tenue en toile verdâtre que nous devrons porter dans les chars ainsi qu'un casque à bourrelet. Tard dans l'après-midi, nous embarquons pour rejoindre Saint Germain les Arpajon.

19 mai 1940 - Saint Germain les Arpajon

Nous sommes installés dans ce qui paraît être un bâtiment public désaffecté avec une grande cour close par des grilles. Ici, comme dans les cantonnements précédents, il faut faire connaissance avec de nouveaux visages. Nous sommes désemparés. Rien n'est prévu pour nous recevoir ; il faut nettoyer puis (encore !) bourrer des paillasses. C'est dans cette confusion totale que l'état-major va former ici de nouvelles unités de combat. Des

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

sous-officiers, chasseurs d'Afrique, venus en hâte de Blida et de Mascara, vont devoir s'adapter au matériel livré précipitamment par des ouvriers de l'usine Hotchkiss. Ce sont des chars légers de 12 tonnes, des H-39. Ils sont flambant neufs mais sans armement. Des caisses arrivent un peu plus tard. Elles contiennent des canons longs de 37mm et des mitrailleuses Reibel. Appareils d'optique, épiscopes et PPL, nous sont aussi livrés. Les munitions arrivent à leur tour. Pendant que des spécialistes équipent les tourelles et mettent en place les appareils d'optique, nous bourrons de cartouches les chargeurs cylindriques destinés aux mitrailleuses. Ce travail effectué, il nous faut placer dans les caissons latéraux des chars, d'une part les obus de rupture, d'autre part les obus perforants. Sur les tablettes inclinées de ces caissons, nous fixons sur des supports *ad hoc* les chargeurs. Entre temps, je suis affecté au 1er peloton du 4e escadron. J'ai pour chef de char le brigadier Jacques Pruvost. Il a 18 ans, c'est un engagé. Il est originaire de Roubaix.

Le premier peloton est dirigé par le lieutenant de Saint Olive ; le deuxième est sous l'autorité du lieutenant de Saint Trivier. Les 3e et 4e pelotons, je ne saurais dire qui les commande, les événements étant trop précipités pour m'en souvenir. Je sais que ces quatre pelotons sont sous les ordres du capitaine Vanuxem qui est le chef du 4e escadron. Le groupe constitué des 3e et 4e escadrons est dirigé par le commandant Hugot Derville. Ce sont les quarante chars H-39 que l'organigramme attribue au commandant de Chazelles. Les 1er et 2e escadrons sont le groupe des 39 chars S-35 que ce même organigramme attribue au commandant Hugot Derville. Les deux groupes d'escadrons forment le 3e Cuirs placé sous les ordres du lieutenant-colonel Louis François.

Mais revenons au commandant Hugot Derville. Pour moi, c'est un officier bien singulier. J'ai le souvenir d'un homme d'une énergie farouche, courageux jusqu'à la témérité. De bonne taille, solidement charpenté, vêtu de l'uniforme réglementaire pourvu de quatre galons argent et coiffé du casque des blindés. Le voici tel qu'il m'est apparu la première fois : ses sourcils épais et roux surplombant des yeux vifs et froids, logés dans des orbites creuses qui s'animent au rythme de ses paroles. Son visage est buriné ; une mâchoire énorme surmontée d'une lèvre haute ornée d'une moustache courte et d'un nez relativement petit et rond. Premier contact : officiers, sous-officiers et hommes de troupe compris sont réunis au carré. Il se trouve au centre. Dans un silence impressionnant, il se présente : « *Je suis le commandant Hugot Derville et sans charnière* – allusion faite pour se démarquer des nombreux officiers issus de la noblesse servant dans la cavalerie. *J'ai choisi le métier des armes et je suis payé pour combattre. La guerre est une entreprise d'assassinat en grand ; désormais ainsi que moi-même, vous êtes tous des assassins ! Au combat, si je suis blessé, ne me portez pas secours, il en sera de même pour vous. Les brancardiers sont là pour ça. Qu'ils fassent leur travail et nous, le nôtre ! Concernant l'ennemi, il est une règle à suivre : ne dites pas " les v'là ", il me faut des renseignements précis. Retenez bien le rôle de la vedette, elle s'impose pour éviter toute confusion. A savoir : qui, quand, où et comment. Rentrez-vous bien ça dans le crâne et si j'entends un seul d'entre vous dire : " les v'là ", je le descends ! Vous êtes dotés d'excellentes armes et nos chars sont de loin les meilleurs, mais des réglages sont à faire. Il se fait tard, vous allez vous reposer, demain nous irons régler les appareils d'optique et procéder à des tirs au canon et à la mitrailleuse. Pas de*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Le désastre de l'armée française offrira de nombreux matériels, en plus ou moins bon état, aux troupes allemandes. certains auteurs vont jusqu'à affirmer que l'allemagne armera une trentaine de grandes unités, dont des divisions, avec des matériels français. DR

pagaille, à tout moment vous ne devez que respect et obéissance ! J'ai dit : Rompez ! »

24 mai 1940. Après une toilette rapide, un quart de « jus » et avoir reçu les dernières instructions, nous sortons en colonne pour la première fois avec nos chars. Le mien porte le n° 7. Nous faisons mouvement à quelques kilomètres de là, vers une clairière de pierre meulière à ciel ouvert. Là, comme prévu, des cibles improvisées nous attendent. Les préliminaires engagés, réglages d'optique et tirs se succédant, les parois abruptes de la carrière commencent à s'effriter sérieusement. Le propriétaire de la carrière en exploitation, alerté par la mitraille et la canonnade, arrive sur les lieux et proteste avec véhémence. Hugot Derville, qui dirige le « massacre », lui répond sur un ton péremptoire : « *C'est la guerre, nous nous y préparons !* ». Les tirs reprennent et tant pis pour la casse ! Le soir même, nous quittons Saint Germain les Arpajon par la route pour embarquer nos chars sur des trains spéciaux. Destination inconnue.

24 mai 1940 - Massy Palaiseau

La nuit, un embarquement présente beaucoup de difficultés. Un talus derrière un butoir permet l'accès aux wagons plates-formes qui reçoivent un à un nos chars. Guidé par des lampes torches, je suis le premier à « grimper » pour aller me placer en tête du convoi. La manœuvre n'est guère facile : à chaque changement de plate-forme, le char agit comme un levier et fait cabrer la suivante. Il y a au moins dix ou douze plates-formes à franchir et l'étroitesse de celles-ci complique les choses. Enfin ! Me voici arrivé au bout ! En tête du convoi, des wagons standards nous accueillent et c'est dans la paille fraîche que nous attendons le départ. Recrus de fatigue, nous nous endormons... Soudain, le fracas de bombes nous réveille ! Par l'entrebâillement de la porte roulante et par les lucarnes, des éclairs rougeoyants nous parviennent. Le convoi ralentit, puis s'immobilise. La terre tremble. Les rails vibrent. C'est Beauvais. L'ennemi bombarde la ville qui flambe ! C'est hallucinant, nous n'avions jamais été témoins d'un tel spectacle. Combien de temps cette chose effroyable a-t-elle pu durer ? Les minutes sont longues en de pareils moments. Le fracas des bombes a cessé et le vrombissement des avions s'éloigne. Le convoi se remet en marche, doucement, puis de plus en plus vite. Personne n'ose parler. Le soleil se lève. 25 mai au matin, débarquement à Marseille en Beauvaisis. Nous prenons la route pour avancer vers le secteur de Crèvecoeur-le-Grand.

26 mai 1940 - Vers la ligne de front !

Nous arrivons à Crèvecoeur-le-Grand en début d'après-midi. Nous parquons nos engins sous des pommiers, dans le but de les soustraire à la curiosité de l'aviation de reconnaissance ennemie. Nous ignorons la destination qui nous est réservée. D'ailleurs les directives manquent. Le seul officier susceptible de nous informer est le lieutenant Saint Olive. Les heures passent. Il semble que l'on nous ait oubliés. Notre lieutenant est là, avec son peloton de cinq chars mais les vivres font défaut. Nous n'avons rien eu à manger ni à boire depuis la veille. Des vaches beuglent dans les pâtures. Ces bêtes sont visiblement abandonnées. Pas âme qui vive, pas un habitant en vue. Dans l'espoir d'avoir un peu de lait, nous forçons les clôtures. Effrayées, les vaches s'affolent ! Est-ce à cause de nos vêtements, de nos casques à bourrelet ou de nos lunettes bordées de caoutchouc ? Peu importe ! C'est la corrida ! Nous parvenons à en coincer une dans l'angle d'une clôture. Ses mamelles sont gonflées. Nous parvenons à tirer une sorte de lait caillé que nous récupérons dans un quart de fer blanc. Survient alors le lieutenant qui a repéré notre manège. Il nous demande s'il peut en boire ? On lui tend la gamelle. Médusés, nous le regardons la vider d'un trait ! Pour ne rien arranger, nous avons laissé « notre » vache s'échapper et

plus question de la rattraper. Nous abandonnons la partie sans avoir bu une seule goutte de lait.

Le jour commence à décliner et toujours la même situation. Nous regagnons nos chars dans l'espoir de prendre un peu de repos. Vers cinq heures du matin, l'on reçoit l'ordre de mise en marche. J'entends le bruit d'une moto qui s'éloigne ; une estafette probablement. Je grelotte, les nuits sont fraîches et j'ai le ventre creux. J'allume une cigarette pour me réconforter. Nous nous mettons en colonne. Avec mon chef de char, peu de mots sont échangés. Nous nous connaissons à peine. Il n'a que 18 ans. Il est célibataire, je suis marié. D'ailleurs, je pense sans cesse à ma femme et à mon gosse que j'ai laissés à Amiens le 16. Que sont-ils devenus ? Où sont-ils ? Sont-ils encore en vie ? J'ai entendu dire que nous allons vers Poix de Picardie. Je sais maintenant qu'Amiens a été bombardé le 19, que le centre-ville est presque entièrement détruit, qu'en gare du Nord et aux alentours, un nombre impressionnant de civils devant évacuer ont péri sous les bombes. Je me tourmente, quel est le sort des miens ? Nous roulons sans emprunter les routes principales, je ne vois même pas les petites agglomérations que nous traversons. Nous croisons quelques groupes de civils qui évacuent, la plupart à pied. Ils sont comme des ombres. Le 26 au matin, nous atteignons et traversons Poix de Picardie. La petite cité a été bombardée. C'est à travers des décombres et des gravats que nous progressons, cahin-caha. Là encore, il règne un silence de mort. Pas âme qui vive à l'horizon. Nous dépassons Tieulloy l'Abbaye, il peut être dix heures du matin, nous nous arrêtons pour effectuer un regroupement avec le peloton Saint Trivier.

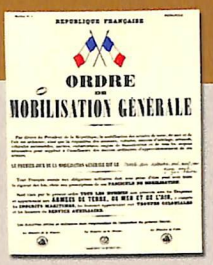
Dans une pâture abritée par des bosquets, nous repérons une tente. C'est une infirmerie de campagne. Elle a une vingtaine de mètres de long sur six de large. Des anglais l'ont abandonnée. Des boîtes de conserves vides forment de petits tas. Il y a aussi des vêtements dont des chemises de flanelle de laine. Eprouvant des difficultés à entrer dans mon poste de conduite avec la veste croisée que je porte, je me mets à la recherche d'une combinaison qui serait à ma taille et du même coup de l'une de ces fameuses chemises de flanelle pour remplacer celle que je porte depuis mon départ de Saint Germain. Les sacs contenant nos paquetages ne sont pas à notre portée ; ils ont été empilés dans un camion et nous ne savons pas comment joindre ce camion pour avoir du linge de rechange. Je fais donc la substitution de mes vêtements, tout en gardant la veste que je range dans le char. Des boîtes de « singe » et quelques biscuits de guerre nous sont distribués en guise de repas. Un puits à chaîne à godets nous permet de puiser de l'eau fraîche pour nous désaltérer. Puis, nous reprenons la route, en colonne, avec des espaces de dix mètres environ entre chaque char.

Nous montons vers le front, d'autres en descendent ! Quelle tristesse ! Quel contraste avec cet après-midi ensoleillé. Ce sont des « évacués » qui, avec des moyens hétéroclites, fuient l'avance ennemie, les bombardements, les mitraillages aériens. Je n'entends que le ronronnement du moteur du char, parfois régulier, parfois rageur, au rythme des changements de vitesse. Les chenilles crissent sur les routes empierrées. Par le volet ouvert du poste de conduite, je vois ce qui se passe devant moi, mais sur les côtés la visibilité est nulle. Alors ne me demandez pas quel est le village en vue et comment il se nomme. Assez régulièrement je donne un coup de levier de direction à gauche pour redresser le char qui glisse sur la droite en raison du dévers de la chaussée.

Au nord d'Heucourt-Croquemaison se trouve un grand bois. C'est à l'abri de ses arbres que nous passons la nuit. Je viens de voir la silhouette du commandant Hugot Derville. Il est en conversation avec les officiers chefs de pelotons dont Saint Olive et Saint Trivier. Tous deux se plaignent de la chaleur sous le casque... Des dispositions concernant la nuit sont prises. Nous sommes près de la zone des combats. Des tours de garde sont organisés à cet effet. On grignote encore quelques biscuits de guerre en guise de repas.

Rien n'est plus éprouvant que de se sentir seul lorsqu'à la faveur de la nuit, des bruits étranges se manifestent : bruissements de feuilles, craquements de branches mortes, avec pour fond sonore une canonnade lointaine et sporadique. Nos yeux sont rougis de fatigue et par la poussière des routes. On peut compter les heures de sommeil depuis notre départ. L'aube survient, les membres engourdis, nous frissonnons. Les canons ont repris leurs tirs de façon continue. Une grande animation règne parmi nous, les ordres sont enfin arrivés. Nous devons rallier Hallencourt. Nous

Belges et Français se retrouveront sur les routes de l'exode, cherchant à fuir l'avance des troupes rapides allemandes. Ces mouvements de populations compliqueront considérablement la montée en ligne des troupes alliées.
Coll. Y Kadari



sommes le 27 mai 1940 au matin et nous ignorons que la première division blindée britannique vient de lancer une attaque importante contre les Allemands. Celle-ci se soldera par un cuisant échec. On ne sait rien non plus de l'échec du général Charles de Gaulle à Moncornet le 17 mai. Nous arrivons à Hallencourt vers 10h00. Il y a un va-et-vient incessant d'hommes et de véhicules de toutes sortes : side-cars, motos, automitrailleuses, blindés, etc. Comme nous avons couvert plus de cent kilomètres par la route, nous allons refaire le plein d'essence. Des fûts de 200 litres d'essence sont au sol et c'est à l'aide de pompes à bras que nous allons remplir nos réservoirs . Nos Hotchkiss « bouffent » 130 litres aux 100 kilomètres !

28 mai 1940 - Avec de Gaulle

A la 4e DCR, nous allons combler les pertes subies à Montcornet. Une nouvelle offensive se dessine. Nous sommes le 28 mai, à Gransart. Les tergiversations entre officiers continuent.

qu'en mettant en première et à coup de démarreur, tout en bloquant le levier gauche, l'on pouvait faire pivoter le char, aidé dans cette manœuvre par la poussée du char de Cals. Le moteur, réalimenté, se remet en marche, l'on reprend enfin notre progression... tandis que d'autres chars de notre unité redescendent la pente ! Un chef de peloton, assis sur la porte de sa tourelle, nous fait signe de redescendre aussi. Reçu ! Nous faisons demi-tour mais que se passe-t-il donc ? Nous tournons dans un chemin de terre. Nous arrivons devant Bailleul. Des hommes du 22e RCI escortent des prisonniers bavarois sans ceinturon, les mains derrière la nuque.

Notre lieutenant fait stopper son char et met pied à terre. Nous l'imitons. Près d'un gros camion Mercedes gît un *feldwebel* : pistolet Luger au côté, sacoche de cuir fixée par des mousquetons au ceinturon et des jumelles dans un étui suspendues au cou. Saint Olive ouvre la sacoche. Celle-ci contient des relevés et des cartes topographiques, du papier calque et des

Ce char français n'ira pas plus loin... Malgré la légende tenace qui affirme que les tankistes français ne se sont pas ou peu battus, il est intéressant de noter que certaines *Panzerdivisionen* enregistreront plus de 30% de pertes lors des combats de mai et juin 1940 ! Coll. A Chazette

Il est peut-être 16h00 lorsque l'on démarre en direction de Bailleul avant d'obliquer sur la droite. Là, des pentes particulièrement abruptes sont à gravir. Nous avons parcouru environ un kilomètre lorsque le moteur s'arrête ! Impossible de remettre en marche. Le char est incliné sur la droite en raison du dévers. Nous sommes dépassés par d'autres blindés. La zone des combats est assez lointaine, je sors du char pour juger de la situation. Un engin du 3e escadron est à proximité. Le brigadier Cals en descend et vient alors jusqu'à nous. Je dis « nous » car Pruvost est descendu à son tour. Nous levons la grille du capot moteur pour constater que l'essence n'arrive plus au carburateur. L'inclinaison du char l'a mis à sec. Je suis alors étonné de cet incident car l'on nous a enseigné que les carburateurs sont amovibles. Nous regagnons nos places : nous avons conclu

crayons de couleur impeccablement rangés. Les jumelles de grande puissance portent la marque Carl Zeiss – Iéna. Comment se fait-il qu'un sous-officier allemand soit aussi bien équipé alors que nos officiers ne disposent de rien ou presque ? Le camion est une sorte de petit atelier de campagne. On y trouve des pièces de rechange, des roulements à billes, des manuels d'instruction militaire mais aussi du ravitaillement provenant de pillages réalisés lors de leur avance : des plaques de chocolat Delespaul-Havez et des « petits beurres » Lu... Le lieutenant s'approprie la sacoche de cuir, la paire de jumelles, le pistolet automatique et fait une répartition équitable des victuailles. Nous n'avions plus rien à manger et surtout à boire. Entre temps des ordres sont donnés. Sous la conduite du lieutenant de Saint Olive, nous nous

remettons en route. On tourne à droite et, par des chemins en pente, nous progressons jusqu'aux abords d'un petit village. C'est peut-être Huchenneville, je ne sais pas ?

La nuit tombe et le bruit des combats paraît perdre de son intensité. Mon char est camouflé dans un herbage à environ 200 mètres des habitations du bourg. La nuit se passe sans incident.

Très tôt, le 29 mai, le lieutenant Saint Olive vient vers mon char accompagné d'un autre officier. Il s'agit du capitaine Vanuxen. Après salutations réglementaires, le capitaine me demande de me mettre au poste de pilotage. Il s'installe dans la tourelle, sur la sangle : « *Petit, me dit-il, mets en marche, nous allons en reconnaissance. Tu vas descendre sur Huppy. Tu suivras bien mes instructions : un coup bref aux épaules pour démarrer, un coup long pour arrêter. Un coup sur l'épaule droite ou sur l'épaule gauche selon la direction à prendre* ». En reprenant à peu de choses près le chemin de la veille, il modifie la direction aux abords d'un petit bois où il m'engage à pénétrer. Des taillis d'abord, puis des arbustes qui se couchent sous notre passage. Le bois est sur un versant. En dévalant celui-ci, le char culbute des arbres beaucoup plus gros. Je crois bien que le capitaine n'est pas bien à l'aise sur sa sangle, mais il ne dit rien. Une trouée laisse entrer la lumière que les ramures avaient jusqu'alors empêchée de pénétrer. A l'orée, sous un soleil qui maintenant nous éblouit, s'ouvre à nos yeux une vaste plaine que des bosquets dans le lointain semblent limiter. Un coup long sur les épaules : je stoppe !

Un combat d'une rare violence est en cours, à une distance que j'évalue à 200 voire 250 mètres de nous. Le capitaine ouvre la porte de la tourelle et descend. J'ouvre aussi la mienne, mais il me fait signe de rester en place. Jumelles en main, je le vois encore suivre le combat : la progression par bonds des fantassins à sa gauche. Des gerbes de terre qui jaillissent dans des éclairs de feu. Des projectiles qui éclatent au ras du sol et leurs éclats meurtriers qui font des victimes parmi nos troupes ; ce sont des *minenwerfer*, les mortiers allemands. Quelques hommes courent comme à la dérive... L'un d'eux arrive presque jusqu'à nous ; il se tient le crâne entre les mains et hurle de douleur : « *Ma tête, ma tête, je n'y vois plus rien !* ». Des brancardiers arrivés avec une ambulance, l'emmènent. Le carnage est horrible ! Soucieux, le capitaine Vanuxen reprend sa place sur la sangle. Il reste muet quelques instants, puis me demande de remettre le moteur en marche. Il me fait tourner à droite et longer l'orée du bois en contrebas. C'est ainsi que nous rentrons sur Huppy .

Un grand tumulte règne dans le village. Des véhicules tous terrains Laffly et des automitrailleuses Panhard, les « Panpans », circulent dans tous les sens. Des estafettes motocyclistes vont et viennent. Tant bien que mal, nous nous frayons un chemin dans ce tohu-bohu. Nous passons devant une grande bâtisse en briques. C'est le château où le général Charles de Gaulle a installé son poste de commandement. Le capitaine Vanuxem ne s'y arrête pas. Nous regagnons notre point de départ puis, sans un mot, il s'en va de son côté, moi du mien. Des camarades viennent de dénicher des poules. L'un d'eux dont le casque est rempli des œufs de leur collecte, court vers moi et me dit : « *Tiens gobes en autant que tu veux, ils sont frais* ». Il m'en perce un que je porte aux lèvres. Un goût d'œuf pourri me parvient à la bouche. Je recrache aussitôt ! C'est une horreur, surtout que je suis à jeun ! Confus, il me dit : « *Il faut que ce soit à toi que çà arrive. Viens, il y a une ferme encore occupée, on va y aller* ». Je revois encore cette salle de ferme où nous sommes accueillis. Une table ronde, couverte d'une toile cirée, trône au milieu de la pièce, entourée de chaises de paille. Des bols à déjeuner ayant servi se trouvent sur la nappe ainsi qu'une boîte de sucre entamée. Une jeune femme nous propose du lait chaud. Par politesse, nous luis demandons si nous lui devons quelque chose. Sans se démonter, elle nous réclame un franc par bol de lait. Choqué, je jette une pièce sur la table et je sors sans la remercier.

Les ordres arrivent. Désormais, la grande bagarre ne tardera plus à débuter ! Nous rejoignons Les Alleux dans l'après-midi du 29 mai 1940. Celui-ci se passe dans les préparatifs : révision, plein d'essence et nettoyage des engins avec des chiffons huilés. Les sacs contenant nos paquetages sont arrimés sur la queue des chars ainsi que bâches et filets de camouflage. Aucun repas n'est servi. L'on nous fait savoir qu'une attaque de grande envergure aura lieu dans la matinée du 30 mai et que les « Boches » n'ont qu'à bien se tenir !

Suite & fin du témoignage de Michel Rouselle dans le numéro 8 de Batailles & Blindés.

Triste symbole de la défaite française que ce char détruit et abandonné dans les ruines d'un village du nord de la France...
Coll. Y Kadari

Par Yannis Kadari

LE GÉANT DES STEPPES

(1° Partie)

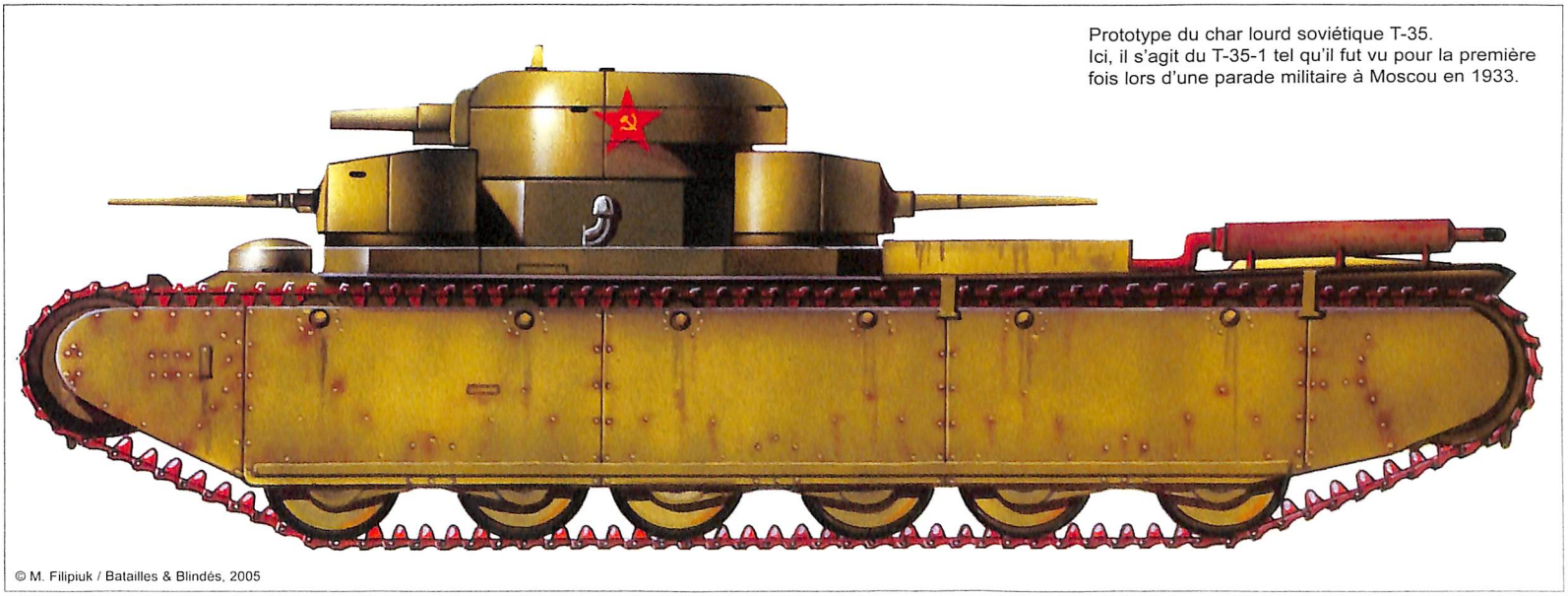
T-35 LE GÉANT DES STEPPES

hérissé de mitrailleuses, avec ses cinq tourelles et ses 52 tonnes, le char lourd soviétique T-35 s'annonce comme étant un engin redoutable, tout au moins sur le papier... Véritable colosse aux pieds d'argile, cet énorme blindé sera principalement utilisé par les Russes à des fins de propagande. Quelques-unes de ces machines seront néanmoins engagées contre les Allemands à l'été 1941 avec plus ou moins de bonheur.

C'est en décembre 1930 que le programme de développement de ce qui deviendra le char lourd T-35 est lancé à l'initiative du Directoire de la Mécanisation et de la Motorisation d'Union Soviétique (*Upravlenniy Mechanisatiy i Motorisatsiy* – UMM). L'idée est d'offrir à la toute jeune armée Rouge un char de rupture, un petit peu dans le style du FCM 2C français, armé de canons et de mitrailleuses. Désigné T-30, il est prévu que l'engin soit équipé de deux pièces de 76,2mm ainsi que de plusieurs mitrailleuses sous tourelles. Le poids estimé du futur blindé est alors de 50 tonnes. Plusieurs études sont lancées autour du programme T-30, à Moscou comme à Leningrad. Néanmoins, il apparaît bien vite que les ingénieurs soviétiques se heurtent à de nombreux problèmes techniques, ce en grande partie à cause d'un manque d'expérience de leur part. De toute évidence, l'industrie russe n'a pas les capacités de construire un tel char toute seule. Le programme est stoppé par le Kremlin dès le début de l'année 1932. Le T-30 n'aura existé que sur le papier, à l'état d'ébauches et de plans, sa maquette en bois n'ayant jamais été achevée. Parallèlement au T-30, un second programme est démarré, dans des circonstances très particulières puisque c'est une équipe d'ingénieurs emprisonnés pour raisons politiques qui y travaille tout au long des années 1930 et 1931. Malgré les efforts soutenus de ces hommes, efforts qui, s'ils devaient être couronnés de succès, leurs permettraient de recouvrer la liberté, ce projet est lui aussi abandonné. Quant aux prisonniers concernés, nul ne pourrait dire quand et où leur vie s'acheva !

UN PROJET SOVIÉTICO-ALLEMAND !

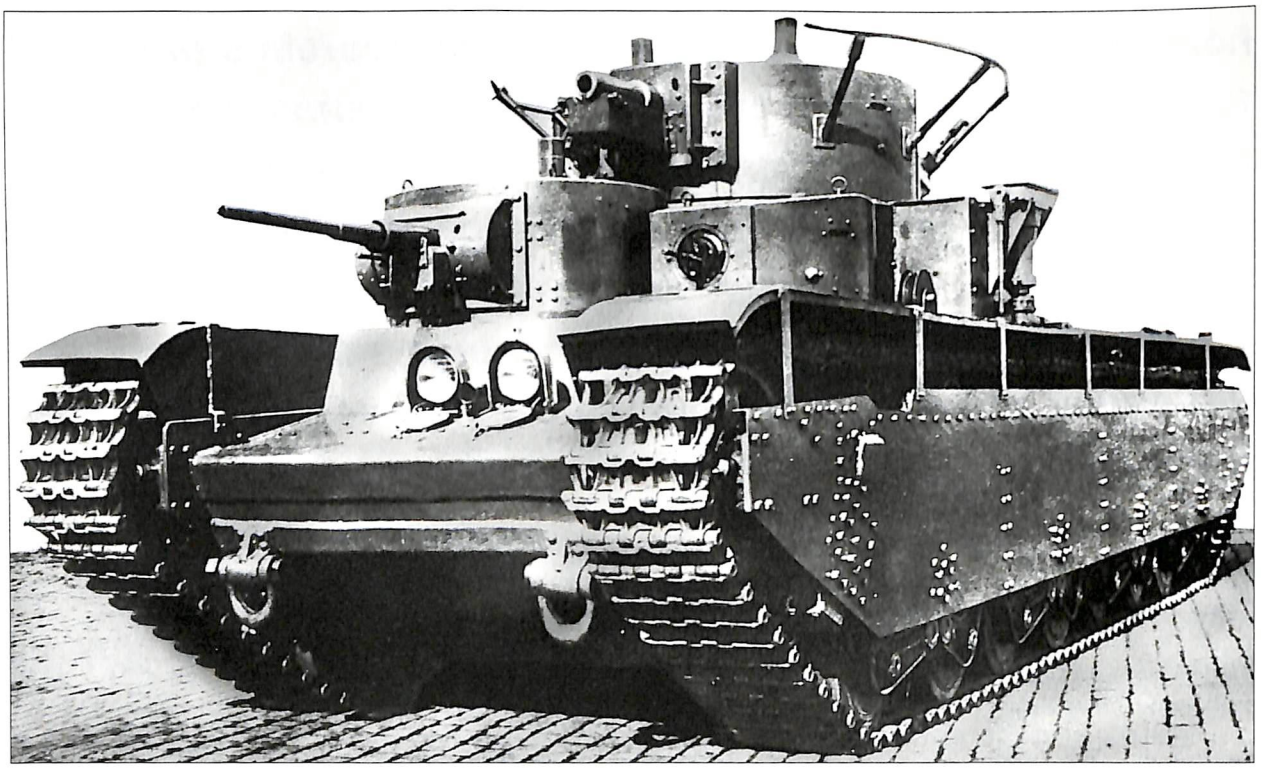
Pourtant, malgré ces échecs répétés, l'armée Rouge multiplie les demandes pour pouvoir disposer de « son » char lourd et, ironiquement au regard de ce qu'il adviendra quelques années plus tard, le salut vient d'Allemagne ! Ou, plus précisément, d'un ingénieur allemand, un homme talentueux, Edward Grotte. C'est en mars 1930 que Grotte arrive en Union Soviétique, dans le cadre d'accords secrets de coopération militaire passés entre la République de Weimar et Moscou ; l'idée est la suivante : les Allemands acceptent de faire un transfert de technologies auprès des Russes, tandis que ces derniers mettent à leur disposition plusieurs bases pour tester les armements qu'ils développent en secret pour cause de « Traité de Versailles ». Travaillant au sein du Bureau AVO-5 de l'usine (*Zavod*) « Bolshevik », sous l'égide de l'ingénieur Ujuk et du camarade secrétaire d'état Klimenti Voroshilov, Grotte est chargé d'étudier puis de proposer aux « alliés » soviétiques une machine répondant à leurs attentes. Ce char devra peser environ une vingtaine de tonnes, être armé de deux canons montés sous deux tourelles – une pièce de 76,2mm et un canon antichar de 37mm – et de cinq mitrailleuses. Blindé à 20mm,



Prototype du char lourd soviétique T-35.
Ici, il s'agit du T-35-1 tel qu'il fut vu pour la première fois lors d'une parade militaire à Moscou en 1933.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

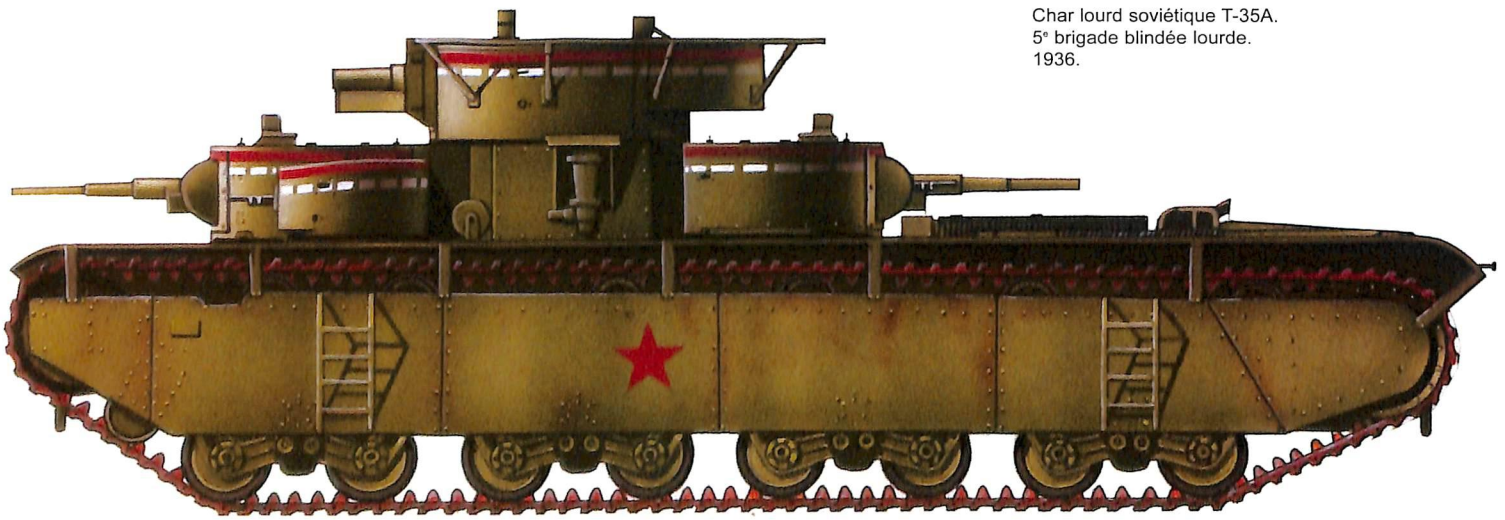
T-35 LE GÉANT DES STEPPES



Belle vue d'un T-35A de début de production. DR

il est impératif qu'il puisse se mouvoir à plus de 35km/h. S'appuyant sur une équipe réduite de collaborateurs, en particulier sur les ingénieurs Barykov et Vorobyev, Edward Grotte se met immédiatement au travail. Le prototype de l'engin conçu par le « Bureau Grotte » est prêt dès le mois de juillet 1931. Désigné TG-1 pour Tank Grotte n°1, ce char dispose d'un moteur d'avion M-6 développant 300cv qui lui permet de jouir d'une excellente mobilité et d'atteindre une vitesse maximum de 37km/h. Innovation majeure aux pays des Soviets, le TG-1 est assemblé par soudures... sans oublier son blindage partiellement incliné, élément que l'on retrouvera plus tard sur l'une des stars incontestées de l'arsenal stalinien, le T-34 ! Sans entrer dans les détails et au regard de ce qui précède, l'on peut écrire que le TG-1 est un véritable concentré d'innovations technologiques. La disposition de ses tourelles est particulièrement ingénieuse, le 76,2mm (il s'agit d'un A-19 dérivé de la pièce antiaérienne M-1914-15) étant monté dans une tourelle conique, elle-même surmontée par la tourelle du 37mm qui, d'ailleurs, sera reprise sur la série des chars rapides BT. Les tests, réalisés sur le terrain d'essais de l'usine « Bolshevik » de juin jusqu'à octobre 1931, hormis quelques soucis de jeunesse rapidement réglés, s'avèrent plus que concluants. L'engin de Grotte se comporte parfaitement bien. Sa suspension, son train de roulement, incluant des pneumatiques, ainsi que son système de freinage (entièrement imaginé et conçu par l'ingénieur allemand) font merveille !

C'en est au point que le 4 octobre 1931, le gouvernement soviétique, réuni en conseil extraordinaire avec ses experts militaires, étudie la possibilité de construire en série le blindé de Grotte. Néanmoins, de ces entretiens ressortent deux problèmes majeurs. Le premier est le coût financier du char. Chaque TG-1 coûterait environ 1,5 million de roubles à



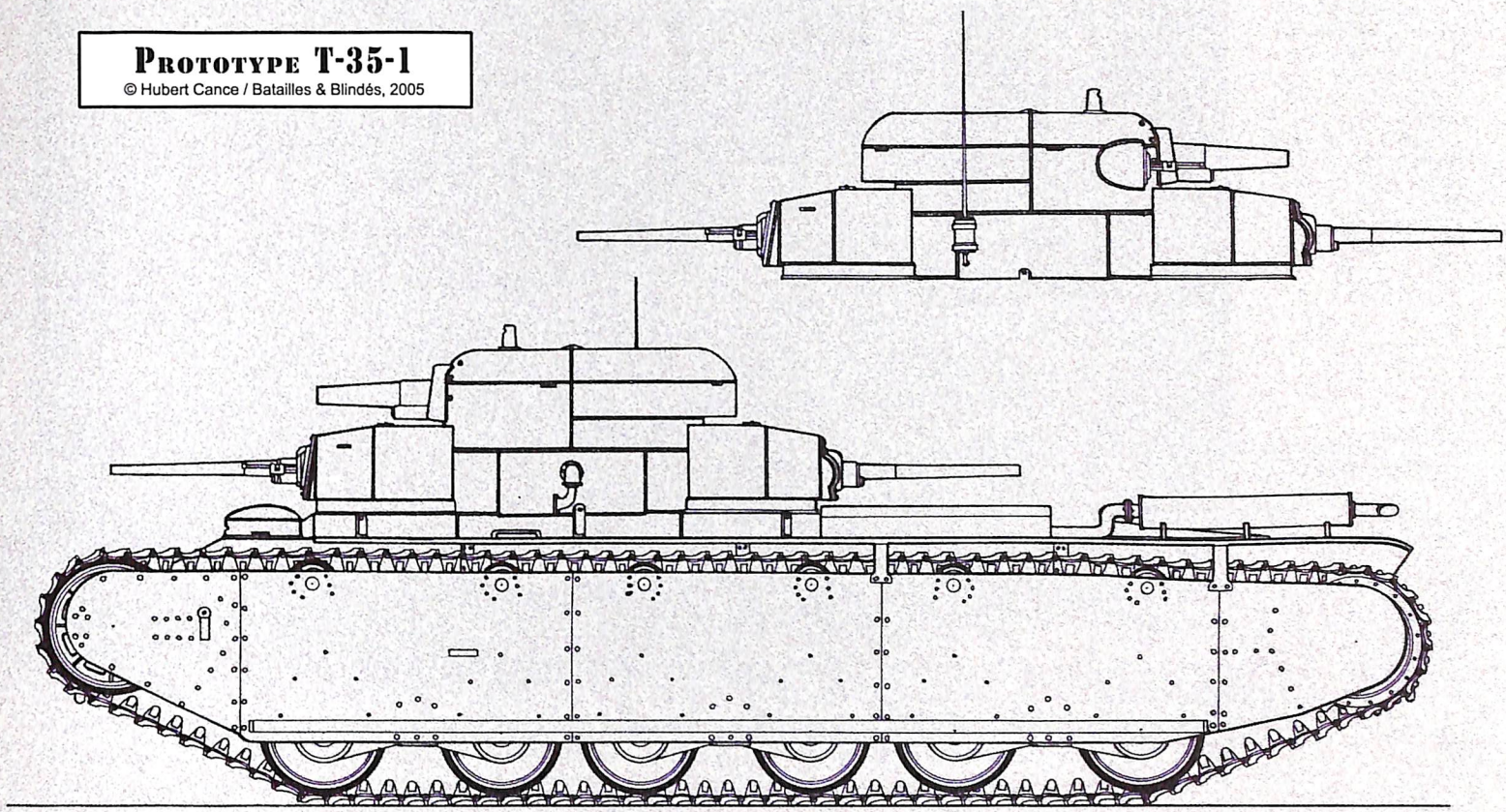
Char lourd soviétique T-35A.
5e brigade blindée lourde.
1936.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

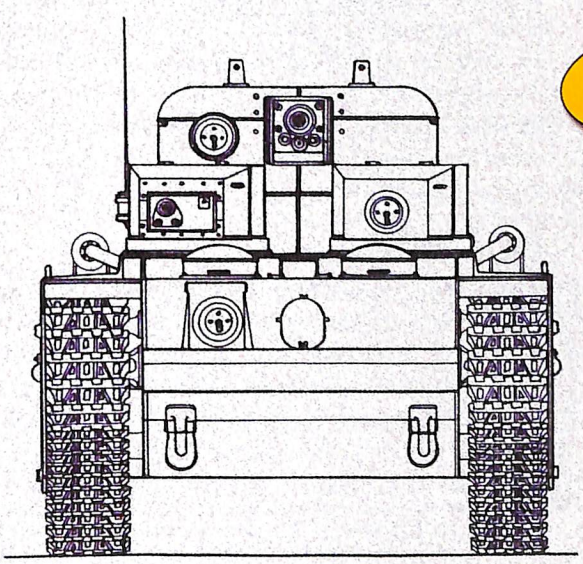
T-35 LE GÉANT DES STEPPES

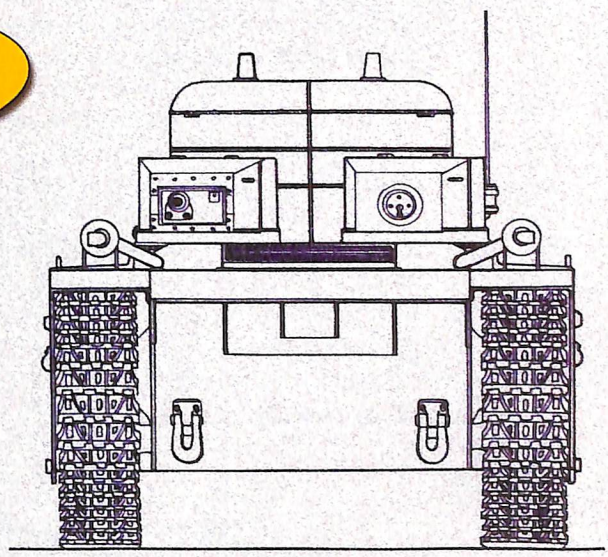
Prototype T-35-1

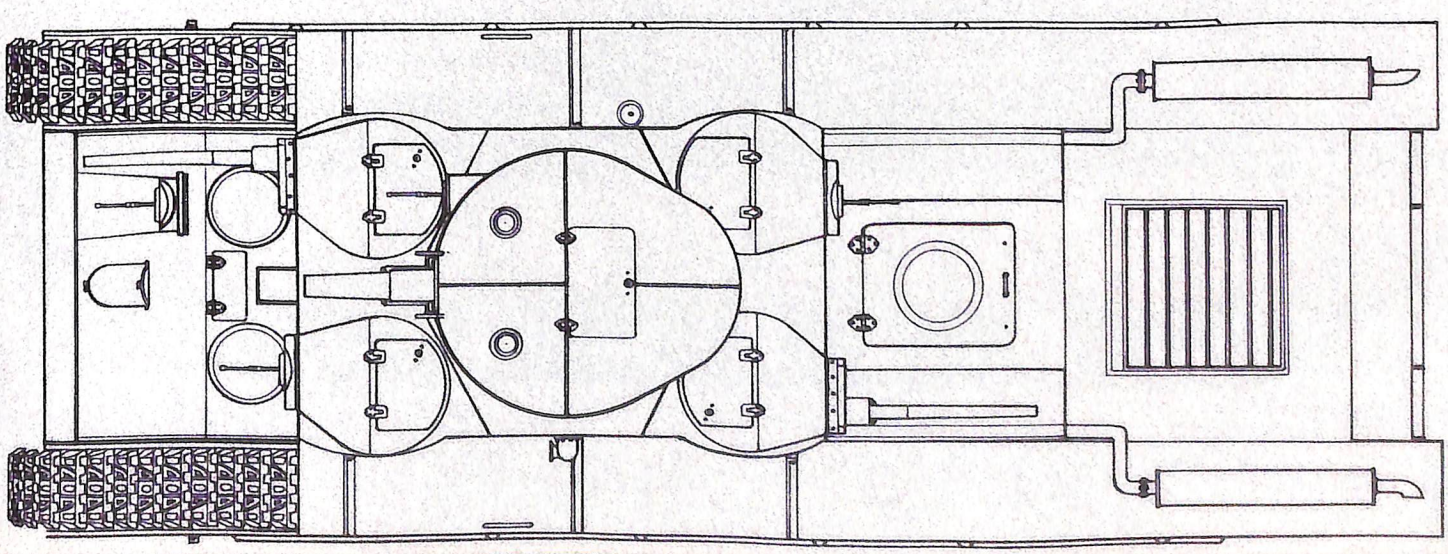
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



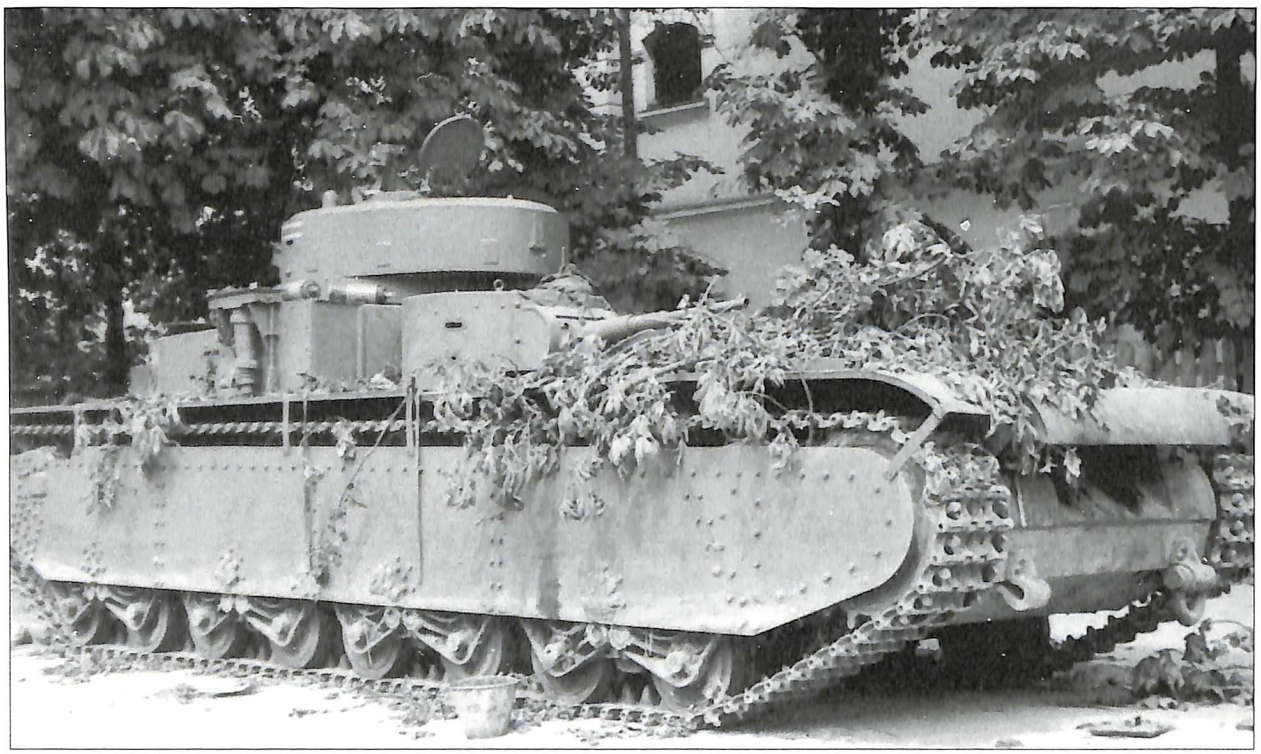
1/48







T-35 LE GÉANT DES STEPPES

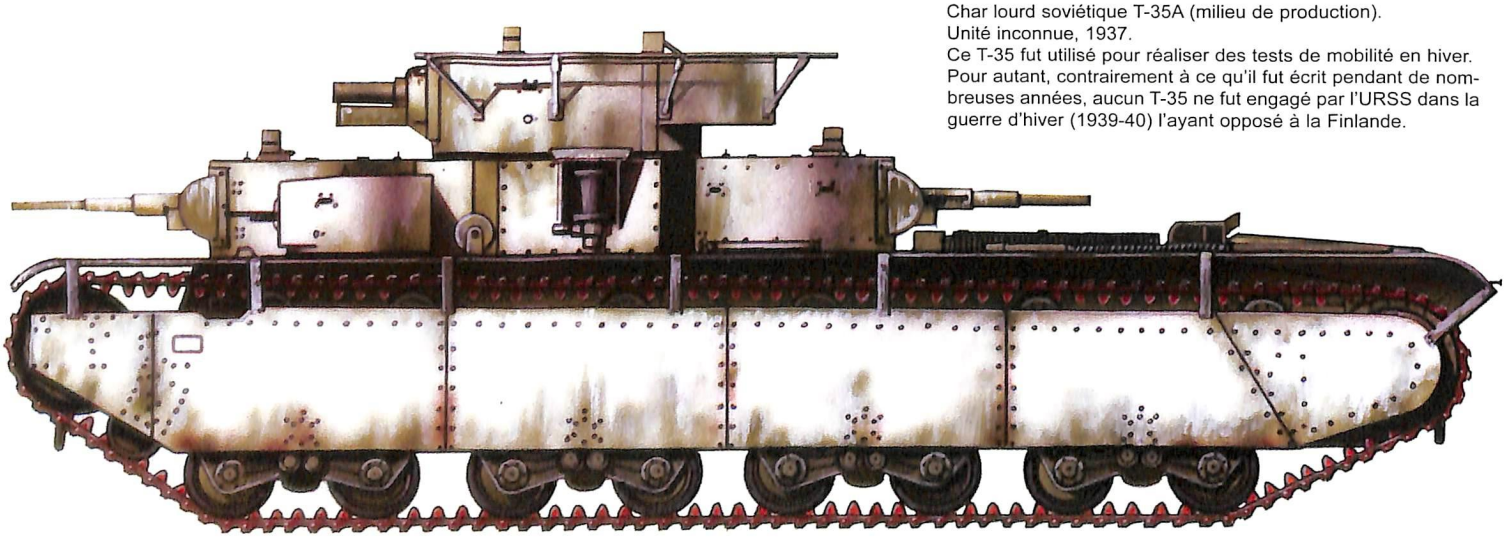


Comme l'immense majorité des T-35 engagés par les Russes contre les Allemands à l'été 1941, celui-ci a été abandonné pour cause de panne mécanique. La légende en allemand inscrite au dos du cliché indique que ce dernier aurait été pris près de la frontière polonaise. Coll. Y Kadari

Moscou alors qu'en comparaison un BT-2 est évalué à moins de 55 000 roubles... Le second problème n'est pas à proprement parlé matériel mais plutôt d'ordre stratégique : l'Union Soviétique peut-elle, raisonnablement, équiper ses brigades blindées avec un char produit par un ingénieur allemand, qui, en cas de conflit avec ce pays, ne manquerait certainement pas de fournir un maximum d'informations à son armée ? La réponse est évidente et elle est négative ! Le Kremlin décide donc de se passer des services de Grotte, tout en conservant le fruit de ses recherches concernant le TG-1 mais aussi le T-42 ; car, en dix-huit mois, le génial Edward Grotte ne s'est pas contenté de mettre au point un char d'une modernité étonnante, qui d'ailleurs inspirera nombre des productions soviétiques à venir, mais il a aussi travaillé sur un programme de char super-lourd répondant à la désignation T-42. Ce dernier est une énorme machine pesant plus de 100 tonnes, mue par un moteur diesel modifié par Grotte et ses ingénieurs. Doté, de cinq tourelles, armé d'un obusier de 107mm, d'une pièce de 45mm, d'une autre de 37mm et de deux mitrailleuses, le projet T-42 va servir de base conceptuelle au développement du T-35. Envoyé en mission de coopération par Berlin, Grotte aura ainsi offert aux Soviétiques les innovations technologiques nécessaires à la conception de leur propre char lourd. D'une certaine manière, le TG-1 et le T-42, auront été les chaînons qui jusqu'alors manquaient aux Russes. Le transfert de technologies aura fonctionné à plein et quelques années plus tard, à l'été 1941, les soldats de la *Wehrmacht* auront à combattre un char en bonne partie conçu par l'un de leurs compatriotes !

NAISSANCE D'UN GEANT

Edward Grotte et son groupe de travail repartis en Allemagne à la demande de Moscou en 1932, le Bureau AVO-5 est entièrement réorganisé. C'est l'ingénieur en chef Barykov, ex-bras droit de Grotte, qui en prend la tête. Toujours installé dans les locaux de l'usine « Bolshevik », il dirige une équipe de

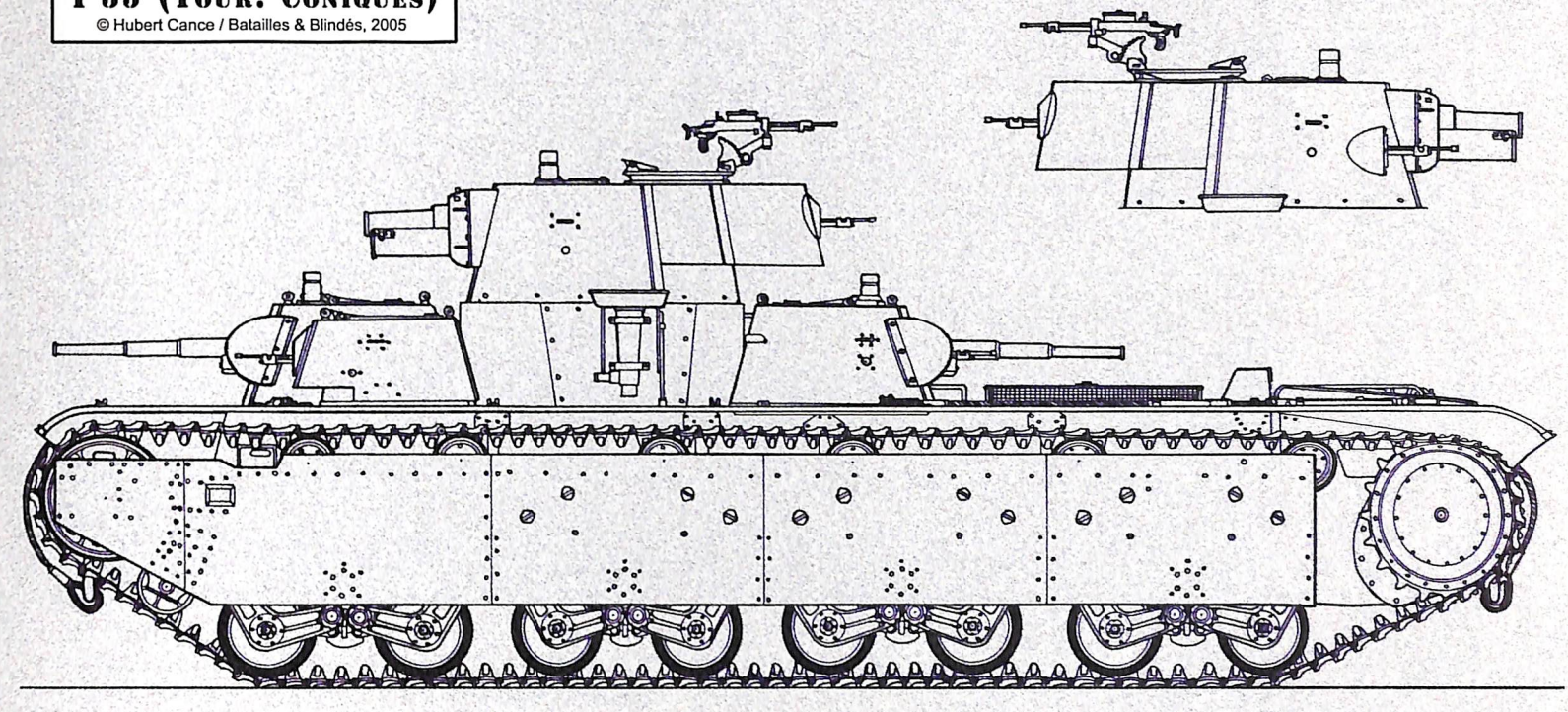


Char lourd soviétique T-35A (milieu de production).
Unité inconnue, 1937.
Ce T-35 fut utilisé pour réaliser des tests de mobilité en hiver. Pour autant, contrairement à ce qu'il fut écrit pendant de nombreuses années, aucun T-35 ne fut engagé par l'URSS dans la guerre d'hiver (1939-40) l'ayant opposé à la Finlande.

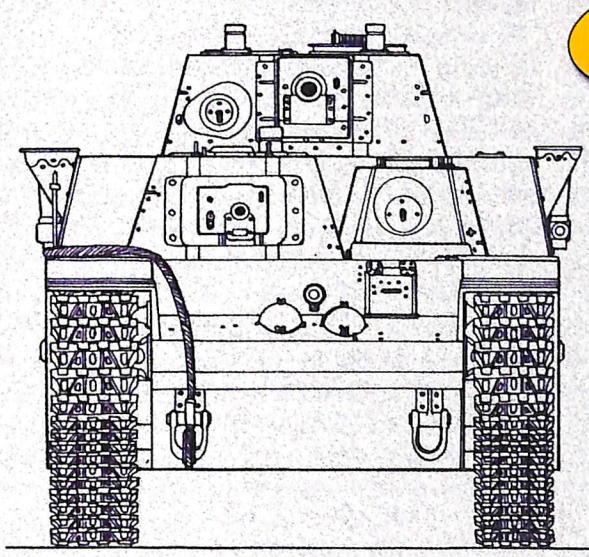
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

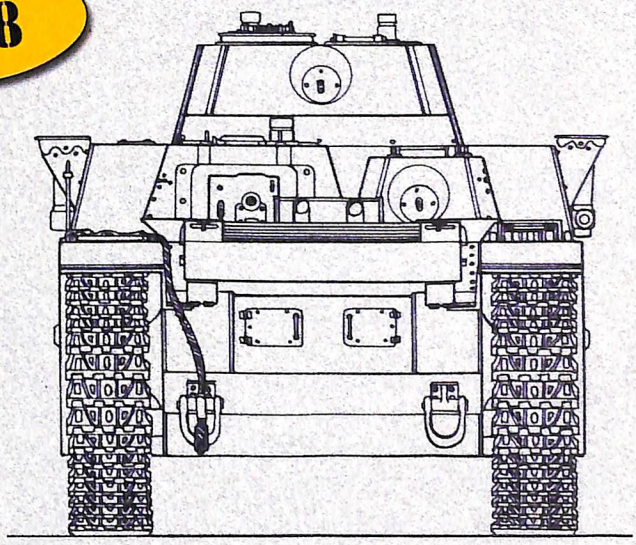
T-35 (Tour. Coniques)

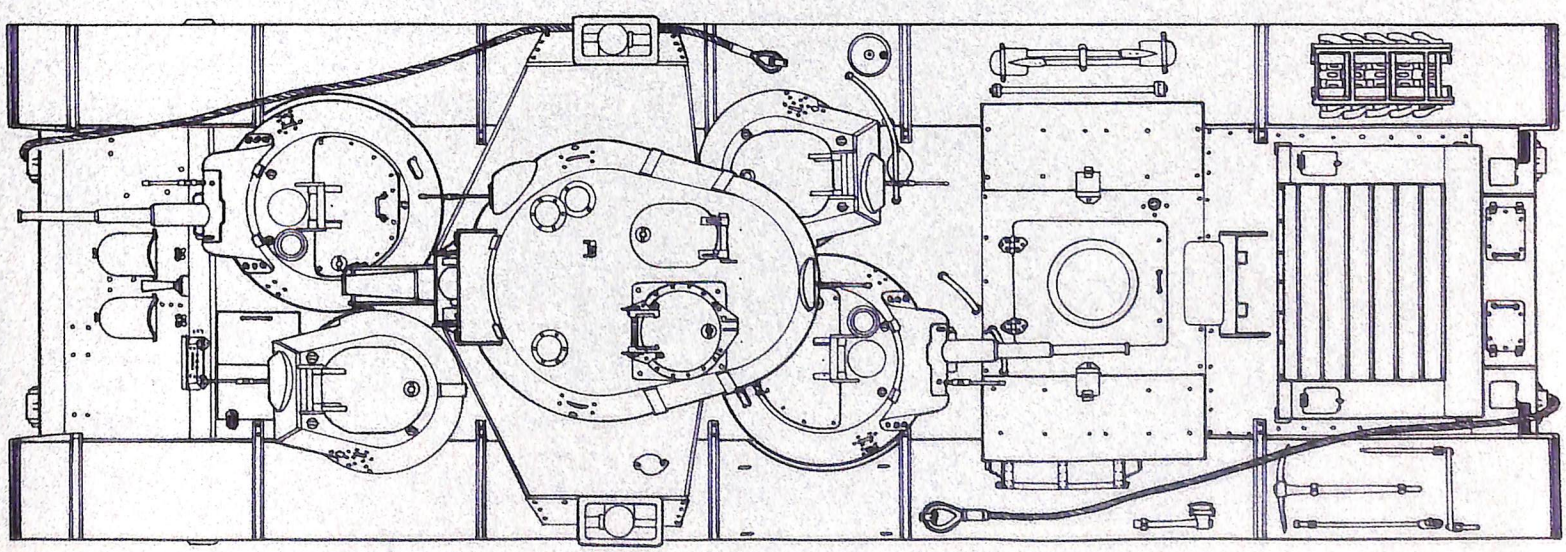
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



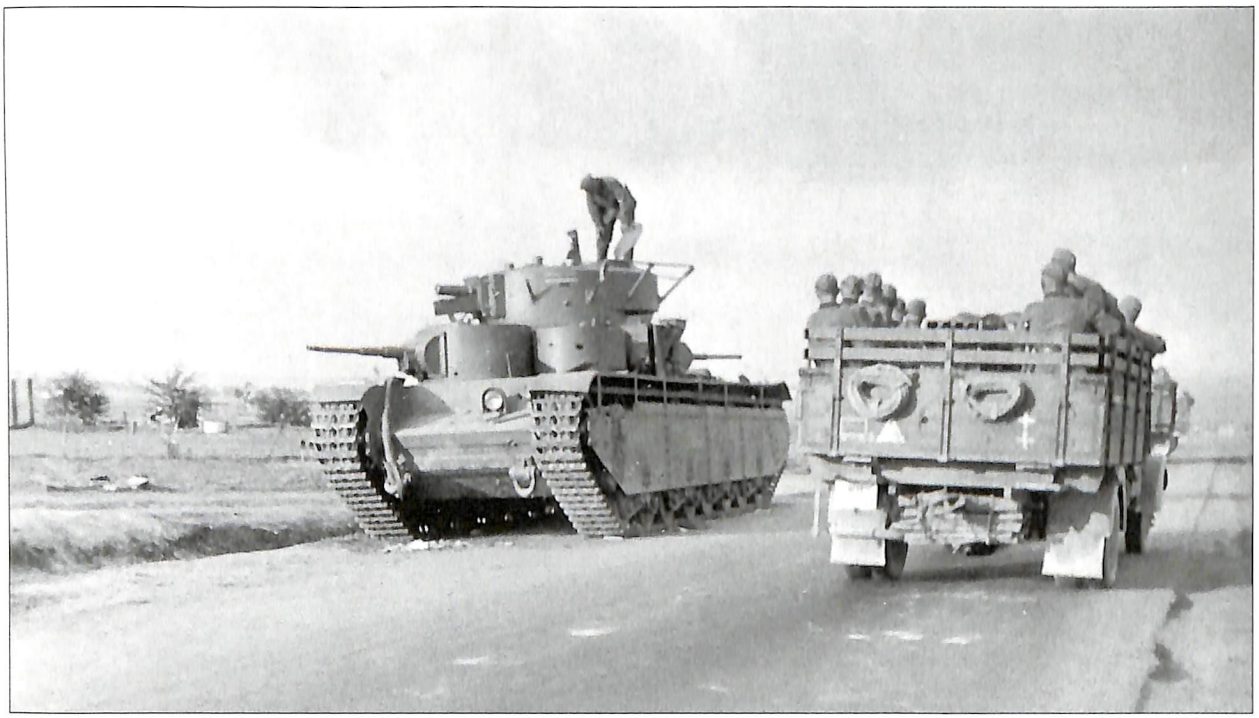
1/48







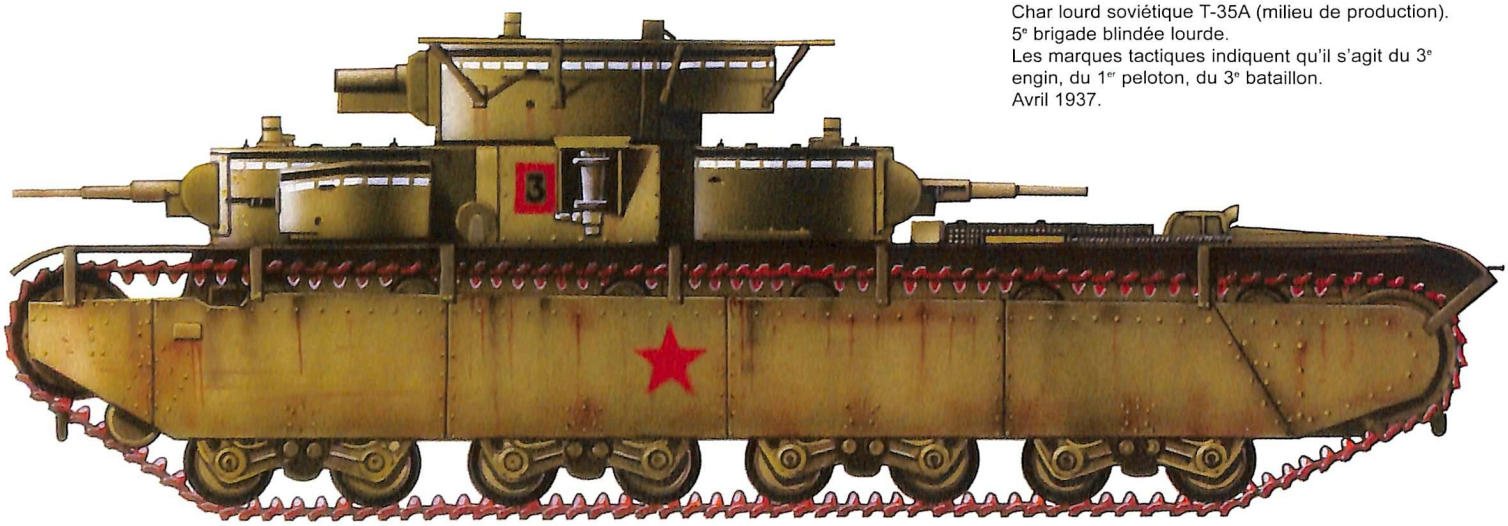
T-35 LE GÉANT DES STEPPES



Ukraine, juillet 1941. Ce T-35A, *a priori* intact, semble avoir été abadonné par son équipage. La masse de la machine ne peut qu'attirer l'attention des *Landser*. Coll. Y Kadari

quatre techniciens, un groupe d'ingénieurs et dessinateurs industriels ainsi qu'une armée d'ouvriers spécialisés. Début 1932, l'AVO-5 reçoit pour mission de travailler sur les plans du futur char de rupture russe, officiellement désigné T-35 et dont le poids est évalué à 35 tonnes. Pour ce faire, les travaux de recherche d'Edward Grotte sont évidemment réutilisés. Mais pas seulement, puisqu'il est aussi prévu que les ingénieurs soviétiques bénéficient des recherches et des résultats des tests menés par les Allemands sur leur *Grosstraktor* ; l'engin avait subi une série d'évaluations sur le polygone de tir de la base russe de Kazan. En complément, Barykov est aussi avisé qu'il recevra des données confidentielles concernant le char anglais Vickers A1E1 « Independent », une autre « grosse bête » datant de 1929, informations obtenues par le biais d'agents soviétiques installés en Grande-Bretagne. Ces derniers, en contact avec des ingénieurs anglais peu scrupuleux, disposent de copies des plans de l'engin ! On le comprend, Barykov et ses hommes jouissent donc indirectement d'une aide internationale non négligeable.

Est-ce pour cette raison ou non, mais le premier prototype du T-35, le T-35-1, est assemblé en un délai record de sept mois ! La machine, qui frôle les 38 tonnes, est achevée le 20 août 1932. Elle est présentée quelques jours plus tard, le 1er septembre, à un parterre d'officiels soviétiques et de généraux de l'armée Rouge. Extérieurement, il est frappant de constater les grandes similitudes existantes entre le T-35-1 et le Vickers A1E1 « Independent ». Bien que même aujourd'hui les archives ex-soviétiques indiquent que Barykov ne se serait aucunement inspiré du blindé britannique, l'on est tout de même en droit de s'interroger sur cette question... Pour les besoins de la présentation du 1er septembre 1932, le char est équipé de fausses tourelles. En théorie, il devrait être armé d'un canon PS-3 de 76,2mm en tourelle principale, de deux pièces de 37mm et de deux mitrailleuses DT en tourelles secondaires. Il est aussi prévu qu'une mitrailleuse supplémentaire soit montée sur rotule et installée dans le glacis avant du char. D'un point de vue mécanique, le T-35-1 a clairement bénéficié des travaux allemands sur les nouvelles générations



Char lourd soviétique T-35A (milieu de production).
5e brigade blindée lourde.
Les marques tactiques indiquent qu'il s'agit du 3e engin, du 1er peloton, du 3e bataillon.
Avril 1937.

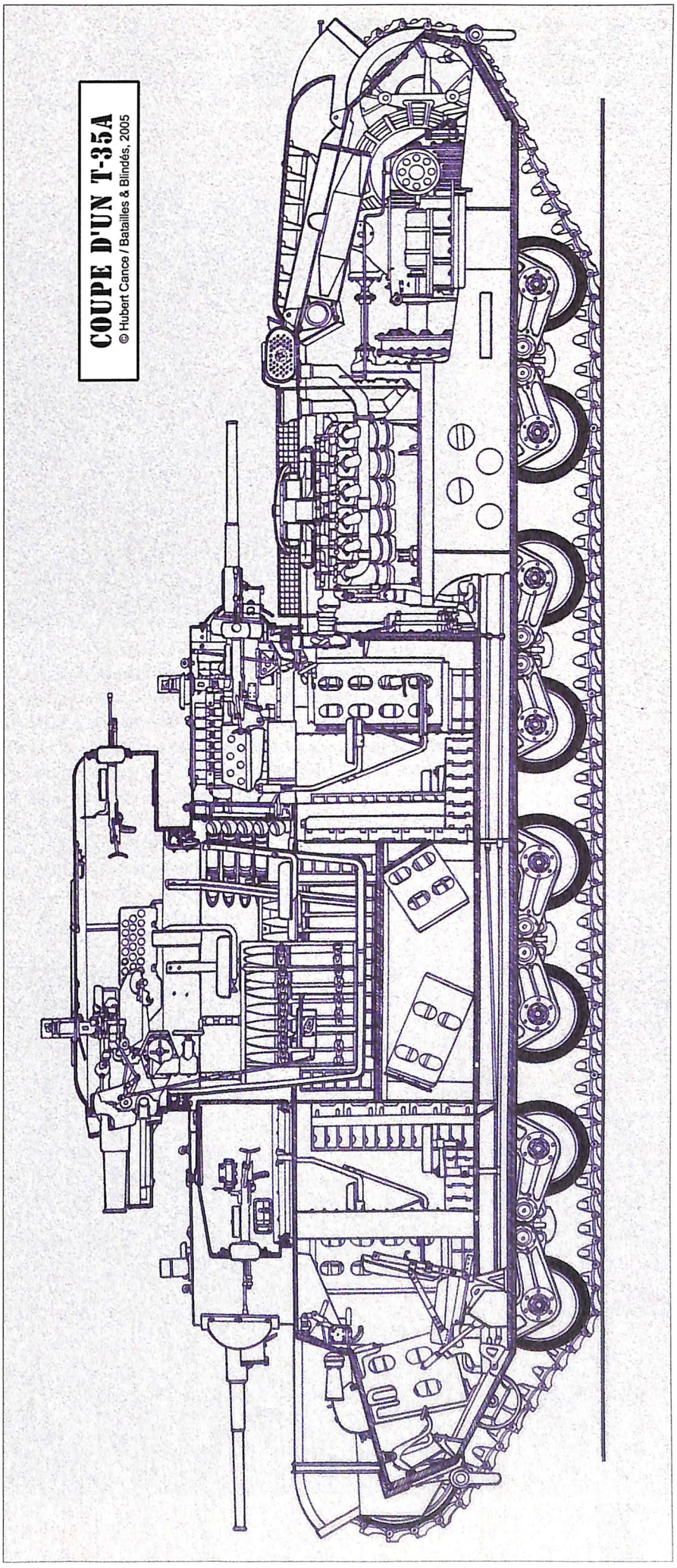
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

de trains de roulement et de suspensions. Le char est équipé de six galets montés en boggies. Le moteur (un M-6 « gonflé ») et la transmission sont quant à eux dérivés des organes mécaniques qui équipaient le char mis au point par Edward Grotte. Mais Barykov n'est pas Grotte et le Russe n'a pas le talent de l'Allemand. Le T-35-1 multiplie pannes et problèmes mécaniques lors de ses essais, ce qui conduira les ingénieurs soviétiques à revoir en profondeur leur copie. Fin 1932, il est décidé que le T-35-1 soit convoyé jusqu'à Leningrad, à l'école des chefs de chars de l'armée Rouge (*LBTKUKS*), afin de commencer à former les personnels qui serviront les futurs « géants ».

Début 1933, après la refonte de l'usine « Bolshevik » ayant donné naissance d'une part au site de production No. 174 et d'autre part au Bureau *OKMO* (*Opitniy Konstruktor-Mekhanicheskiy Otdel*), Barykov et son équipe commencent à travailler sur le second prototype du T-35, logiquement désigné T-35-2. Partant des résultats des tests conduits sur le T-35-1, l'ingénieur soviétique cherche principalement à accroître la fiabilité mécanique de l'engin en remplaçant son moteur M-6 par un tout nouveau M-17 ; boite de vitesses et transmission étant aussi changées. Mais, une directive signée de la main même de Joseph Staline va aussi obliger Barykov à revoir les tourelles du T-35, le maître du Kremlin exigeant que le T-35 et son petit « frère », le T-28, soient équipés de tourelles identiques – cette obsession de la standardisation s'explique en bonne partie par des motivations budgétaires. En tout état de cause, l'intrusion du camarade Staline dans le programme T-35 rallonge de quelques semaines l'assemblage du T-35-2. Ce dernier est finalement livré en avril 1933. La nouvelle version de l'engin jouit d'une fiabilité améliorée, même si cette dernière est encore loin d'être optimale. Quant aux cinq tourelles, conformément aux exigences staliniennes, elles sont effectivement identiques ou presque à celles du T-28 – ce qui d'ailleurs aura obligé Barykov à faire modifier l'architecture du canon PS-3. Le 1er mai 1933, le T-35 fait son entrée sur la scène internationale en ouvrant les grandes parades annuelles de l'Armée Rouge. Le T-35-1 défile à Moscou, sur la place Rouge, tandis que le T-35-2 roule sur la place Uritskiy de Leningrad. Dans les tribunes officielles, les observateurs militaires étrangers ne manquent pas de remarquer les deux colosses qui d'ici peu de temps devraient entrer en production.

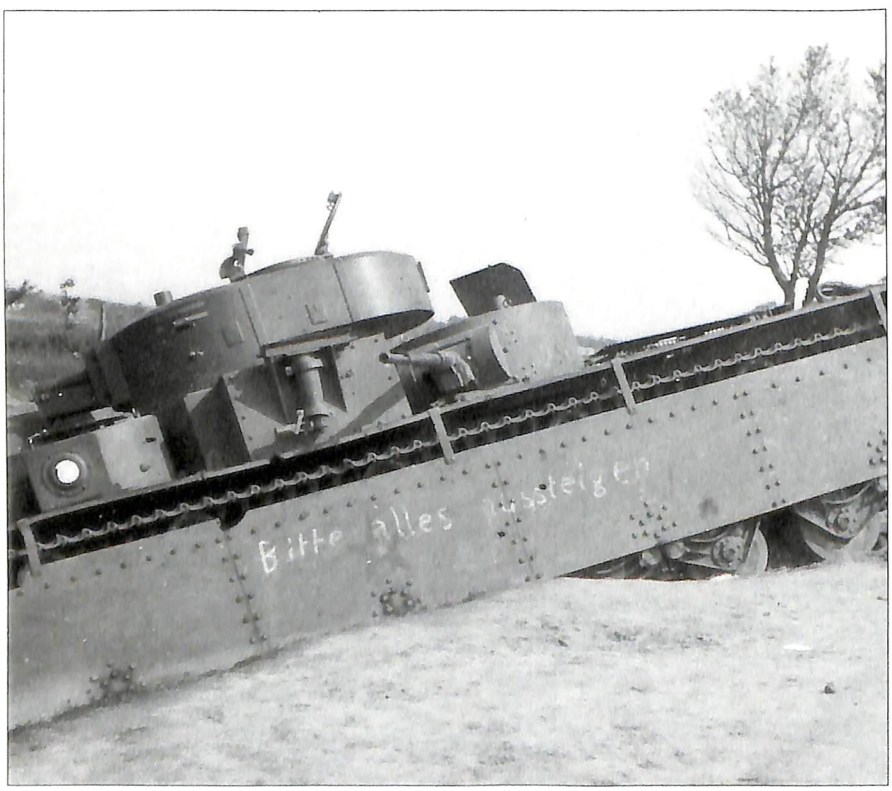
UNE PRODUCTION CHAOTIQUE

Le modèle de série est d'ailleurs relativement différent du T-35-2, Barykov ayant encore apporté quelques améliorations supplémentaires à son engin. Fin 1933, le Kremlin ordonne que la production débute dans les ateliers de la *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* qui dépend du *Komintern* de Kharkov, en Ukraine. Plans, esquisses et données techniques accompagnent le prototype T-35-2 à Kharkov afin d'y préparer le lancement de la production. Le char de série est désigné T-35A. Concrètement, ce dernier diffère du T-35-2 sur les points suivants. Sa caisse a été rallongée afin de permettre l'installation d'un boggie supplémentaire. Les tourelles de mitrailleuses ont aussi été revues. Les tourelles secondaires, initialement armées de 37mm, ont été agrandies afin de recevoir des pièces antichars de 45mm, calibre qui est



Deux vues d'un même T-35 détruit en Russie Blanche. Coll. Y Kadari

en passe de devenir le nouveau standard de l'armée Rouge. Même les plans de la caisse ont été modifiés. Bref, le T-35A ne s'inspire plus que très partiellement de ses deux prédécesseurs. Ces changements posent d'ailleurs de nouveaux et nombreux problèmes en terme d'assemblage, d'autant que de beaucoup de composantes et de pièces proviennent d'autres usines toutes disséminées aux quatre coins de l'Union Soviétique – à commencer par l'usine Rybinsk qui s'occupe de la fabrication du moteur M-17. La construction des premiers T-35A, qui devait commencer en juin 1933, est repoussée à la fin du mois d'août. Compte tenu de la longueur de sa caisse et des limitations techniques liées à l'époque, le char est construit selon un système modulaire, en assemblant par boulonnage neuf tronçons livrés séparément. Tandis qu'à Kharkov, ingénieurs et ouvriers s'échinent à construire un premier engin, Moscou ordonne que cinq autres T-35A et qu'un T-35B (engin expérimental devant être équipé avec un moteur M-34) soient livrés au plus tard pour le début du mois de janvier 1934. Malgré ses efforts, le personnel de la *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* ne parvient pas à tenir les délais imposés et seul un T-35A sort en date et en heure des ateliers ukrainiens.



Compte tenu des difficultés de production, du coup élevé de l'engin, soit plus de 520 000 roubles ce qui, *grosso modo*, représente le prix d'une douzaine de chars légers, ainsi que des travaux à effectuer dans l'usine de Kharkov pour y installer les chaînes de montage, Moscou demande à ce que dix chars soient produits par an, ce pendant cinq années. Pour faciliter l'assemblage de l'engin, à leur propre initiative, des modifications sont entreprises par les responsables de la *Kharkovskiy Paravozniy Zavod*. Si ces simplifications n'altèrent aucunement les qualités du char, elles ne règlent pas non plus, loin s'en faut, ses problèmes endémiques. Le moteur M-17, bien à la peine pour mouvoir une telle masse d'acier, continue à chauffer très dangereusement tandis que les chenilles du géant font preuve d'une grande facilité à se briser. Pour ne rien arranger, des défauts de conception commencent à se faire jour au fil des tests menés sur les premiers T-35A. On peut par exemple citer d'importantes fuites d'huile ou bien encore des problèmes insolubles de boîte de vitesses. Enfin, cerise bien amère sur le gâteau, les fonderies soviétiques prennent de plus en plus de retard dans les livraisons des plaques de blindage destinées aux T-35. Les dirigeants de la *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* sont bien obligés de se

rendre à l'évidence, ils ne pourront pas satisfaire les exigences de Staline. Informé, ce denier décide de réagir en mettant au pas le directeur de l'usine, le camarade Bondarenko, et ses ouvriers. Le *NKVD* procède à des dizaines d'arrestations parmi les chefs d'ateliers, décapitant par là même les équipes de production qui n'avaient certainement pas besoin de ça ! Quant à Bondarenko, il est tout simplement menacé d'être « purgé » et déporté en Sibérie. Sur les dix chars commandés, seuls sept sont achevés pour participer à la parade du 7 novembre 1934 à Moscou.

L'année 1935 n'apporte guère de changements au dossier T-35. Sa production reste toujours aussi délicate et ses problèmes mécaniques vont en s'amplifiant. La durée de vie d'un moteur M-17 monté sur un T-35 n'excède pas 50 heures ! Un nouveau moteur diesel de 800cv, destiné aux T-35, est mis à l'étude mais il pose bien plus de problèmes qu'il n'en résout. Il est abandonné dans la foulée. Sur le front de l'emploi opérationnel aussi, les nouvelles ne sont pas bonnes. Les quelques exemplaires de T-35A en état de participer aux grandes manœuvres de l'été 1935 ne brillent pas par leurs capacités à combattre. Ces essais grandeur nature montrent que le chef d'engin ne peut aucunement coordonner les tirs de ses cinq tourelles ! D'ailleurs, les tankistes soviétiques se plaignent d'un important manque de visibilité et de la médiocrité des optiques de tir installées à bord. À l'inverse de ce qu'il était initialement prévu dans la doctrine d'emploi du char, il devient vite de coutume, à bord des T-35, de laisser opérer les canonniers et les mitrailleurs de manière indépendante. Chacun acquiert la cible qui lui convient et ouvre le feu à son initiative. C'est une sorte d'anarchie organisée... Certes, des essais visant à mettre au point un système de coordination des tirs, inspiré de ce que l'on trouvait à bord des navires russes, sont bien menés mais ils ne débouchent sur rien de concret.

Il faut attendre la fin de l'année 1936 et le début de 1937, pour que le T-35 puisse bénéficier d'améliorations sensibles. Pour pallier le problème de surchauffe du moteur, un nouveau système de refroidissement est développé. Il donne toute satisfaction. D'autres organes mécaniques, dont la boîte de vitesses, sont aussi remplacés ou modifiés. Les circuits électriques du char, son réservoir de carburant, ses carters d'huile sont remis au goût du jour. L'engin bénéficie aussi d'une nouvelle caisse visant à améliorer ses capacités de franchissement jusqu'alors très médiocres – un T-35A était resté « planté » sur les rives du Don pendant plusieurs jours avant de pouvoir être récupéré à grands frais de matériels et de travaux de terrassement ! Toutes ces modifications ont pour effet de considérablement améliorer la fiabilité du blindé et d'en faire, enfin, un char ayant une réelle valeur opérationnelle ! Les T-35 sont désormais capables de rouler pendant plus de 2 000 kilomètres sans avoir à changer leur moteur ; mais reste le problème de la coordination des tirs des tourelles. Une autre modification intervient à l'été 1937. Il s'agit de l'augmentation de l'épaisseur du blindage du char, décision « prise » d'une manière surprenante puisqu'à l'origine il ne s'agit que d'une erreur faîte par une fonderie, la *Mariupol Zavod* ; cette dernière ayant livrée à Kharkov des plaques de blindage de 23mm au lieux de celles de 20mm ! Moscou exigera du coup que les nouveaux T-35 soient surblindés, provoquant une hausse sérieuse du poids du char pesant désormais 52 tonnes. Peu de temps après, au second semestre de l'année 1937, une étude de faisabilité est lancée pour réfléchir à la possibilité de remplacer les tourelles d'origine par des tourelles à blindage incliné. Le 7 octobre, Bondarenko, qui a « sauvé sa tête » *in extremis*, confirme que les T-35 produits dans son usine pourraient être équipés de ces nouvelles tourelles coniques inspirées du programme SMK-100. Un bureau spécial est alors formé sous l'égide d'un Commissaire du Peuple mais son travail est ralenti par les grandes purges staliniennes de 1938, plus de 50% de son personnel étant incarcéré. Un prototype de tourelle conique est achevé au printemps 1938 par l'usine Kirov de Leningrad. Sa version de production est prête fin 1938 et les premiers T-35 à en être équipés sortent de la *Kharkovskiy Paravozniy Zavod* en mars 1939. Il est aussi prévu que des T-35 récemment assemblés soient ramenés en usine pour être réarmés avec les nouvelles tourelles.

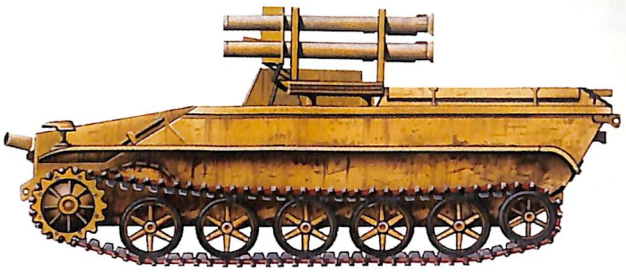
La production du T-35 est stoppée par décret du gouvernement de l'URSS le 8 juin 1939. Au total, 61 chars auront été produits sans oublier les prototypes T-35-1 et T-35-2.

Suite & fin de cet article dans le numéro 8 de Batailles & Blindés avec :
- Un descriptif technique détaillé.
- Le T-35 au combat.
- Les dérivés du T-35.

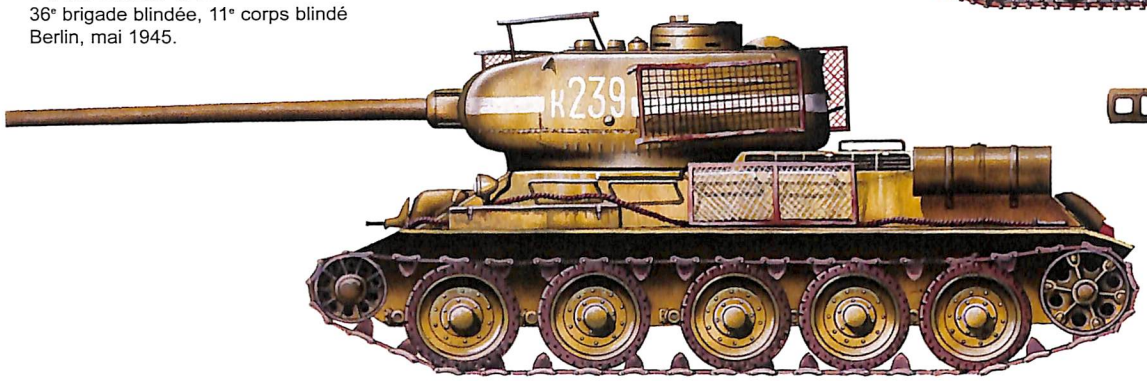
Char lourd soviétique T-35A.
Abandonné par les Soviétiques à l'été 1941, ce blindé fut réutilisé par les nationalistes ukrainiens en 1941 et 1942, principalement à des fins de propagande. Ce T-35 était baptisé « Stepan Bandera », du nom de l'un des chefs des indépendantistes ukrainiens.

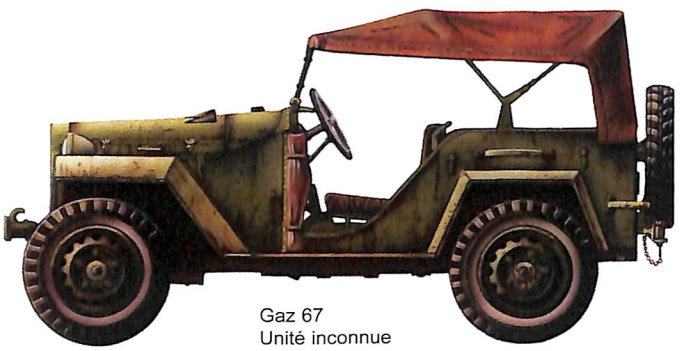
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

BERLIN 1945

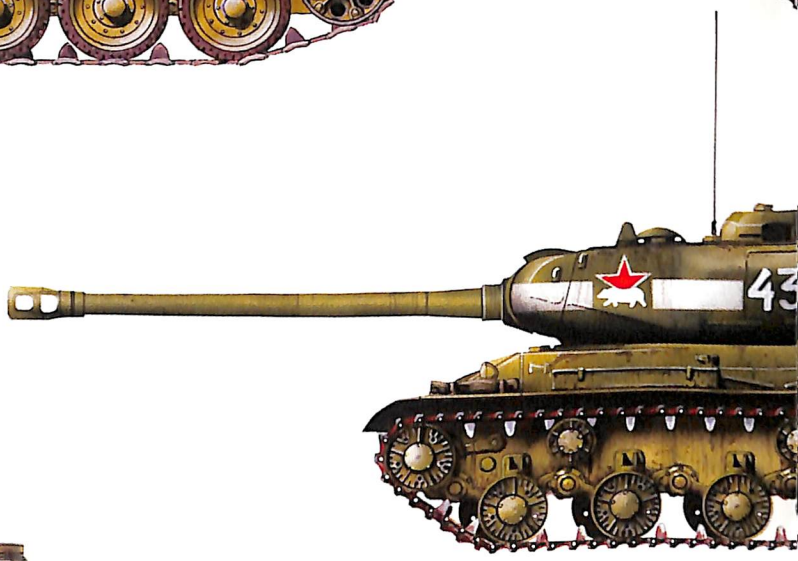


T-34/85 modèle 1944
36e brigade blindée, 11e corps blindé
Berlin, mai 1945.

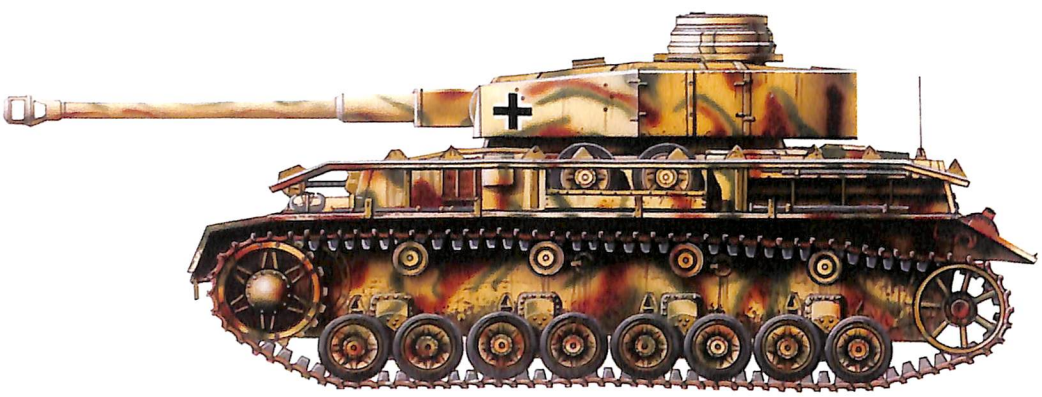




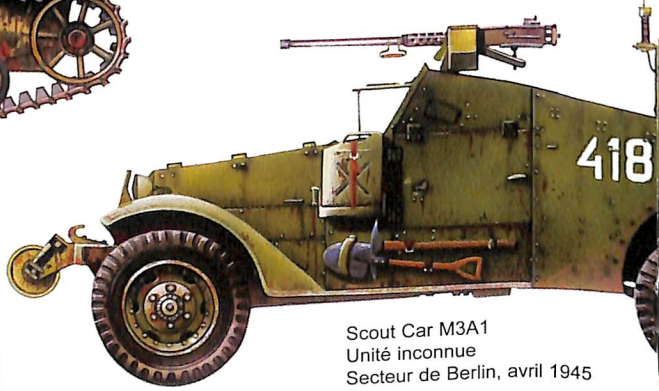
Gaz 67
Unité inconnue
Berlin, avril 1945.



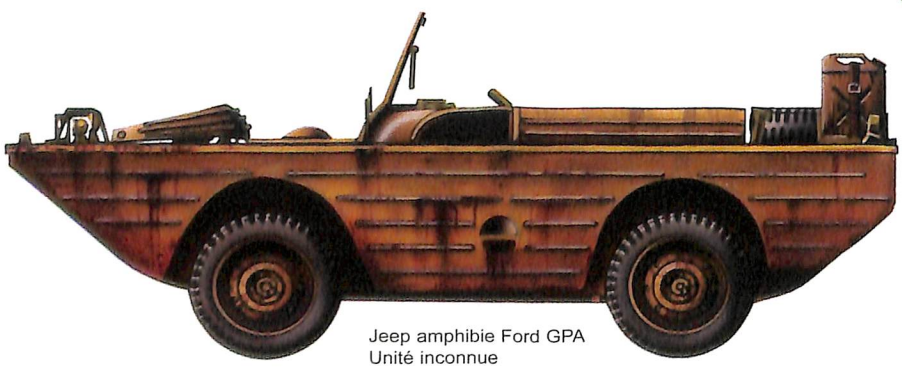
Josef Stalin II ou IS-122
Unité inconnue
Berlin, avril 1945.



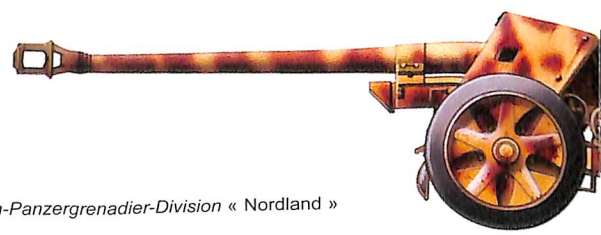
Panzerkampfwagen IV Auf. H
Unité inconnue
Berlin, avril 1945.



Scout Car M3A1
Unité inconnue
Secteur de Berlin, avril 1945



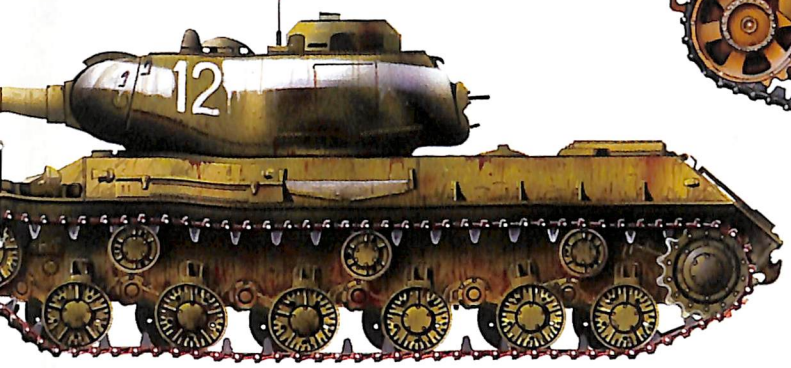
Jeep amphibie Ford GPA
Unité inconnue
Berlin, avril 1945.

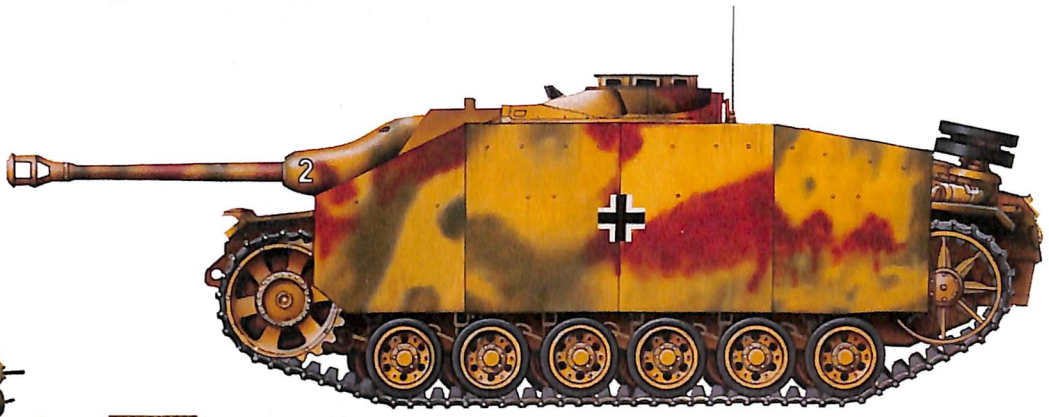


7,5cm Pak 40
11.SS-Freiwilligen-Panzergrenadier-Division « Nordland »
Berlin, avril 1945.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

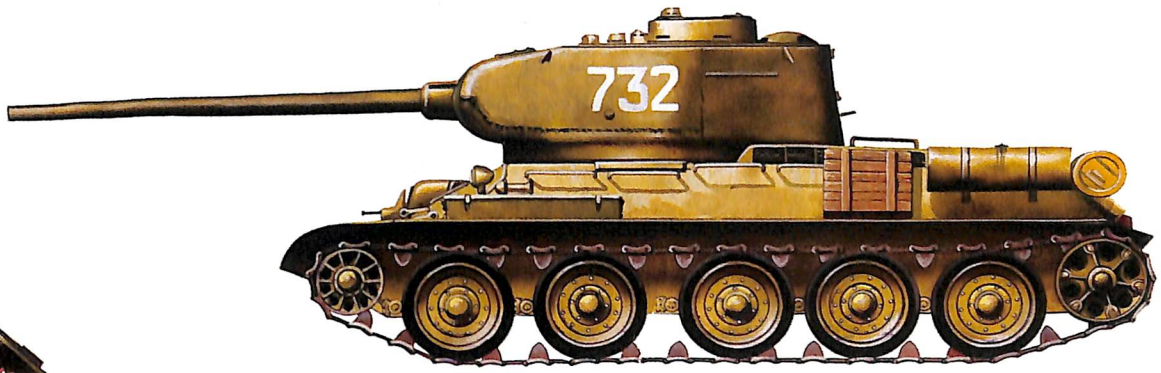
Borgward Wanze ou
Borgward B IV Ausf. mit Raketenpanzerbüchse 54
Berlin, avril 1945.

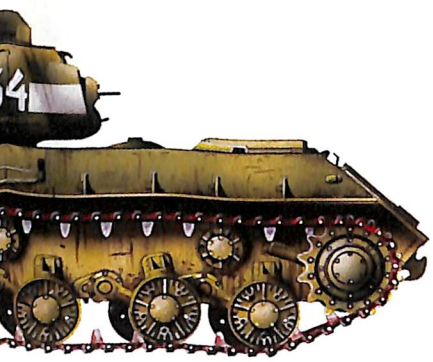




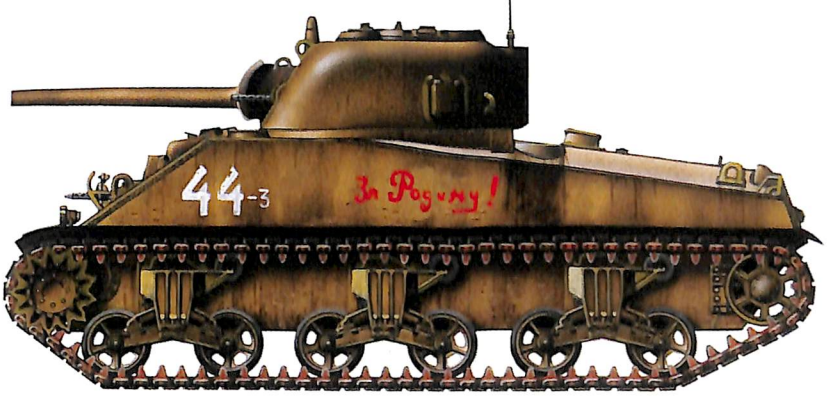
StuG III Ausf. G (version tardive)
Unité inconnue.
Secteur de Berlin, avril 1945.

Josef Stalin II ou IS-122
85e régiment blindé lourd
Berlin, avril 1945.

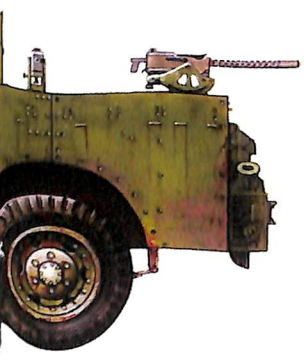




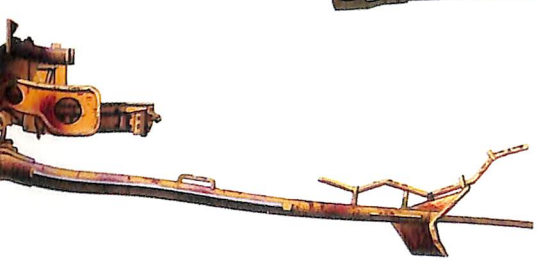
T-34/85 modèle 1944
Unité inconnue.
Berlin, avril 1945.



Sherman M4A4
Unité inconnue.
Berlin, avril 1945.



Josef Stalin II ou IS-122
11e corps blindé
Berlin, mai 1945.



Attention, les profils ne sont pas tous à la même échelle

Par A. Misner

LE CHAR LOURD ARL 1937... TOUT ÇA POUR ÇA !

Le récent article de Jean-pierre Valantin a permis de mettre en lumière la doctrine de conception des blindés français de la période 1930-40. À une exception près, ces blindés sont tous basés sur le système « dual ». L'avant-projet de char lourd ARL 1937, dont Antoine Misner nous brosse ici un portrait, en est une illustration supplémentaire. Découverte d'une machine méconnue qui, comme tant d'autres, n'aura jamais dépassé le stade de la planche à dessins...

Le ou plutôt les trois projets ARL 1937 (ARL pour Ateliers de Construction de Rueil) sont issus du programme de char lourd lancé en 1936, devant aboutir à la réalisation d'une machine d'un poids maximum de 45 tonnes. L'armement est toujours un système « dual ». Ce dernier se compose, bien évidemment, d'un armement principal en casemate et d'un armement secondaire en tourelle. Selon les termes de la directive de la Direction de l'Infanterie, le blindage doit être à l'épreuve des tirs tendus des canons de campagne au-delà de 200 mètres. La vitesse maximum sera supérieure à 30km/h avec une autonomie de 200 kilomètres ou 10 heures.

À l'orée de l'année 1937, l'ARL, l'AMX (Ateliers de Construction d'Issy-les-Moulineaux) et les FCM (Forges et Chantiers de la Méditerranée) présentent leurs projets respectifs. Il apparaît rapidement que le poids définitif des divers engins dépassera largement les limites imposées. Par ailleurs, le coût prohibitif de ces chars en limitera la production, à tel point que le nombre de machines pouvant être assemblées ne devrait pas dépasser quelques exemplaires seulement. En mars 1937, ces projets sont abandonnés au profit d'un matériel de plus petites dimensions mais fortement protégé, peu coûteux et pouvant donc être produit en grandes quantités. La Direction de l'Infanterie constate alors que le nouveau projet est très voisin de celui des chars G1 en cours d'étude et qu'un engin quasi-identique ne se justifie pas. Retour à la case départ ! On en revient donc, un an et quelques atermoiements plus tard, au char lourd... Les études, se limitant dans un premier temps à la conception de la chambre de combat, sont relancées. Le projet ARL ne dépassera pas ce stade. Les dimensions extérieures de l'engin, hormis quelques rares indications, sont d'ailleurs inconnues ; les profils joints à ce texte ne sont que des illustrations de l'aspect supposé du blindé.

Les plans illustrant cet article proviennent des archives de la DGA de Châtellerault.

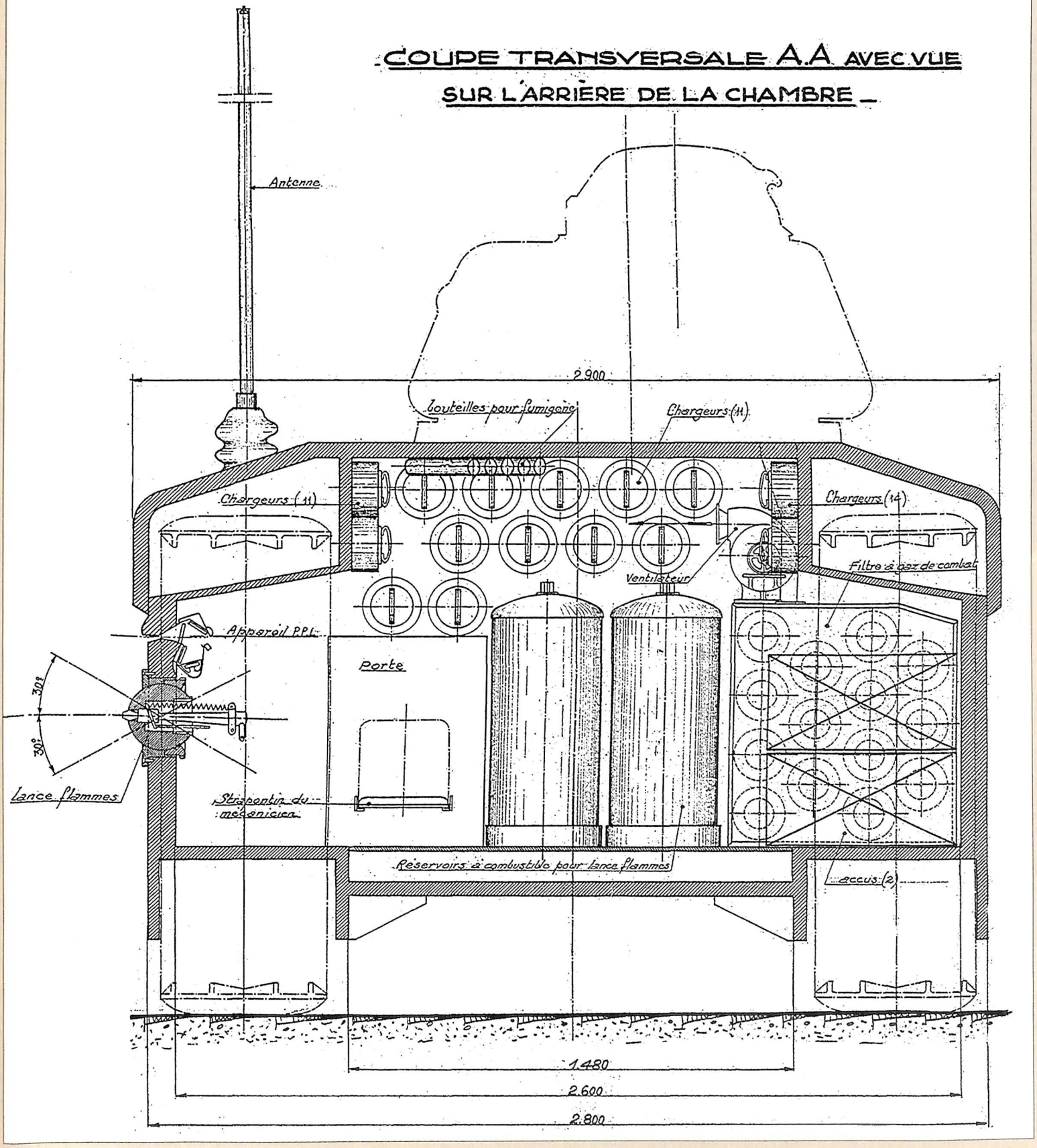
ARL 1937, LES VARIANTES

L'ARL 1937 se présente comme une sorte de super B1 bis. L'armement classique est complété par un lance-flammes, ce qui caractérise bien un char d'infanterie dont la principale mission est d'ouvrir le chemin aux fantassins, en neutralisant et en nettoyant les lignes de résistance ennemies. Trois variantes sont étudiées par les techniciens des Ateliers de Construction de Rueil. Il s'agit de :

- La Variante C dite « classique ». Concrètement, le blindé reprend les dispositions du char B.
- La Variante S ou « à grande tourelle », le char est équipé d'une tourelle triplace.
- La Variante V aussi désignée ARL 1937 « à télépointage ». Dans ce cas, le char est équipé d'une cloche de télépointage située sur sa droite et légèrement décalée par rapport à la tourelle de 47mm. Le chef de char peut, à l'aide de ce dispositif, directement coordonner et commander le tir de ses deux pièces.

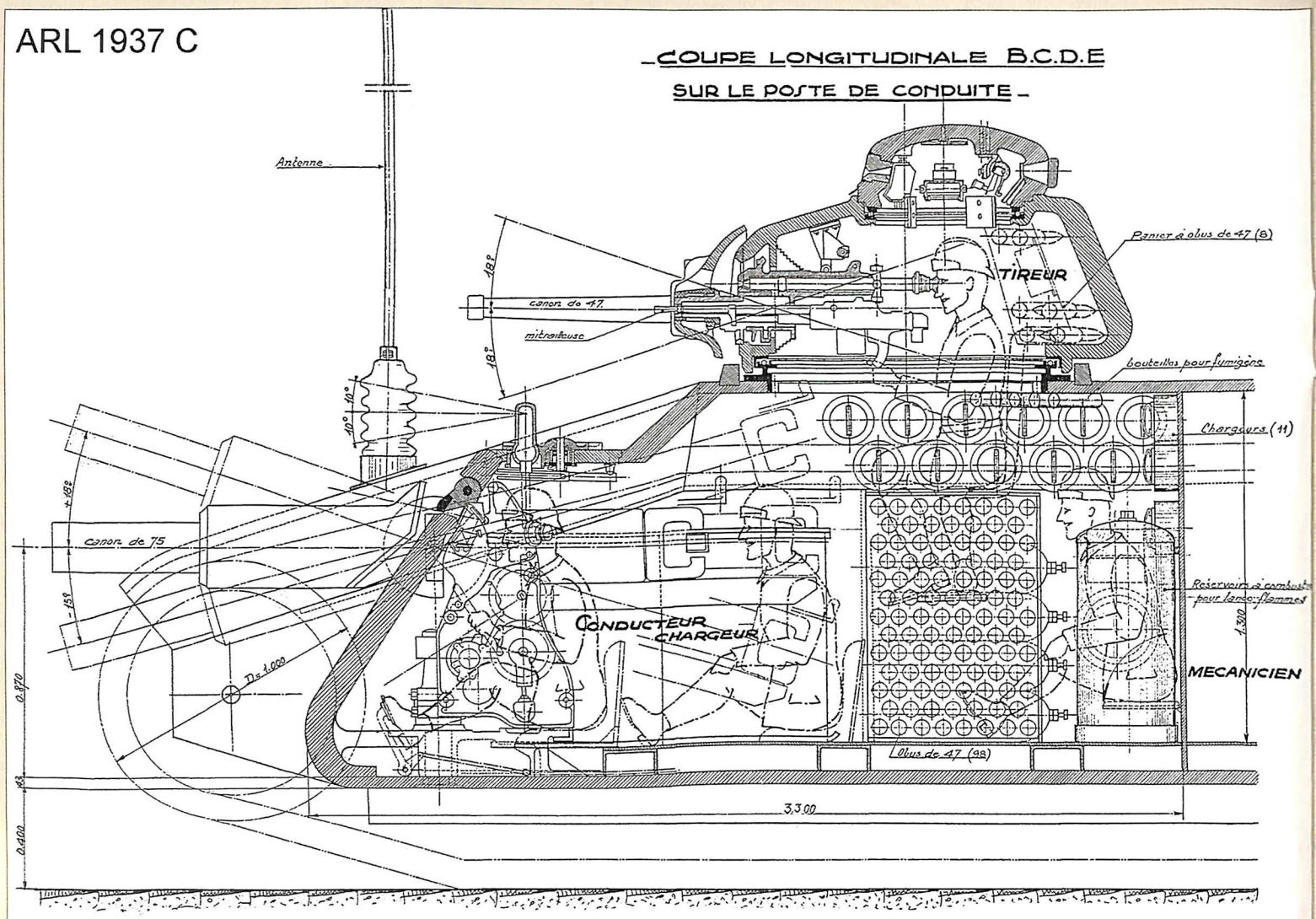
Du point de vue des dispositions générales, voici ce que l'on sait du projet ARL 1937, principalement grâce aux archives de la DGA de Châtellerault. Suivant les variantes, la hauteur

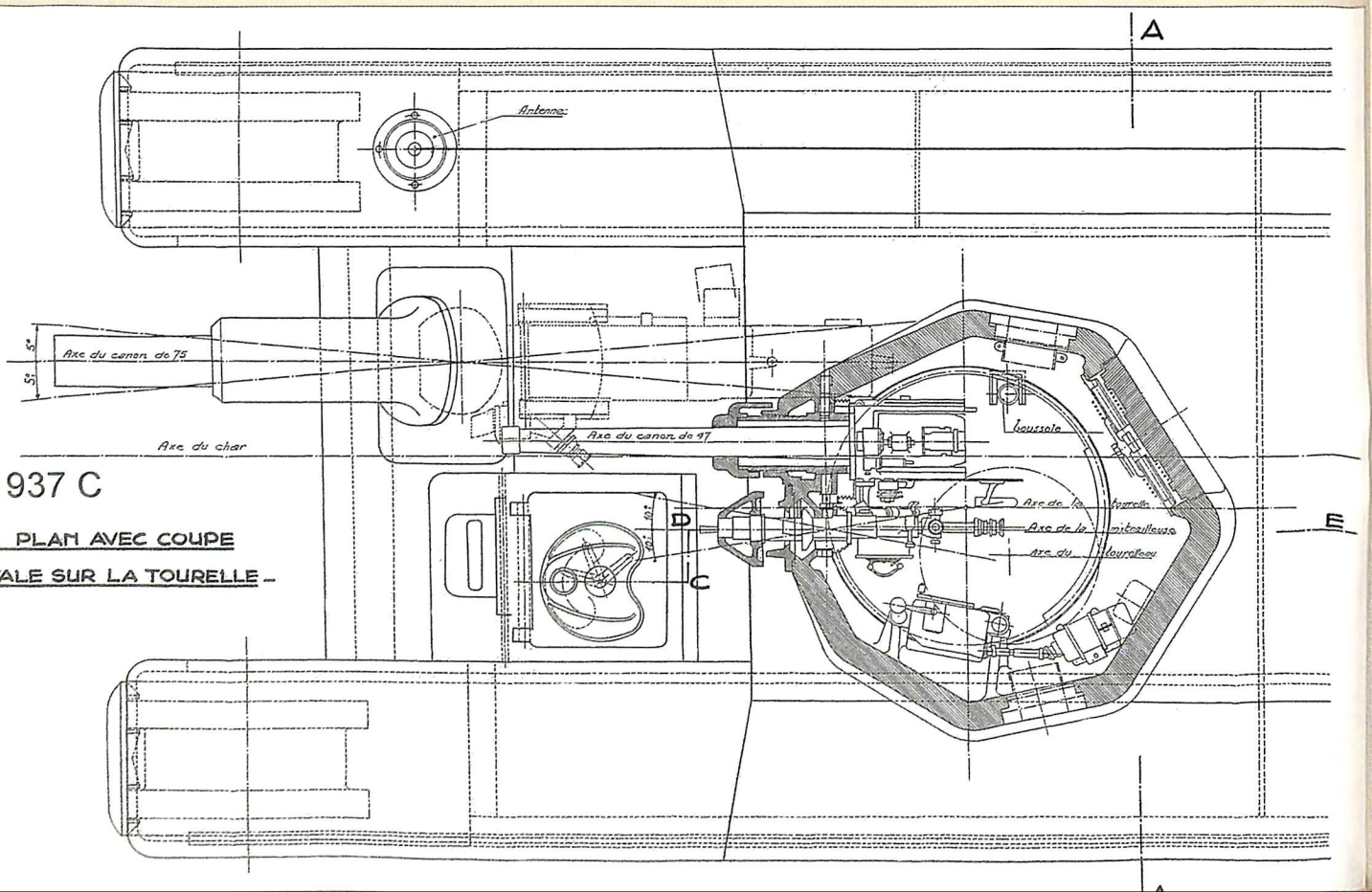
ARL 1937 C



de l'engin va de 2,86m (variante C) à 3,12m (variante V). La face avant de l'engin, les côtés de sa caisse ainsi que sa tourelle jouissent d'un blindage 100mm. La caisse est faîte de plaques de blindage laminées qui sont assemblées par soudure. L'équipage est constitué de cinq hommes dont un chef de char, un pilote, deux chargeurs et un opérateur radio. Celui-ci est installé dans un compartiment séparé de la chambre de combat par une porte coulissante. L'accès au char se fait par le biais de deux portes latérales situées à hauteur du poste de pilotage. L'armement monté en casemate est un

ARL 1937 C

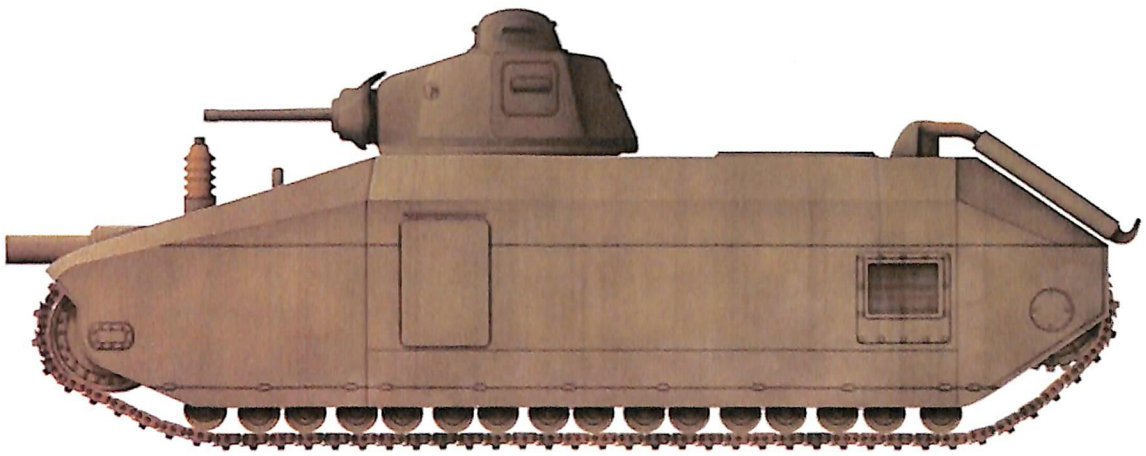




ARL 1937 C

-VUE EN PLAN AVEC COUPE HORIZONTALE SUR LA TOURELLE-

Char lourd ARL 1937 – Variante C
(Vue d'artiste réalisée selon les plans de la DGA)

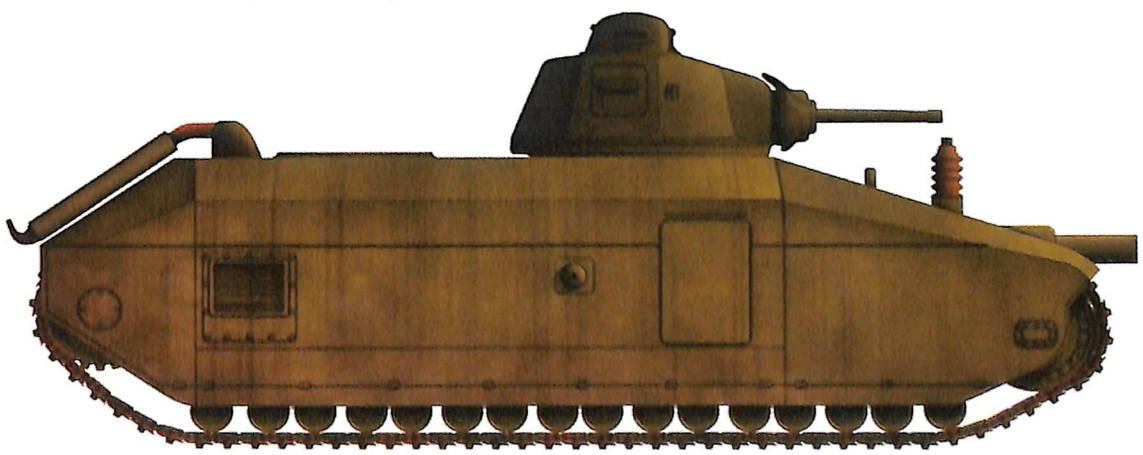


© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

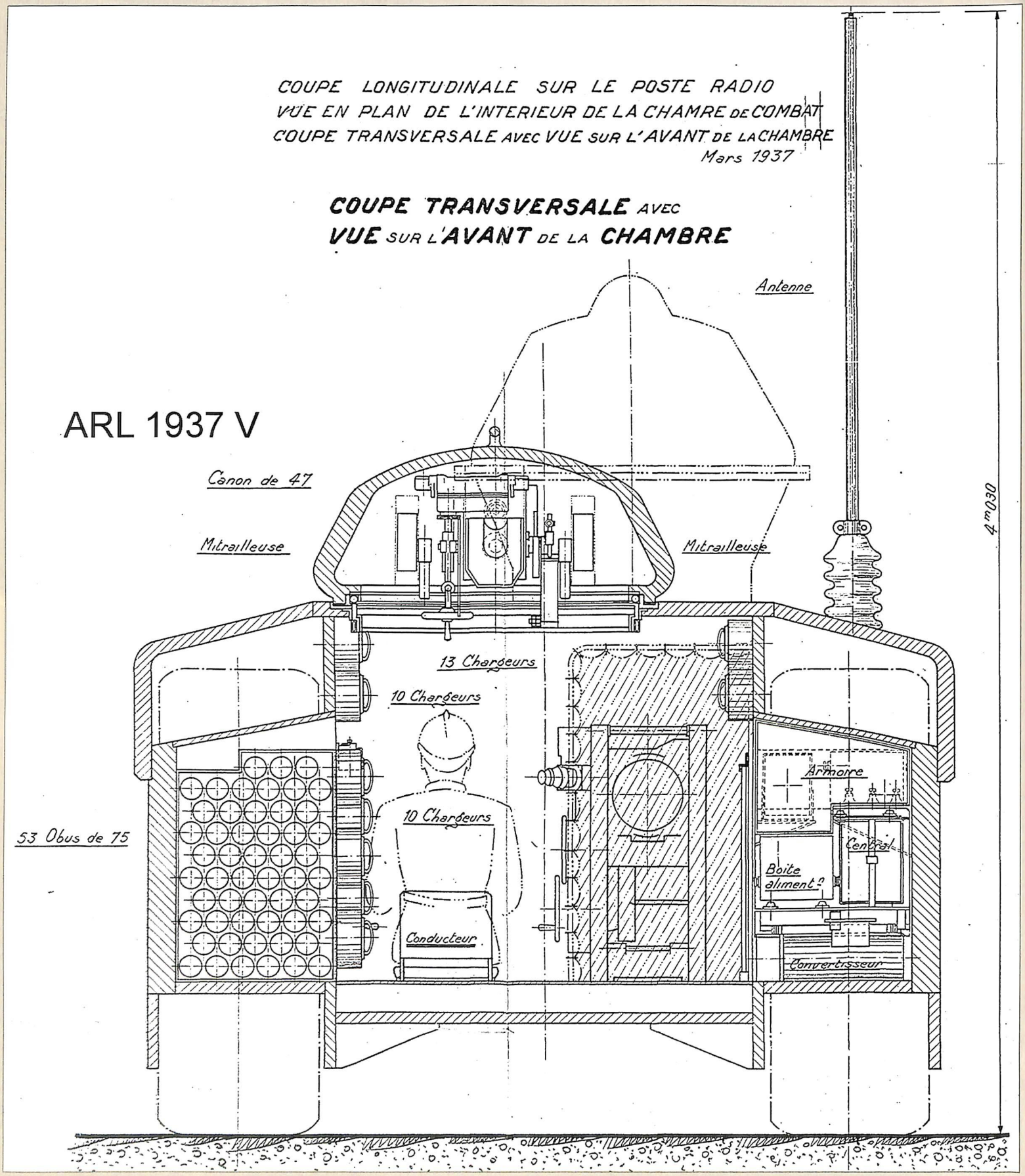
canon de 75mm APX pour automoteur. Commandée en tir direct par le pilote, cette pièce possède un débattement latéral de 5° de part et d'autre de l'axe du char. Le lance-flammes est quant à lui placé sur le côté droit de l'engin. Cet appareil qui complète l'armement du char vise à lui permettre de battre les angles morts ou d'effectuer des missions de nettoyage. Néanmoins, son positionnement d'un seul côté du blindé limite considérablement son intérêt. Les variantes ont les particularités suivantes :

- Variante C. Le canon de 47mm SA 35 et sa mitrailleuse coaxiale de 7,5mm (le masque de mitrailleuse peut être manœuvré indépendamment ou bien couplé au canon) sont servis par le chef de char qui est installé dans une tourelle monoplace. Cette dernière est de forme identique à l'APX 4 mais, conformément aux exigences de la directive de la Direction de l'Infanterie, son blindage est porté à 100mm. La dotation en munitions de la pièce de 47mm est de 106 obus dont seulement huit sont stockés en tourelle.
- Variante S : l'armement principal est identique à la variante C. La tourelle triplace est constituée de plaques laminées sur une embase coulée. L'armement de tourelle est composé d'un canon de 47mm dénommé « canon de 47 puissant » qui dérive directement du canon de 47 de casemate modèle 34. Le tourelleau est armé de deux mitrailleuses de 7,5mm. La tourelle est servie par trois hommes : le chef de char, un tireur et un chargeur, ce qui porte l'équipage à six hommes.
- Variante V. Là encore, la disposition de l'armement est similaire à la version C. Le tir est dirigé à partir d'un poste de commandement installé dans une cloche blindée fixe, placée légèrement en arrière et décalée à droite par rapport à la tourelle de 47. Le système de télépointage « Lorfeuvre » devait permettre au chef de char de diriger la tourelle de 47 et le canon de 75 – ce dernier pouvant toutefois être également manœuvrée directement par le pilote. La cloche est armée d'une mitrailleuse de 7,5mm tirant vers l'arrière en raison de l'angle mort qu'elle occasionne à la tourelle de 47. N'abritant pas de personnel, cette dernière est de dimensions réduites. Elle est armée d'un 47mm SA 35 et de deux mitrailleuses coaxiales de 7,5mm placées de part et d'autre du canon. L'approvisionnement en munitions est de 136 obus pour le 75mm, 114 obus pour le canon de 47mm et de 5 400 cartouches de 7,5mm pour les mitrailleuses.

Char lourd ARL 1937 – Variante C
(Vue d'artiste réalisée selon les plans de la DGA)

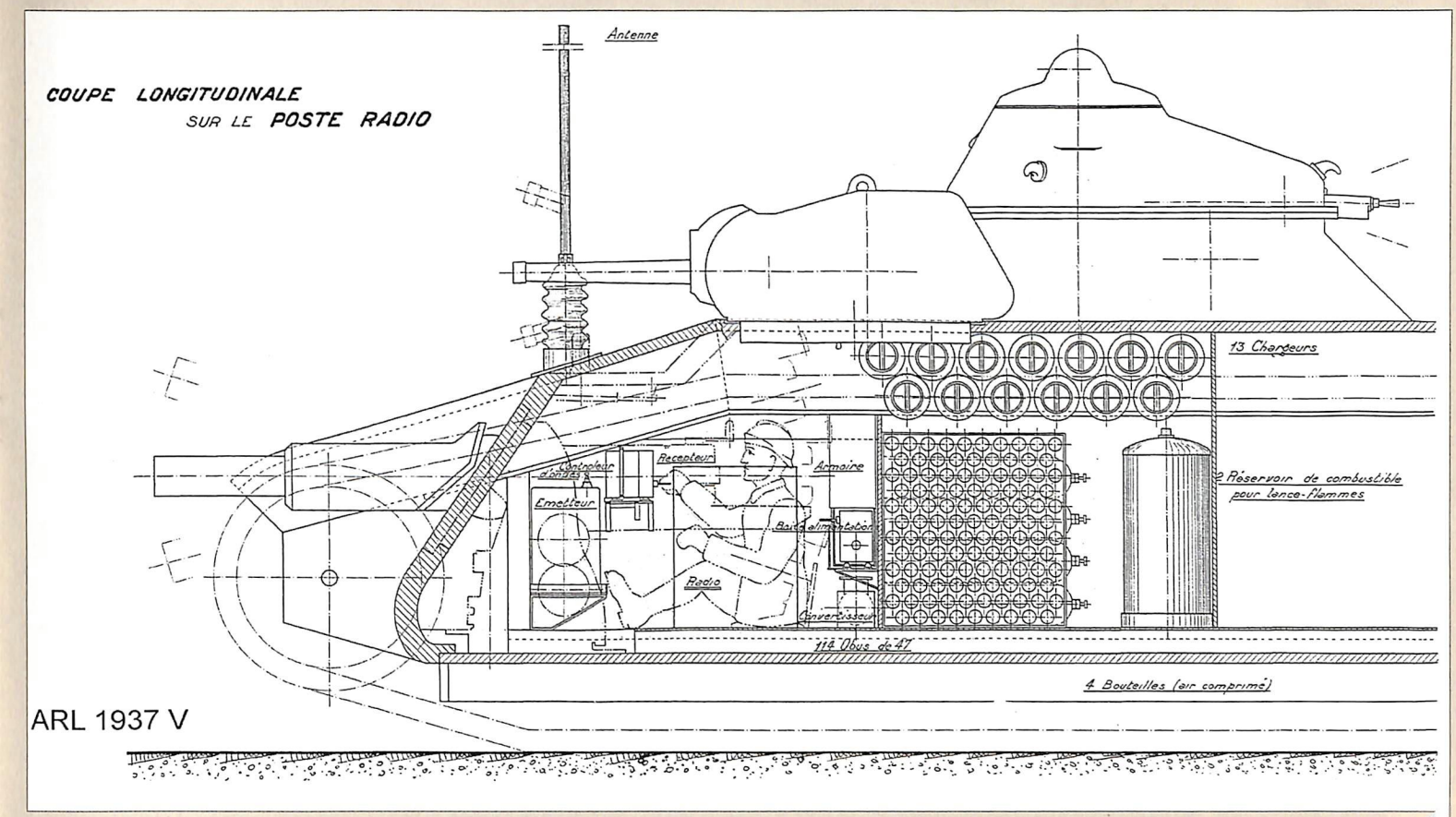


© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

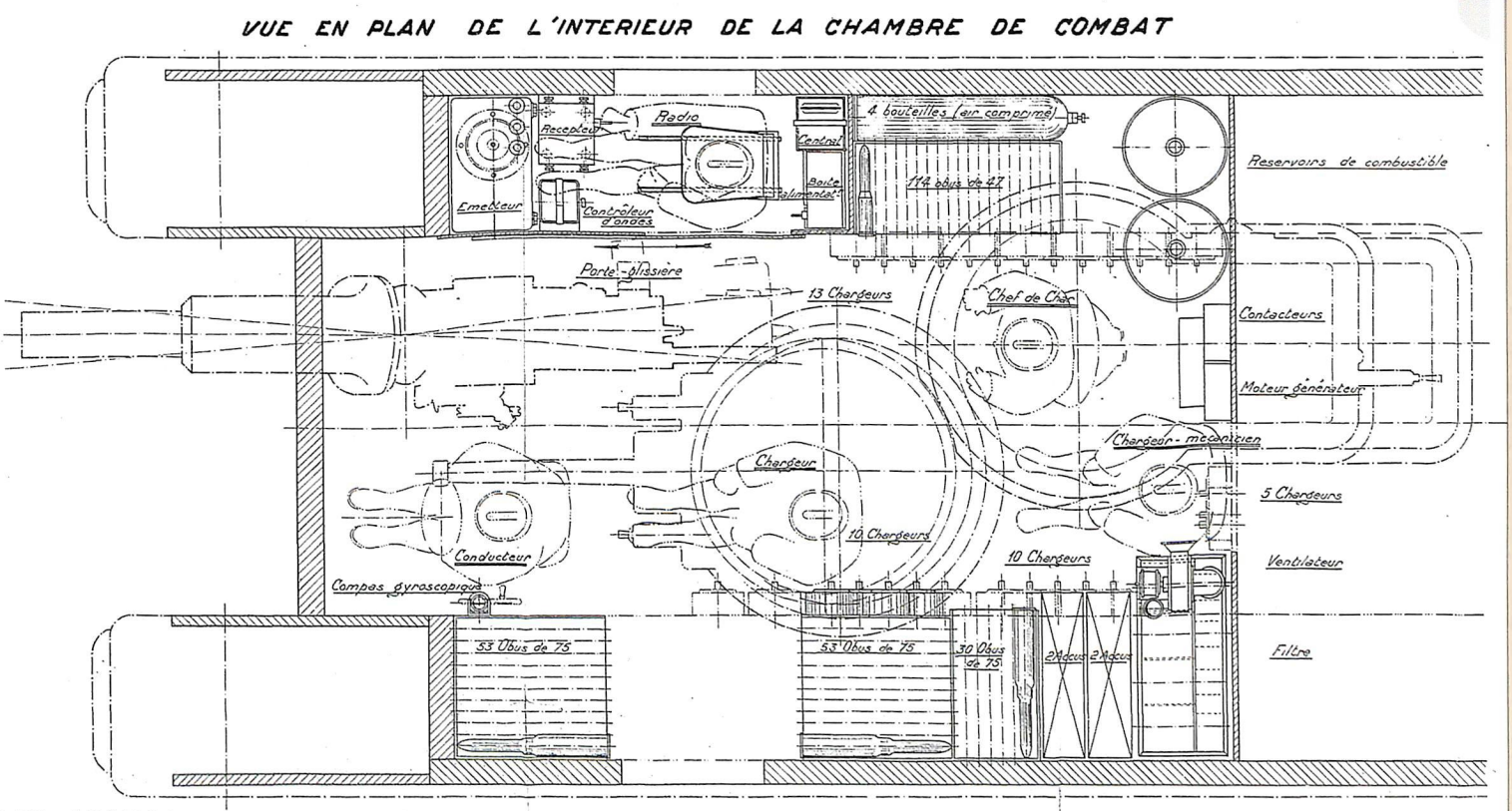


UN PROJET MORT-NÉ !

À plus d'un titre, l'ARL 1937 permet de se faire une bonne idée de la conception des chars français et de la philosophie d'emploi qui l'inspirait. Comme de nombreux autres projets, ce char est resté au stade de la planche à dessins. Certaines propositions, comme par exemple la tourelle triplace, auraient certainement mérité une étude plus poussée voire des essais d'adaptation au char B dont la tourelle APX 4 se révélait peu satisfaisante à l'usage. Dans un cadre plus général, il est l'illustration du manque d'imagination de nos

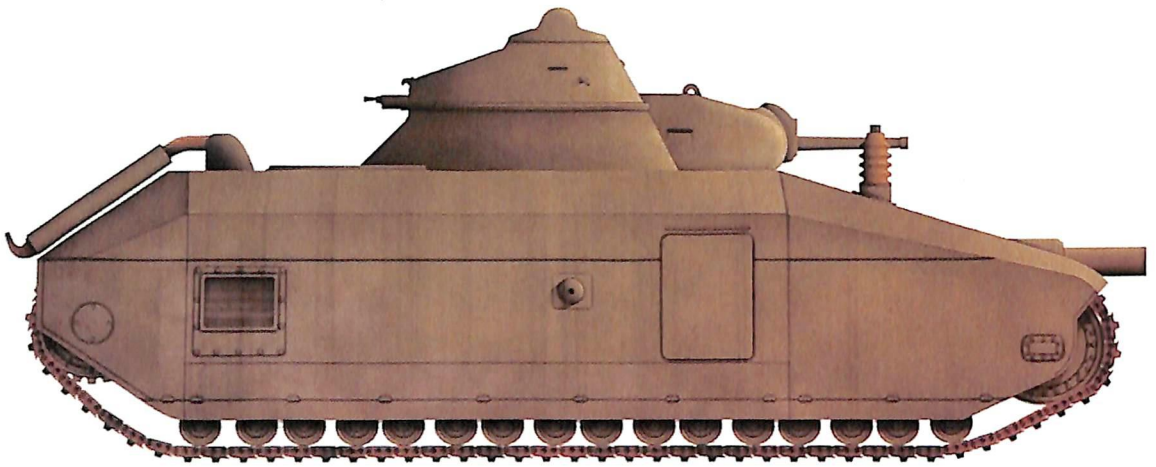


ARL 1937 V



ARL 1937 V

Char lourd ARL 1937 – Variante V
(Vue d'artiste réalisée selon les plans de la DGA)

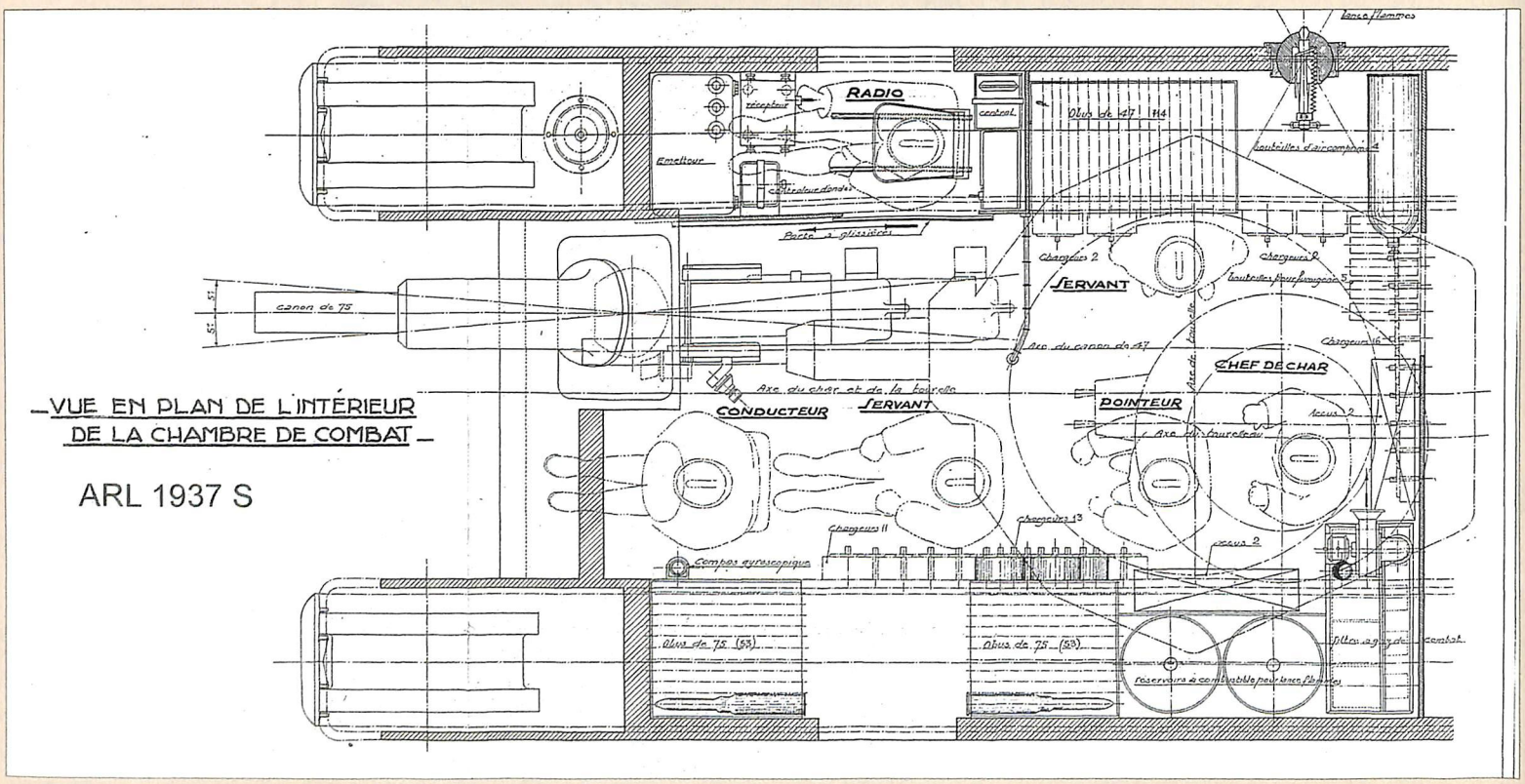


© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

grands chefs militaires, et plus grave encore, de leur incapacité à réaliser ce qui se tramait au-delà de nos frontières, notamment en Allemagne. Leur suffisance et leur orgueil ne leur permettaient pas d'entrevoir la possibilité qu'un pays vaincu vingt ans auparavant puisse développer un concept qui mettrait en porte-à-faux leur propre doctrine si patiemment et si méthodiquement élaborée. Les quelques esprits lucides et novateurs en matière de chars pouvaient alors continuer à prêcher dans le désert…

Dans l'esprit de l'époque et dans une approche plus pratique, le char, quel que puisse être son poids, doit rester un engin de soutien d'infanterie et à ce titre voir ses capacités limitées à cet emploi. L'installation d'un lance-flammes sur un côté du char semble un défi au simple bon sens, car même dans les cas où cet accessoire aurait pu se révéler utile, son positionnement le rendrait inopérant à 50%. Il est certain que l'ennemi aurait eu tôt fait de s'adapter à cette particularité de l'ARL 1937.

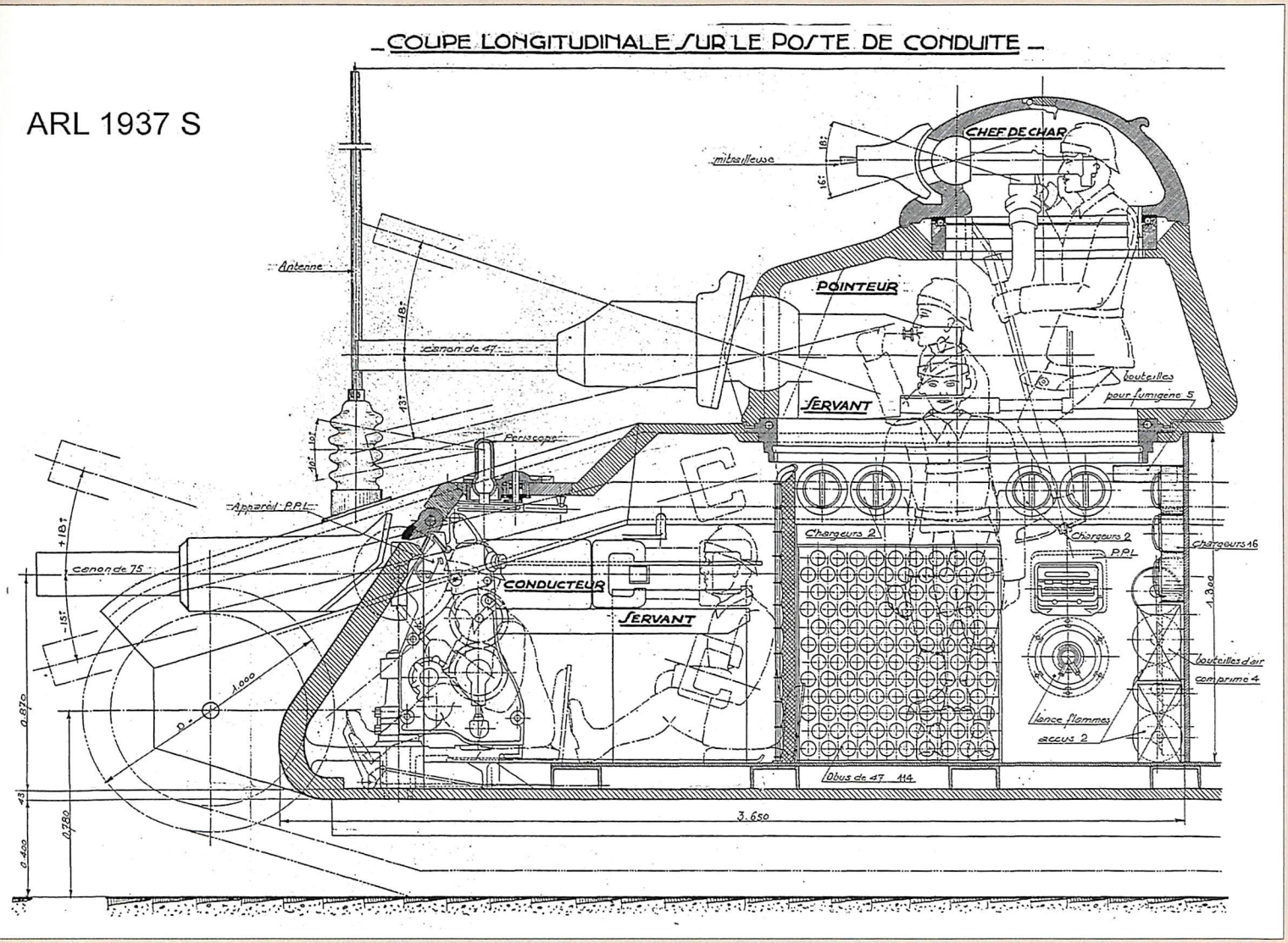
De l'analyse du projet, il ressort que seule la variante S présente un certain intérêt. La variante C n'est qu'un char B alourdi – et d'un coût supérieur – mais avec un armement similaire. La version V, technologiquement innovante, paraît peu réaliste. Le recours au télépointage aurait-il été une solution efficace compte tenu des possibilités techniques de l'époque ? L'adoption du système Naëder du B1 bis laisse planer quelques doutes sur les capacités industrielles à développer un moyen sophistiqué et fiable dans un délai court. L'angle mort imposé par cette solution et la hauteur totale de cet engin, plus de trois mètres, auraient été des handicaps rédhibitoires, d'autant que la puissance en terme



VUE EN PLAN DE L'INTÉRIEUR DE LA CHAMBRE DE COMBAT

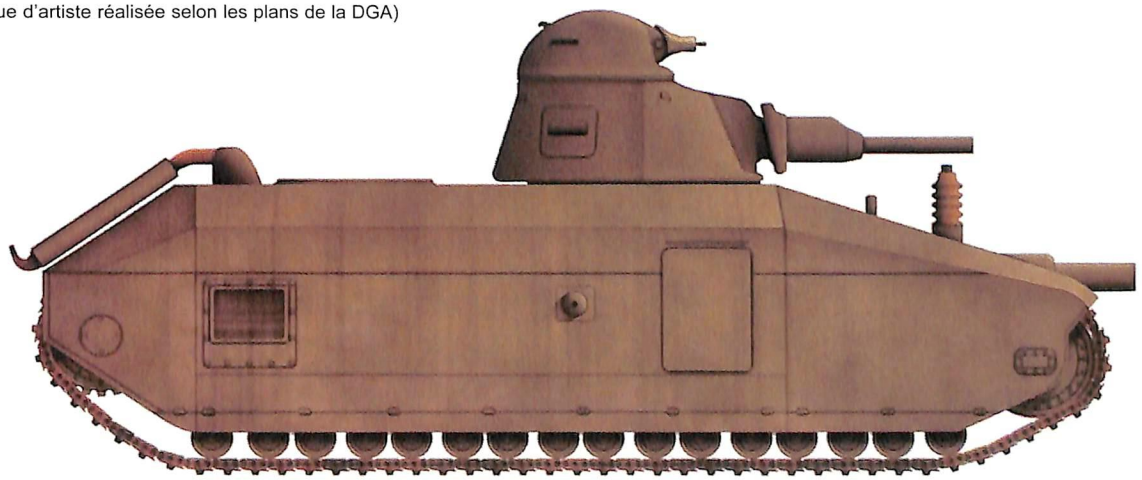
ARL 1937 S

ARL 1937 S

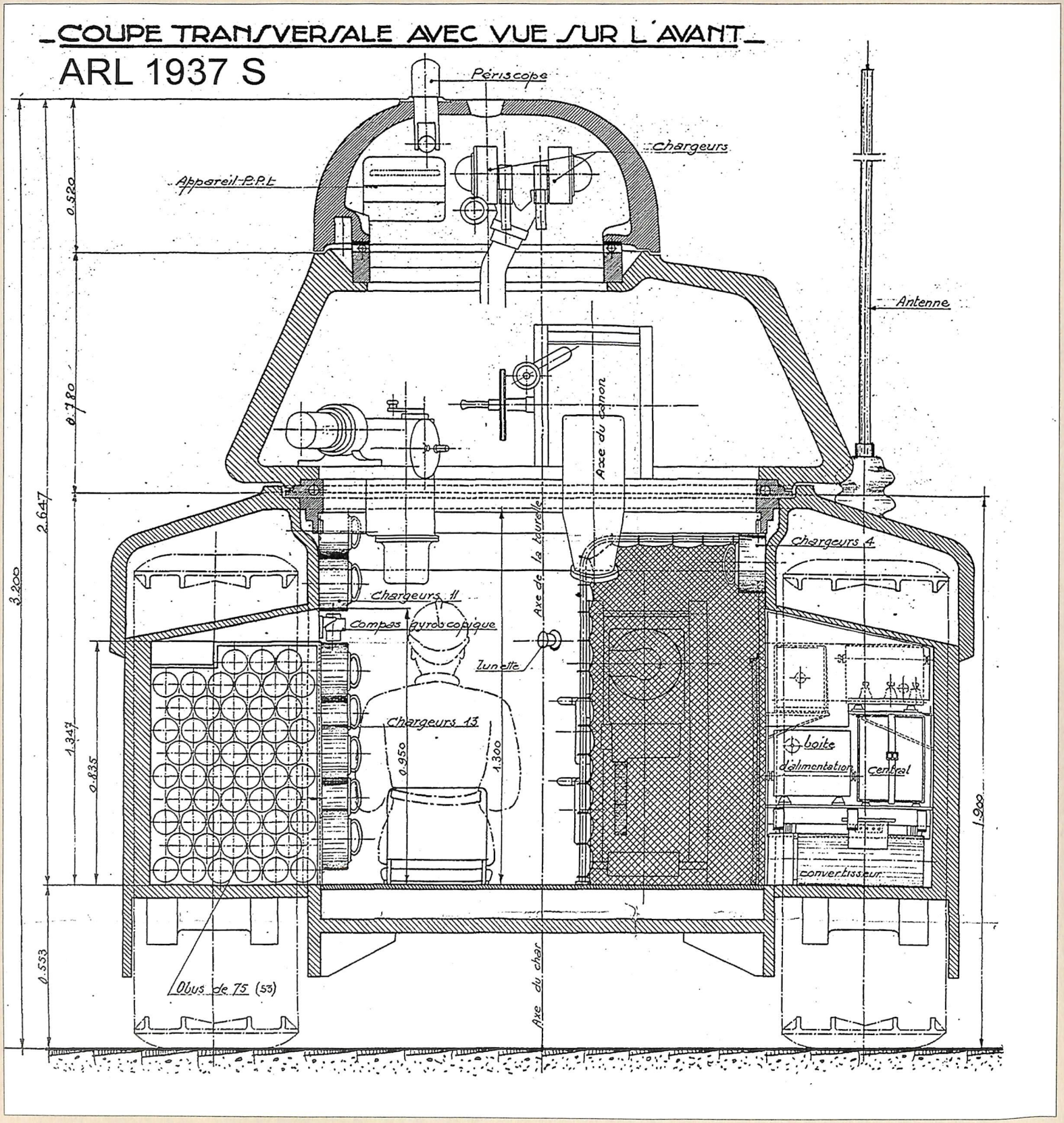


d'armement reste la même. Il convient cependant de reconnaître que ce dispositif ouvrait des perspectives très innovantes dans le conservatisme ambiant. Il faudra attendre vingt ans de plus pour que les idées relatives au télépointage soient redécouvertes et réellement expérimentées. La variante C, avec sa tourelle triplace, est donc la seule à marquer un progrès décisif par rapport à toutes les tourelles monoplaces des chars de l'époque – Ne sont pas concernées dans cet exposé les tourelles des engins de cavalerie comme l'ACG1 ou le S-35 et son APX4 CE. Il est regrettable que cette tourelle, débarrassée de son encombrant tourelleau, n'ait pas bénéficié d'une étude poussée et d'essais d'adaptation sur le char B. On ne peut s'empêcher d'imaginer un char B débarrassé de son 75mm de caisse et équipé d'une tourelle

Char lourd ARL 1937 – Variante S
(Vue d'artiste réalisée selon les plans de la DGA)



© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005



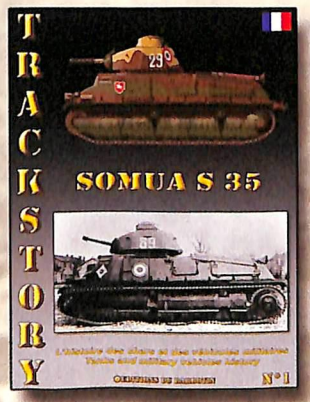
multiplace, réalisation qui aurait sans doute pu se faire sans poser d'insurmontables difficultés. Reste que la doctrine d'usage sclérosée des blindés n'aurait finalement pas changé grand-chose sur le champ de bataille.

CONCLUSION

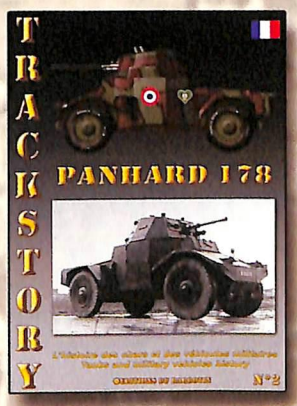
L'ARL 1937, tel qu'il est présenté dans les archives, paraît inutilement compliqué et peu apte à une production industrielle soutenue. On peut donc supposer que, même sans envisager le coût très élevé de ce char, la complexité excessive a entraîné l'abandon de l'étude. Il n'empêche que le concept dual restera en vigueur jusqu'à la cuisante défaite du printemps 1940. D'une manière générale, la décennie 1930-40 a vu apparaître un grand nombre de projets dont la quasi totalité n'a pas dépassé le stade expérimental. Les raisons sont multiples mais l'une des causes principales demeure l'incohérence des programmes d'armement.

TRACKSTORY

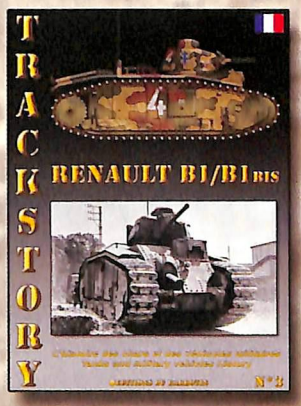
LES MONOGRAPHIES QUE VOUS ATTENDIEZ !



n° 1 : Somua S35



n° 2 : Panhard 178



n° 3 : Renault B1/B1bis

L'histoire complète et détaillée d'un véhicule de sa conception aux combats les différentes versions, les pays utilisateurs, marquages, camouflages, etc...

Nouveau ! chars B1/B1bis/B1ter parution Décembre 2004

Format 17,5 cm X 24,5 cm
Couverture pellicullée
Dos carré cousu collé
48 pages dont 8 en couleurs
nombreuses photos d'archives
Plans au 1/35ème et au 1/72ème
10 à 12 profils couleurs
Edition bilingue Français / Anglais

Bon à renvoyer à :
Editions du Barbotin
17, rue D'Aulede
33490 Saint Macaire - France
Email : ed-barbotin@wanadoo.fr
http://perso.wanadoo.fr/minitracks
Téléphone : (33) 05-56-62-27-09

Bon de commande

Trackstory n°1 - SOMUA S35 .... exemplaires à 14,50 € + frais de port - Total ☐
Trackstory n°2 - PANHARD 178 .... exemplaires à 14,50 € + frais de port - Total ☐
Trackstory n°3 - RENAULT B1bis .... exemplaires à 14,50 € + frais de port - Total ☐

** Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € par numéro commandé (others countries, please contact us).*

Nom : Prénom :
n°, rue :
Code Postal : Ville : Pays :
Email : Téléphone :
Je joins mon règlement / Payment by :
Chèque bancaire Chèque postal VISA Eurocard Mastercard
Numéro de carte :
Expire le : Nom du porteur :
Date et signature :

BBB 11/04

UN PONT TROP LOIN !

UN PANTHER TENTE DE FRANCHIR L'AMBLÈVE À HOTTON

Par Stefan de Meyer

C'est aux premières heures du 16 décembre 1944, que la *Wehrmacht* déclenche, dans les Ardennes belges et luxembourgeoises, l'opération « Wacht Am Rhein ». L'objectif des Allemands est de bousculer les armées alliées qui y sont stationnées et, éventuellement, de réaliser une percée jusqu'à Anvers de manière à couper de leurs arrières les divisions anglo-canadiennes engagées en Europe du Nord. Au centre du dispositif offensif allemand, profitant de l'effet de surprise, les unités blindées et mécanisées de la *5. Panzerarmee* du *General der Panzertruppen* Hasso-Eccard von Manteuffel progressent rapidement vers l'ouest. Parmi ces dernières se trouve la *116. Panzerdivision* « Windhund » commandée par le *Generalmajor* Siegfried von Waldenburg. Le 21 décembre, après une progression nocturne de plus de quinze kilomètres, les pointes blindées de la division, dont la *gepanzerte Kampfgruppe* Bayer, abordent le secteur d'Hotton afin de s'emparer d'un pont qui leur permettrait de franchir l'Amblève. À ce moment précis de l'offensive, une fois la rivière passée, rien ou presque ne pourrait plus empêcher les troupes allemandes d'atteindre la Meuse.

7h00. Tandis que la *gepanzerte Kampfgruppe* Bayer prend position dans les alentours d'Hotton, notamment sur la crête des Hys, les Américains organisent la défense de la localité et de son pont avec les maigres moyens qui sont à leur disposition. Deux cents soldats, appartenant principalement au *CCR* de la *3rd Armored Division*, quelques mitrailleuses lourdes, des bazookas, deux pièces antiaériennes de 40mm et un canon antichar de 57mm constituent le gros des forces alliées. Aucun renfort n'est disponible. *Idem* pour l'appui de l'aviation tactique ; compte tenu de la météo peu clémente, mieux vaut l'oublier !

Quant aux chars, il y en a trois, deux M4 Sherman et un petit M5A1 Stuart. Ils avaient été amenés en arrière du front quelques jours auparavant pour être réparés... mais voilà que le front était venu à eux ! En face, Bayer dispose encore de sept chars Panther *Ausf. G* des *Panzer-Regiment 16* et *Panzer-Regiment 24* sur les huit avec lesquels il s'est élancé à l'assaut des lignes alliées – Un *Panzerkampfwagen V* avait été perdu lors d'un accrochage dans le secteur de Melines, un hameau situé à quelques kilomètres au nord-est d'Hotton. Pour appuyer ses blindés, l'officier allemand dispose d'une compagnie de *Panzergrenadiere*, des hommes du *Panzer-Grenadier-Regiment 60*. Quelques semi-chenillés, dont un *Sd.Kfz. 251/9* armé d'une pièce courte de 75mm, des canons de *Flak* de 20mm et des mortiers complètent l'ensemble.

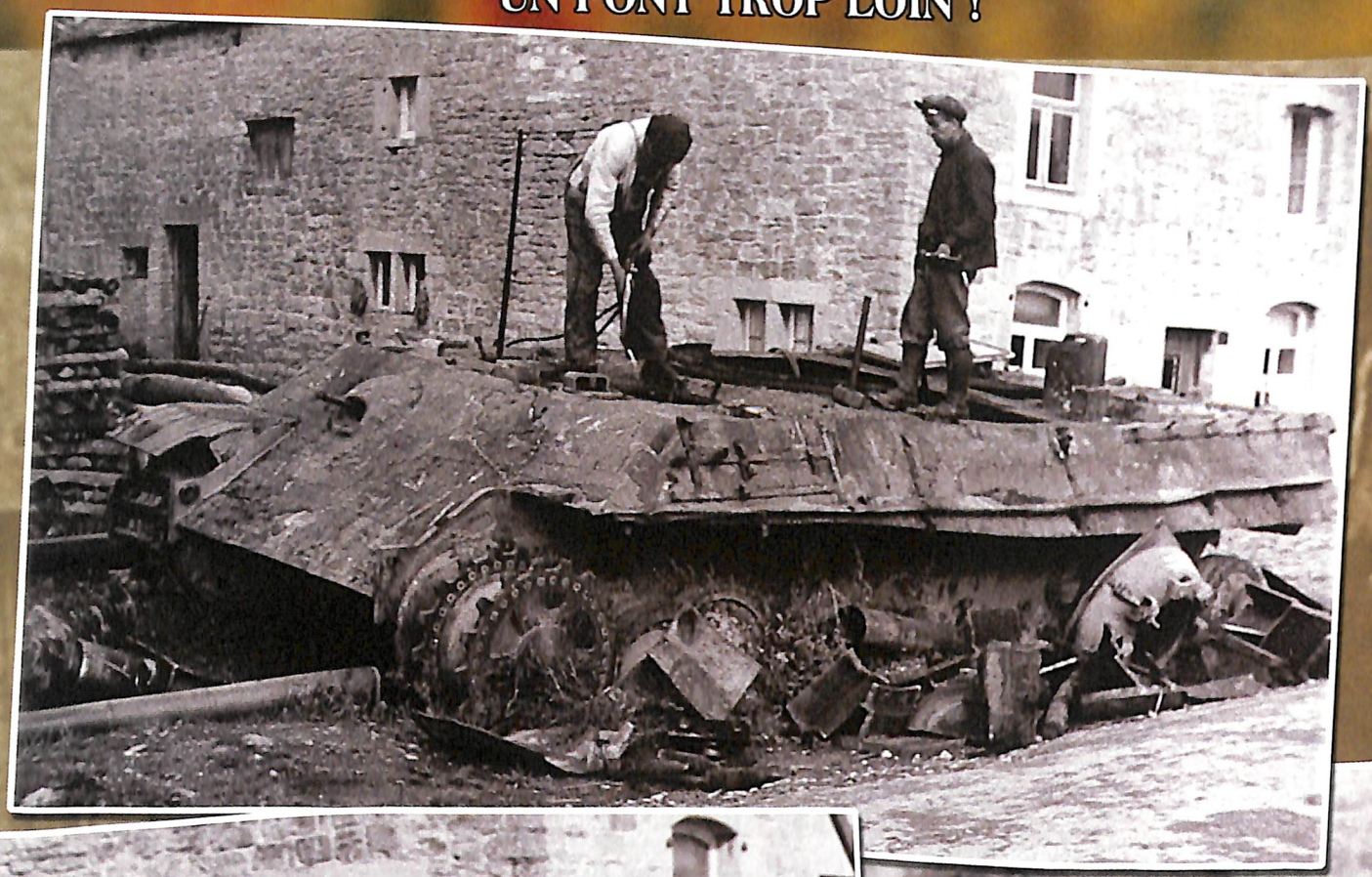
Dès leur arrivée à l'orée du bois des Hys, aux abords d'Hotton, les Allemands sont engagés par les canons anti-aériens américains qui arrosent le secteur d'obus de 40mm. Malgré la précision des tirs, les pertes sont relativement mineures dans les rangs de la *gepanzerte Kampfgruppe* Bayer. Les *Panzergrenadiere* giclent de leurs engins et se mettent en position, tandis que les semi-chenillés se replient, à l'abri. Mis en batterie, les MG-42 et un 2cm Flak 38 commencent à riposter. Il n'y a pas de temps à perdre, rapidité et audace seront la clef de cette affaire, les Allemands le savent, les Américains aussi... Les soldats du *Panzer-Grenadier-Regiment 60* sécurisent la zone de rassemblement des Panther commandés par le *Leutnant* Erdmann. Ce dernier poste son char derrière le cimetière, en haut de la ville, au nord. C'est de là qu'il dirigera la bataille. Les ordres sont clairs. Les *Panzer* devront se frayer un chemin dans Hotton, par la rue Haute, prendre le contrôle du centre-ville et, enfin, s'emparer du pont sur l'Amblève. Une fois le précieux ouvrage d'art entre leurs mains, les hommes de la *116. Panzerdivision* exploiteront le plus vite possible en direction de la Meuse.

Les *GI's* se regroupent à l'intérieur de la localité. Ils positionnent leur antichar de 57mm à la sortie de la ville. La pièce est embossée sur la route de La Roche. Entre-temps, près du bois des Hys, à hauteur du Tî-Château, l'unique *Sd.Kfz. 251/9* du *Kampfgruppe* vient de prendre position. Il ouvre le feu sur plusieurs bâtisses du centre-ville. Pendant plus d'une demi-heure, l'équipage de ce « *Kanonenwagen* » entreprend de systématiquement démolir tous les bâtiments susceptibles d'abriter des troupes américaines ou bien ceux qui pourraient gêner la bonne marche des Panther au moment de l'assaut. Sur l'autre rive de l'Amblève, côté allié, les servants des deux canons de 40mm multiplient les efforts pour venir à bout du *Sd.Kfz. 251/9*, sans succès. Les Américains sont alors contraints à déplacer leur 57 antichar pour en finir avec ce « satané » engin allemand. Le duel tourne court, le semi-chenillé, touché de plein fouet, s'enflamme puis explose ! Il est 9h30.

Simultanément ou presque, les Panther se mettent en mouvement. La grande bagarre débute. Les chars s'engagent sur la route de Soy. Ils sont quatre. Le *Leutnant* Erdmann, qui suit la progression de ses chars à la jumelle, donne ses ordres par radio. Au détour d'une courbe, les blindés se trouvent nez à nez avec un camion américain appartenant à une unité du génie. Le GMC est chargé de matériels servant à assembler des passerelles. Des pontonniers américains l'ont placé là, en travers de la route, coincé entre deux maisons, espérant en faire un obstacle suffisant pour stopper ou, à défaut, ralentir les blindés ennemis… Le Panther de tête, ne pouvant pousser le véhicule allié hors de la chaussée, quitte la route. 9h35. Les quatre chars lourds avancent l'un derrière l'autre en direction du pont, sous le feu d'éléments du *36th Armored Infantry Regiment*, dont les positions sont sur la rive opposée. La résistance américaine est négligeable ou presque. Pourtant, le Panther qui est en tête stoppe. Il semble hésiter puis finit par reculer. Ceux qui le

Ce cliché nous présente l'un des Panther de la *116. Panzerdivision* engagés à Hotton. Il ne s'agit pas du "héros" de notre article mais d'une autre machine, détruite quelques heures plus tard. Derrière le blindé allemand, l'on peut voir le M5A1 américain détruit lors des combats du 21 décembre.

Toutes les photos proviennent de la collection privée de Stefan de Meyer.



TRIS
POUR UN

Photos Coll. Stefan de Meyer

TE FIN
N FAUVE !

Photo souvenir, bien après les combats, sur l'un des Panther détruits à Hotton.

suivent en font autant. Les blindés manœuvrent. Ils se divisent en deux groupes de deux avant de se remettre en route. Les *Panzer* obliquent alors vers le nord d'Hotton, choisissant de rejoindre leur objectif en faisant un crochet via les jardins qui se trouvent derrière les maisons qui bordent la rivière. Il s'agit là d'une mesure de prudence. Certes, cet itinéraire est plus long mais, au moins, les *Panzer* pourront manœuvrer correctement dans des jardinets, ce qui n'aurait pas été le cas si les chars s'étaient aventurés dans les rues étroites de la ville, qui plus est sans le soutien des *Panzergrenadiere*. Les chars d'Erdmann cherchent ainsi à rejoindre la rue Haute.

Un Panther se détache du groupe. L'engin traverse le jardin de la maison du docteur Dûchateau puis débouche dans la petite artère qui conduit au pont. Il est environ 10 heures. Le char tourne lourdement sur lui-même, par à-coups, en faisant riper ses chenilles. Prenant de la vitesse, il avance vers le pont qui, désormais, ne se trouve plus qu'à 250 mètres. Surgit alors l'un des trois chars américains présents dans le secteur. Il s'agit du M5. Quittant son abri, il se présente face au blindé allemand, à une distance de moins de 50 mètres. Le duel qui s'annonce est tout sauf équitable... La tourelle du « *light* » pivote rapidement mais son équipage n'aura pas le temps d'ouvrir le feu. Le Panther vient de lui expédier un perforant à bout portant. Le petit blindé vole littéralement en éclats, sa carcasse est propulsée en arrière par le choc de l'impact ! De l'autre côté de la rivière, c'est au tour d'un Sherman d'entrer dans la danse. Son premier coup est trop court. Son second obus manque aussi sa cible à moins qu'il n'ait ricoché sur l'épaisse cuirasse du *Panzer*. En attendant, ce dernier continue à avancer vers le pont, quittant de ce fait le secteur de tir du Sherman.

Tandis que les 40mm Bofors harcèlent le *Panzer*, le caporal Foley tente sa chance avec un bazooka. La première roquette est trop court. Repéré par les servants d'un 2cm Flak 38, Foley est contraint de changer de position. Les seconde puis troisième roquettes ratent aussi leur cible. Pas étonnant, sachant que Foley est camouflé à plus de 200 mètres du Panther en mouvement. D'ailleurs, ce dernier n'est plus qu'à une centaine de mètres du pont. Qu'il le franchisse et c'en sera fini des espoirs américains d'empêcher la *5. Panzerarmee* d'atteindre la Meuse. Une partie de ce qui entrera dans l'Histoire comme étant la « bataille des Ardennes » est en train de se jouer sous nos yeux. Derrière les maisons, sur la droite du char de tête, les trois autres Panther sont en couverture, prêts à exploiter une éventuelle percée. Dans les bois des Hys, les *Panzergrenadiere* se préparent eux aussi à reprendre leur marche vers l'ouest. Ce char va-t-il atteindre le pont ?

Non ! Car, à quelques dizaines de mètres de l'ouvrage d'art, les Américains ont disposé des rangées de mines antichars. Le Panther stoppe net. L'équipage n'a aucune solution, hormis celle de se replier. À ce moment précis, le deuxième Sherman s'engage dans la rue Haute. Il est à 75 mètres du Panther et s'efforce de se mettre en position de tir. Aussi bien pour le char allemand que pour le char américain, le pointage est difficile. Le Sherman fait feu le premier mais il manque sa cible. Le Panther riposte et fait mouche. Le blindé américain est détruit. Un camion, qui se trouvait à proximité, fait aussi office de cible à l'équipage allemand.

Le massacre est terminé. Le *Panzer* recule dans l'intention de rejoindre le reste de son unité. Mais les Américains s'enhardissent. Sur la rive gauche, les 40mm entrent à nouveau en action avec autant d'insuccès qu'auparavant. Sur la rive droite, une équipe antichar, formée avec des personnels du *23rd Armored Engineers* et armée de bazookas, lance trois roquettes. Les projectiles, tirés de bien trop loin, rebondissent sur le blindage incliné du Panther. Indifférent, le *Panzer* poursuit sa route jusqu'au moment où il stoppe. L'engin est à l'arrêt... son moteur vient de lâcher ! L'équipage tente de remettre son char en route, mais il n'y a rien à faire. Les *Panzerschützen* abandonnent leur engin sous une pluie de balles. Il est 10h30. Dans l'après-midi, les hommes de la *116. Panzerdivision* reforont une tentative afin de forcer les lignes américaines, sans plus de succès. Le pont d'Hotton restera aux mains des Alliés.

page précédente et en face : triste fin pour le fauve... Cette série de photos nous montre comment les ferrailleurs découpaient les épaves des chars détruits lors des combats

UN PANTHER TENTE DE FRANCHIR L'AMBLÈVE À HOTTON

UNE GUERRE DE PAUVRES

Le troisième conflit indo-pakistanais – Décembre 1971

« Il n'a fallu que douze jours à l'armée indienne pour forcer sa route jusqu'à Dacca, un exploit qui rappelle la guerre éclair à travers la France en 1940. La stratégie était la même : rapide, féroce et souple » – Sunday Times, 19 décembre 1971.

Le conflit indo-pakistanais de décembre 1971, aussi appelé guerre d'indépendance du Bengladesh, semble n'avoir laissé que peu de souvenirs dans l'histoire mondiale des conflits. Se déroulant pendant la très médiatisée guerre du Vietnam, intervenant entre la guerre des Six Jours (1967) et celle du Kippour (1973), ce troisième affrontement indo-pakistanais (après ceux de 1947 et 1965) est très rarement évoqué dans les colonnes des revues d'histoire militaire et est, de ce fait, très peu connu du public. Pourtant, la guerre de 1971 demeure l'un des affrontements aéroterrestres majeurs de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Loin de se limiter à quelques accrochages statiques et stériles dans les montagnes du Cachemire, la bataille vit la force mécanisée jouer un rôle décisif. Ce conflit sur deux fronts donna l'occasion aux belligérants de déployer et d'utiliser un parc hétéroclite d'engins blindés. Bien que largement marqués dans les deux camps par un manque d'initiative et une absence de coordination des moyens, ces combats devaient, par leur ampleur et leurs résultats, constituer pour l'Inde l'une des opérations les plus réussies depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette guerre de quinze jours, qui faisait suite à plusieurs mois de tension armée, allait marquer le début de l'ascension de l'Inde en tant que véritable puissance militaire régionale.

DE LA CRISE À LA GUERRE

Depuis l'indépendance de l'Empire des Indes, les relations indopakistanaises se résument en une longue crise, alternant quelques moments d'apaisement et de brefs mais brutaux conflits. En 1947 et 1965, les deux pays ont déjà recours aux armes pour régler leurs différends culturels et surtout territoriaux, la province du Cachemire étant revendiquée par les deux États. En 1965, la 2^{e} guerre prend fin avec l'accord de Tachkent, texte ratifié sous l'égide - et la pression - de l'Union soviétique. Il en résulte un *statu quo* qui, sur le fond, ne règle absolument rien ! Le Pakistan, malgré de lourdes pertes, y prend même un ascendant psychologique en matière militaire sur son puissant voisin. Parmi les causes de l'échec indien se trouvent les piètres relations diplomatiques entretenues par New Delhi avec la Chine. Devant la menace chinoise pesant sur sa frontière nord, le commandement indien fut en effet contraint de divertir d'importantes forces. Lors de la guerre de 1971, la situation générale est très différente.

Jusqu'à cette date, le Pakistan est un État coupé en deux parties. Distantes de plusieurs milliers de kilomètres, ces dernières sont séparées l'une de l'autre par l'Inde. Depuis l'indépendance du pays, la partie occidentale, plus riche mais moins peuplée, dicte sa loi à la partie orientale. Des différences culturelles et linguistiques importantes rendent précaire la cohérence du Pakistan. Dès la fin des années 40, un mouvement d'opposition, la ligue Awami, se constitue au Pakistan oriental - le futur Bengladesh . Evoluant peu à peu vers la lutte politique, la ligue Awami entreprend de contrer l'hégémonie du Pakistan occidental en revendiquant l'autonomie des provinces orientales. Néanmoins, la véritable crise au Pakistan oriental s'amorce en 1970. Cette année là, sous la pression populaire et pour la première fois dans l'histoire de la nation pakistanaise, les politiciens organisent des élections démocratiques, ce malgré les réticences des militaires qui, de fait, sont les véritables maîtres du pays. Le poids démographique de la partie orientale joue à plein et offre aux bengalis la majorité au parlement. Le résultat des urnes est alors rejeté par la junte militaire. Afin d'étouffer les revendications politiques naissantes au Bengladesh, l'armée y entame une sanglante reprise en main. En mars 1971, la ligue Awami franchit le Rubicon, déclare unilatéralement l'indépendance du Pakistan oriental sous le nom de Bengladesh et en organise le soulèvement armé de ses partisans. La rupture entre les deux composantes territoriales du Pakistan est dès lors consommée.

Ce vieux Sherman IIC Firefly (à canon 17pdr), datant de la fin de la Seconde Guerre mondiale, reprend du service en décembre 1971 pour le 3^{e} conflit indopakistanais. Les deux camps aligneront aussi quelques M-24 Chaffee.
DR

Char pakistanais à défilement de tourelle. ISPR via PakDef.info.

Ce sont les conséquences de cette crise au Pakistan oriental, et non la situation au Cachemire, qui vont conduire l'Inde et le Pakistan à s'affronter pour la troisième fois en moins de trente ans ! La terrible répression pakistanaise au Bengladesh contraint des millions de bengalis à se réfugier en Inde, ce qui, *de facto*, y génère une situation de crise majeure. Or, depuis sa défaite de 1965, l'Inde cherche à militairement régler la question des prétentions territoriales pakistanaises. Le soulèvement du Bengladesh lui en fournit enfin l'occasion. Tandis que la tension monte, l'Inde affiche ouvertement son soutien aux insurgés bengalis. Les incidents frontaliers indo-pakistanais se multiplient. L'escalade de la violence est lancée, plus rien ne la stoppera ; la guerre est inévitable.

Sur le pan diplomatique, le Pakistan est esseulé. Ses partenaires traditionnels, les États-Unis et la Chine, lui refusent leur soutien ; d'autant que les images de l'effroyable répression militaire, qui, jour après jour, fait des milliers de victimes et des millions de réfugiés au Bengladesh , font la une des journaux du monde entier. En Europe comme en Amérique, les opinions publiques commencent à s'émouvoir de la tragédie qui frappe le Bengladesh. Avant même le début des combats, le Pakistan a ainsi perdu la guerre des images. Bref, la situation géostratégique pakistanaise est infiniment moins confortable qu'en 1965. *A contrario*, l'Inde est cette fois en position de force. Elle peut compter sur la bienveillance du Kremlin, la neutralité chinoise, la relative indifférence de la communauté internationale ainsi que, et ce n'est pas à négliger, sur l'appui des forces indépendantistes du Bengladesh. Pour la première fois, New Delhi peut envisager de lancer de vastes opérations militaires contre son adversaire, en jouissant d'une certaine sécurité. Le gouvernement indien prépare son appareil militaire et guette l'occasion d'intervenir ouvertement.

Le 3 décembre 1971, conscient de l'impasse dans laquelle il se trouve, le gouvernement pakistanais choisit la solution de la fuite en avant. S'inspirant de l'exemple israélien lors de la guerre des Six Jours, les Pakistanais déclenchent, par surprise, des frappes aériennes préventives sur les principales bases de l'*Indian Air Force* (AIF). Ces raids se soldent par une série d'échecs cuisants. Le 4 décembre, Inde et Pakistan sont officiellement en guerre.

UNE GUERRE, DEUX FRONTS !

Ne pouvant espérer jouir du soutien de la Chine, comme ce fut le cas en 1965, le commandement pakistanais est conscient de ne pouvoir défendre très longtemps la partie orientale du pays qui est en révolte. Dans cette perspective, le général Tikka Khan, commandant en chef de l'armée pakistanaise, ne fait aérotransporter en avril 1971 que deux divisions d'infanterie afin de renforcer son dispositif au Pakistan oriental. Ces unités de réserve générale auront pour mission de ralentir l'avance indienne. En attendant, elles fourniront des troupes pour mater les rebelles bengalis. Cette mesure laisse tout de même le général Niazi, commandant en chef de la province, en situation de nette infériorité. Attaquées sur trois axes, les forces défendant le Pakistan oriental seront conduites à capituler en masse après une résistance de quelques semaines seulement…

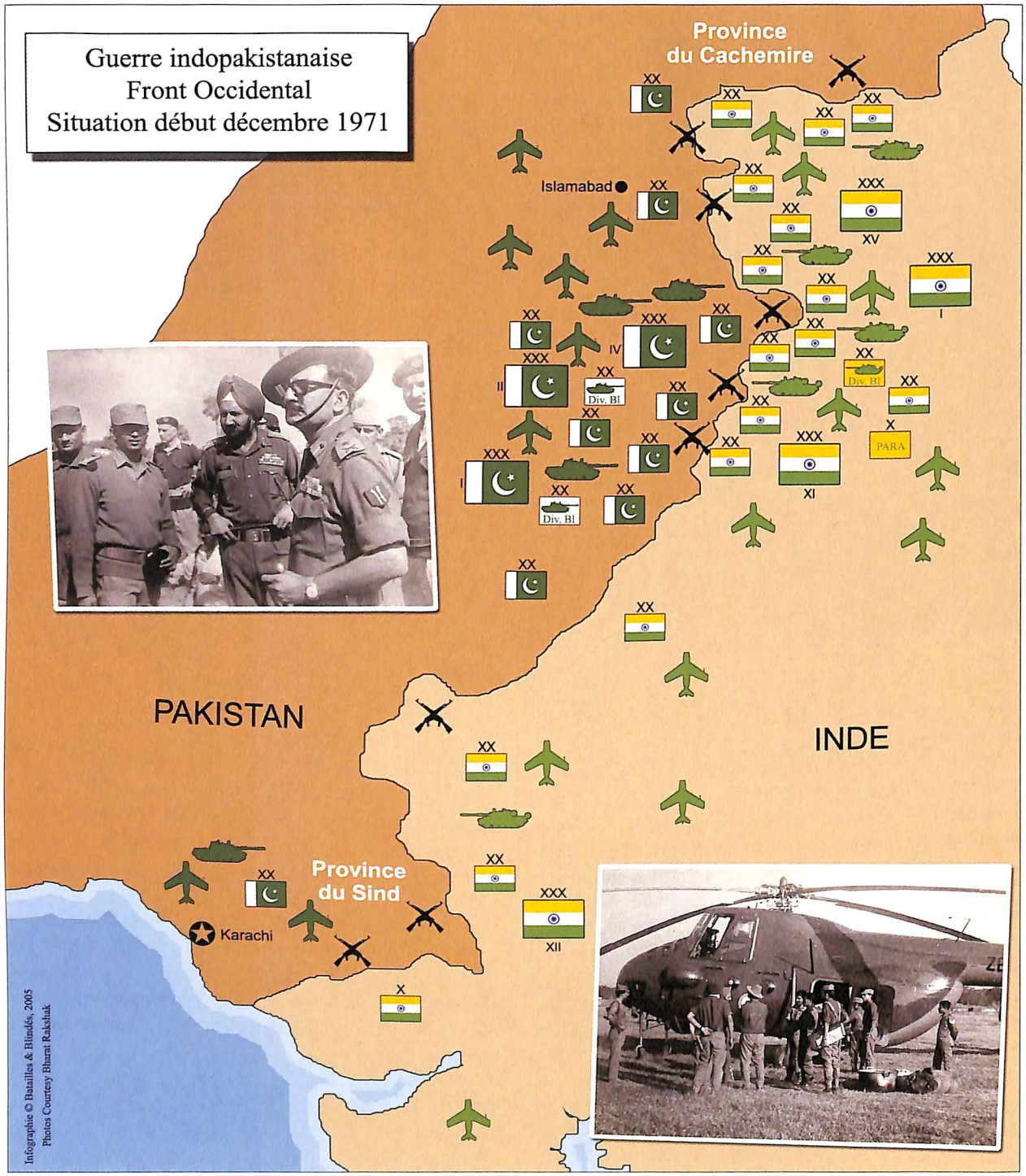
C'est donc à l'ouest, au Pendjab et au Cachemire, que l'armée pakistanaise compte jouer son va-tout. C'est là que le gouvernement pakistanais prévoit d'arracher les moyens d'entamer des négociations diplomatiques avec l'Inde en étant en position de force. Pour ce faire, le plan de bataille envisage d'endiguer l'assaut ennemi puis de monter une vaste opération offensive pour ramener les troupes indiennes au sein de leurs frontières. Comme nous le verrons, ce plan se révèlera illusoire. À aucun moment, le Pakistan ne sera en mesure d'organiser et de coordonner une telle contre-offensive.

Sur le terrain, l'avantage va nettement à l'armée indienne. Celle-ci dispose de deux fois plus d'avions que le Pakistan (600 contre moins de 300). Le ratio est identique en ce qui concerne les chars (1500 contre 800). Les moyens blindés de l'Inde sont d'origines diverses. Aux côtés de matériels britanniques (200 Centurions Mk. V et Mk. VII,

250 M4 Sherman pour la plupart armés de pièces de 17 Pounder, 300 Vickers localisés sous le nom de Vijayantas, ainsi que des transports de troupes Ferret), les forces armées indiennes déploient également quelques centaines de T-54 et T-55 ainsi que 150 chars légers amphibies PT-76 obtenus grâce au rapprochement avec l'Union Soviétique. New Delhi aligne aussi quelques dizaines de chars légers AMX-13 d'origine française. L'ensemble constitue une force plus ou moins moderne, de valeur inégale mais globalement de bonne qualité. Dans le camp pakistanais, le parc blindé est tout aussi hétéroclite bien qu'en moyenne inférieur à celui de son adversaire. Peu modernisé entre 1965 et 1971, il regroupe encore quelques centaines de vieux chars légers M24 Chaffee ainsi que des M4 Sherman et quelques chasseurs de chars M36 datant de la Seconde Guerre mondiale. Légèrement plus modernes sont ses 200 Patton en version M-47 et M-48 d'origine américaine. Mais, à l'usage, ils se révèleront souvent décevants face à leurs adversaires d'origine soviétique et même britannique. L'élite de l'arme blindée pakistanaise sert surtout une cinquantaine de T-55 et quelques PT-76 capturés en 1965 ainsi qu'un solide contingent de 200 T-59 chinois.

Les immenses fleuves qui traversent le Bengladesh forment la meilleure arme défensive dont dispose l'armée pakistanaise. Il est en effet impossible d'envisager d'opérations mécanisées offensives vers l'intérieur du Pakistan oriental entre mars et novembre. Il est également très difficile de les envisager à une autre époque de l'année. Le général Niazi dispose de faibles moyens dont une quarantaine de bataillons d'infanterie et quelques maigres escadrons de chars. Ces derniers sont d'ailleurs quasi-exclusivement composés de vieux M24 Chaffee. L'ensemble est intelligemment déployé en profondeur afin de profiter au maximum du terrain et de la segmentation de la région par ces immenses cours d'eau tels la Jamna, le Brahmapoutre et le Gange. La largeur de ces fleuves peut en effet atteindre huit kilomètres constituant naturellement le meilleur des fossés antichars. Les forces pakistanaises sont organisées en môles de résistance appuyés sur le terrain et d'apparence très solide, mais quasiment isolés les uns des autres. Sur ce front, la supériorité des moyens indiens est manifeste. Trois corps d'armée, les II^{e}, IV^{e} et XXXIII^{e}, renforcés de plusieurs régiments blindés essentiellement équipés de matériels soviétiques (PT-76 et chars T-54 et T-55) encerclent le Pakistan oriental. Le commandement Est du général Aurora peut également compter sur plusieurs dizaines de milliers de supplétifs bengalis organisés en bataillons ainsi que sur l'appui de la presque totalité de la population du Bengladesh .

C'est donc en toute logique que les belligérants déploient l'essentiel de leurs moyens blindés sur le front occidental. Trois corps d'armée pakistanais (les I^{e}, II^{e} et IV^{e} corps) comptant sept divisions d'infanterie font face au Pendjab. Ces forces comprennent les 1^{e} et 6^{e} divisions blindées ainsi que trois brigades autonomes. Au Cachemire, deux divisions d'infanterie renforcées font face tandis qu'une autre défend le sud de la frontière dans la région du Sind. L'Inde



déploie quant à elle une vingtaine de divisions ou équivalents répartis en deux commandements distincts : Ouest et Sud. Si le secteur sud se limite à deux divisions appuyées par des blindés et quelques brigades autonomes, le secteur ouest, sur le front Pendjab - Cachemire, rassemble l'essentiel des moyens indiens. Outre plusieurs brigades autonomes, ceux-ci sont divisés en trois corps d'armée (I^{er}, XI^{e} et XVe) comprenant une douzaine de divisions d'infanterie et quatre brigades blindées indépendantes. Le Ie corps, positionné face au saillant de Shakargarh, est le poing offensif de l'armée indienne. Un groupement, composé de la 14^{e} division d'infanterie et de la 1e division blindée, est tenu en réserve pour exploitation.

BLITZKRIEG À L'INDIENNE A L'EST

Après des opérations de préparation et d'infiltration entamées dès la fin novembre 1971 pour s'assurer le contrôle des principaux points de passage frontaliers, l'offensive indienne sur le Pakistan oriental débute à l'aube du 4 décembre. Les opérations se caractérisent par l'emploi des fonctionnalités amphibies des PT-76 qui sont utilisés pour tourner les positions pakistanaises. Malgré tout, l'immensité des fleuves ne va pas sans poser de nombreuses difficultés à ces blindés qui, au bout d'une trentaine de minutes, montrent des signes d'échauffement ; or, dans certains secteurs, la traversée peut prendre jusqu'à trois heures... Le problème est partiellement réglé par les Indiens qui, très judicieusement, utilisent des passerelles héliportées pour le franchissement de certains cours d'eau.

Face à cette offensive tout azimut, les rares escadrons de M24 Chaffee, dont disposent les forces pakistanaises pour appuyer l'infanterie, font pâle figure face aux PT-76, T-54 et T-55 déployés par les forces indiennes. Les résultats de cette disparité se font rapidement sentir. Quelques PT-76 aux armes pakistanaises, capturés lors des combats de 1965, participent effectivement à la défense d'Akhaura mais la ville tombe pourtant dès le 5 décembre 1971. La cité de Chandpur, construite sur les bords du delta, est quant à elle prise quatre jours plus tard par le IV^{e} corps indien. Cette grande unité menace déjà à cette date Dacca, capitale du Pakistan oriental. De leur côté, les II^{e} et XXXIII^{e} corps progressent également vers l'est de manière plus ou moins conforme aux prévisions. Le 11 décembre, une opération aéroportée sur Tangail parachève la submersion du dispositif du général Niazi. De leur côté, les insurgés de l'armée de libération du Bengladesh s'emparent de régions entières, isolant des dizaines de positions pakistanaises. Refusant de se battre dans Dacca à l'instar de von Schwerin à Aix-la-Chapelle en 1944, Niazi décide de capituler le 16 décembre, moins de douze jours après le début des combats !

Malgré la fulgurance de la victoire indienne, quelques belles résistances se font jour çà et là. On peut citer l'exemple de la 107e brigade pakistanaise qui se bat du 10 au 17 décembre face à la 9e division indienne dans le secteur de Khulna, au sud-ouest du Bengladesh . Cette unité, qui ne dispose que d'une poignée de vieux M24 déclassés, repousse trois assauts mécanisés successifs du 10 au 12 décembre. Parmi ceux-ci, une attaque combinée du 7th Punjab et des T-55 du 63rd Cavalry est mise en échec le 11 décembre, grâce à quelques pièces sans recul. De la même façon, dans le secteur de Kushtia, c'est un escadron de M24 du 29th Cavalry pakistanais (futur 1st Bengal Lancers du Bengladesh) qui parvient à prendre en embuscade un groupe de T-54 et T-55 du 63rd Cavalry indien. Lors de cette opération tactiquement très inspirée, les Pakistanais parviennent à détruire cinq chars indiens sur les six engagés et à mettre hors de combat le 22nd Rajput Batallion.

Char pakistanais Type 59 d'origine chinoise. Les maquettistes apprécieront le camouflage de l'engin ! ISPR via PakDef.info.

Superbe vue d'un T-54A indien photographié dans le secteur de Dacca en décembre 1971 ! DR

Ce T-55 du 9th *Deccan Horse* (72nd *Armored Regiment*), unité de l'armée indienne, a été abandonné près de Chamba. Coll. Bharat Rakshak

Mais ces coups d'éclat, aussi efficaces qu'ils puissent être, ne suffisent pas à stopper l'avance de l'armée indienne qui atteint l'essentiel de ses objectifs au Bengladesh en moins de quinze jours. Lors de cette " course vers Dacca " de deux semaines, sur un terrain peu favorable aux évolutions des unités mécanisées, les sources indiennes reconnaissent la perte d'au moins 35 chars (en majorité des PT-76 et quelques T-55) pour la destruction ou la capture de 65 machines pakistanaises, en quasi-totalité des M24. 90 000 prisonniers pakistanais sont internés. Ils ne seront relâchés qu'en 1974. Enfin, le butin en matériel militaire en tout genre est considérable.

A L'OUEST, L'INDE LAVE L'AFFRONT DE 1965

À l'inverse du front oriental, la frontière occidentale indopakistanaise ne suit aucune logique physique permettant une défense cohérente. Elle avait été définie à l'origine en fonction de l'ancien découpage provincial de l'Empire des Indes. Au contraire, les saillants forment, de part et d'autre, tout au long de la frontière, autant d'épines plantées dans le flanc adverse. De nombreuses vallées étroites sont autant de points de passage à absolument maîtriser. Pour le commandement indien, le principal objectif sur ce théâtre d'opérations est de tenir ses positions face à une éventuelle offensive pakistanaise, tout en cherchant à rectifier la frontière à son avantage en s'attaquant aux principaux saillants. Pour les Pakistanais, au contraire, une victoire sur le front occidental est l'unique moyen de compenser la perte probable du Pakistan oriental qu'il souhaite être la plus lente possible. Afin de marquer des points au Cachemire, mais aussi au Pendjab et dans le sud, l'armée pakistanaise entend lancer, dès le début des hostilités, une série d'opérations destinées à bousculer les positions indiennes et à exploiter les têtes de pont déjà formées et héritées de la guerre de 1965. Malheureusement pour le Pakistan, la plupart de ces offensives tourneront court faute de coordination dans les moyens employés. Les troupes pakistanaises se heurteront à une armée indienne numériquement supérieure. La supériorité aérienne de l'Inde se révèlera également un appui terriblement efficace face aux formations blindées adverses. SU-7, MiG 21 et autres Camberra de l'Indian Air Force, effectueront près de 4000 sorties en seulement deux semaines !

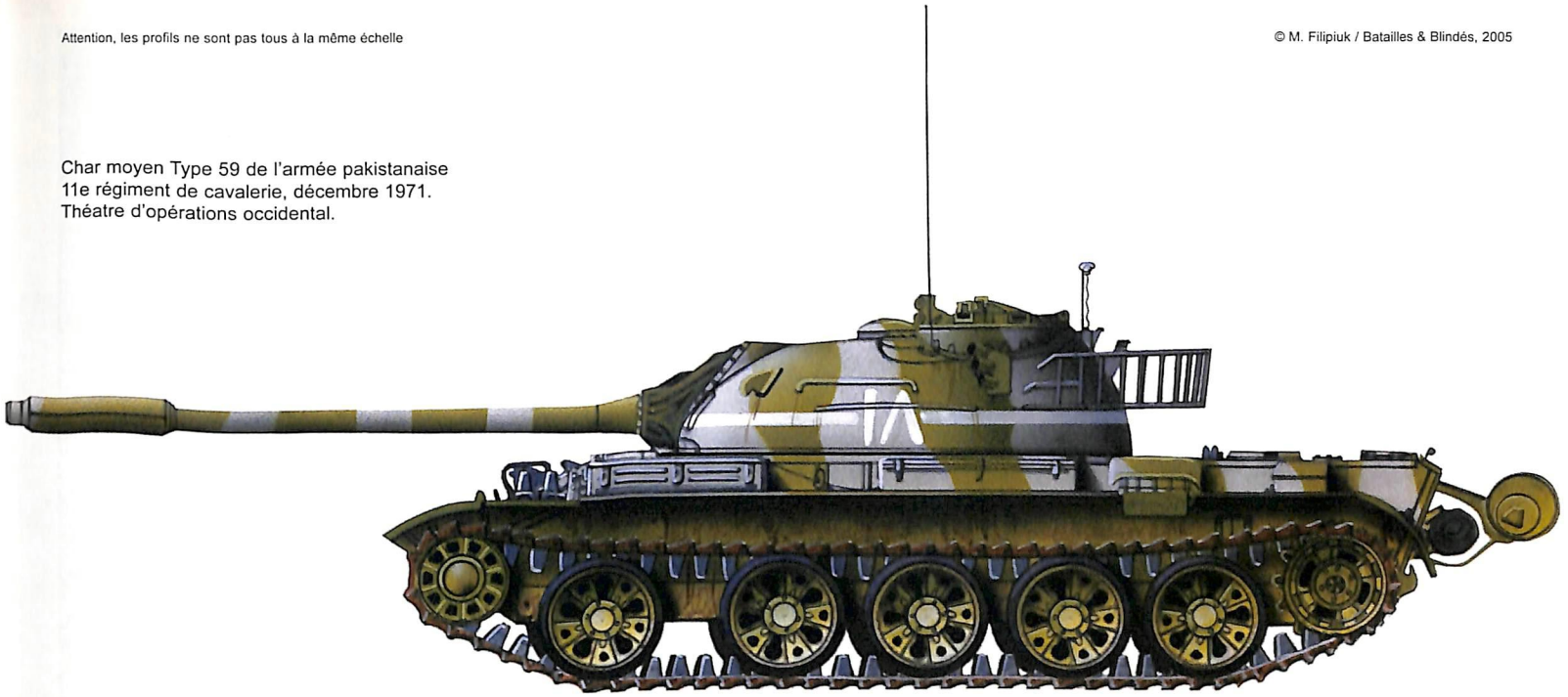
Char T-55A indien photographié dans le secteur de Khulna lors des opération du mois de décembre 1971. Coll. Bharat Rakshak

C'est ainsi que pendant deux semaines, en fonction des opportunités offertes par le terrain, une série de combats violents et décousus vont se dérouler. À Longewala tout d'abord, des unités mécanisées du IIe corps pakistanais attaquent les positions de la 11e division indienne. Les forces pakistanaises, appuyées par de vieux M4 Sherman mais aussi par les T-59 du 22nd Cavalry, sont arrêtées par l'action combinée des blindés de la 11e division et des chasseurs-bombardiers de l'Indian Air Force. Dans cet affrontement, les Indiens perdent un AMX-13 et sept T-55 tandis que le 22nd Cavalry pakistanais laisse sur le terrain cinq M-4 et surtout dix-neuf T-59, pour la plupart détruits par des frappes aériennes. Vers Chamb ensuite, le 10 décembre, les Pakistanais tentent égal-

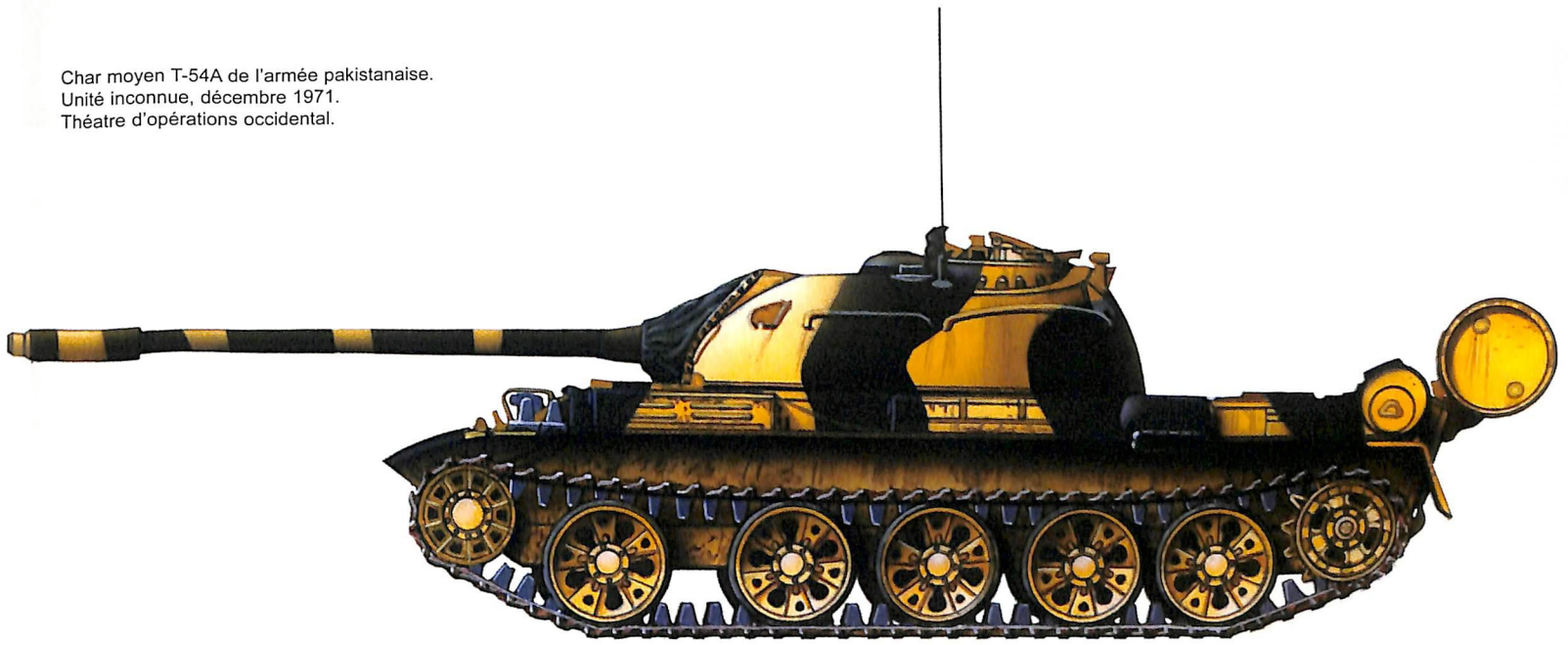
Attention, les profils ne sont pas tous à la même échelle

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

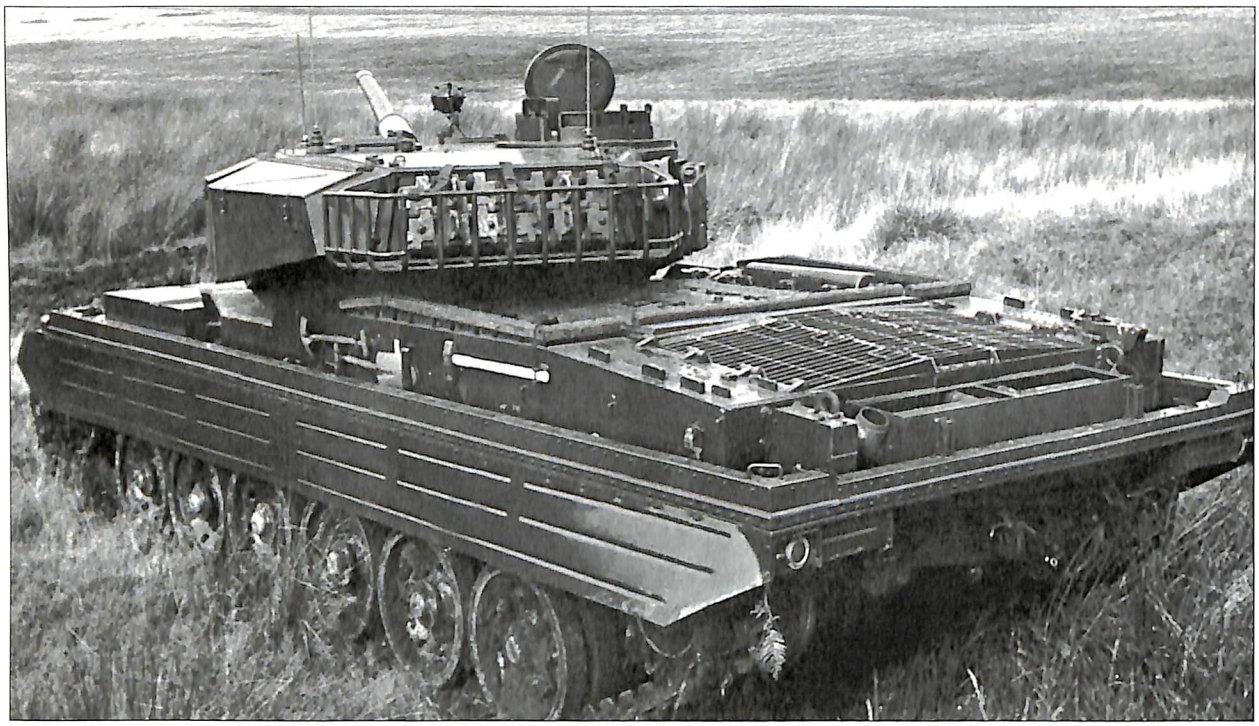
Char moyen Type 59 de l'armée pakistanaise
11e régiment de cavalerie, décembre 1971.
Théatre d'opérations occidental.



Char moyen T-54A de l'armée pakistanaise.
Unité inconnue, décembre 1971.
Théatre d'opérations occidental.



Blindé amphibie PT-76 Type II de l'armée indienne.
Décembre 1971.
Théatre d'opérations oriental (Bengladesh).



Char moyen Vijayanta de l'armée indienne conjointement développé avec la firme britannique Vickers. Le Vijayanta connait son baptême du feu lors de la guerre de décembre 1971. Photo Vickers Limited.

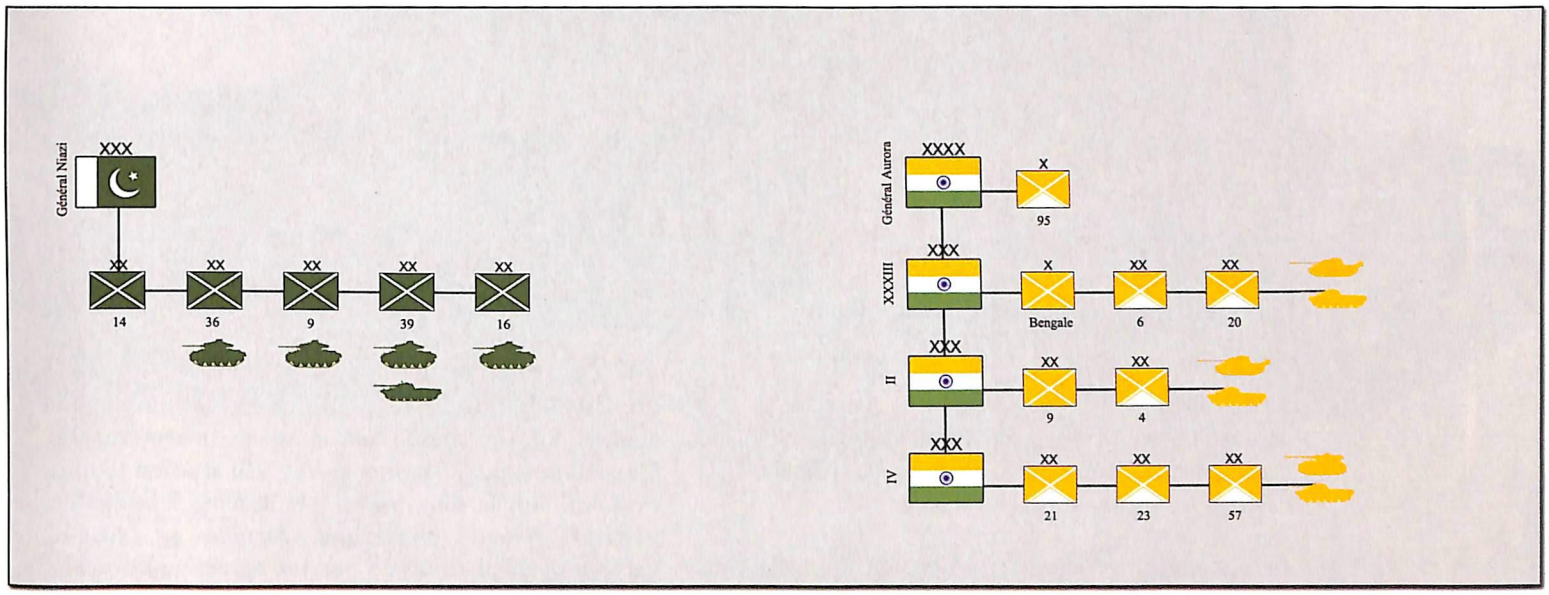
ment une percée majeure dans le dispositif indien. Deux régiments blindés, équipés de T-59, ainsi que deux régiments d'infanterie mécanisée s'élancent à l'attaque des positions avancées ennemies. Cet assaut constitue peut-être le plus grand engagement de chars de la guerre. Après un flottement de quelques heures, une contre-attaque des T-54 et T-55 des 9th Deccan Horse et 72nd Armored regiment indiens enraillent l'avance pakistanaise.

Mais, plus encore que résister, l'armée indienne prend l'initiative afin de réduire les saillants territoriaux. Au terme des quatorze jours de guerre, elle s'empare de la plupart des positions avancées pakistanaises et opère même plusieurs percées très significatives. L'un des secteurs majeurs en ce qui concerne les affrontements mécanisés est le saillant de Sakargah, entre le Cachemire et le Pendjab. Le 16 décembre, alors que le Pakistan oriental est déjà conquis, les Indiens cherchent à porter le coup de grâce sur le front occidental en lançant une offensive majeure dans le secteur de Basantar. Le corps de bataille indien, composé des 36e, 39e et 54e divisions d'infanterie ainsi que des 2e et 16e brigades blindées, attaque le saillant par trois côtés. Devant la progression rapide de l'ennemi, le commandement pakistanais tente une violente contre-offensive avec la 8e brigade blindée conservée en réserve. Le choc est terrible. Deux régiments indiens sont littéralement décimés par les blindés pakistanais. La contre-attaque des Patton et des Sherman pakistanais paraît être en passe de déboucher. C'est un prestigieux régiment de chars indiens équipé de Centurion, le 17th Poona Horse de l'ancienne armée des Indes, qui, in extremis, sauve la situation " en clouant " l'avance pakistanaise. Trois Centurion, admirablement positionnés, repoussent à eux seuls un escadron de Sherman. Le 17 décembre, la bataille de Basantar est terminée. En deux jours, les Indiens, qui reconnaissent la perte de 23 chars, revendiquent la destruction de 66 blindés pakistanais ! La 54th " Bison " Division s'y illustre également par la capture d'une vingtaine de M4 et de M48, pour la plupart intacts ou peu endommagés. Côté Pakistanais, des unités entières ont cessé d'exister.

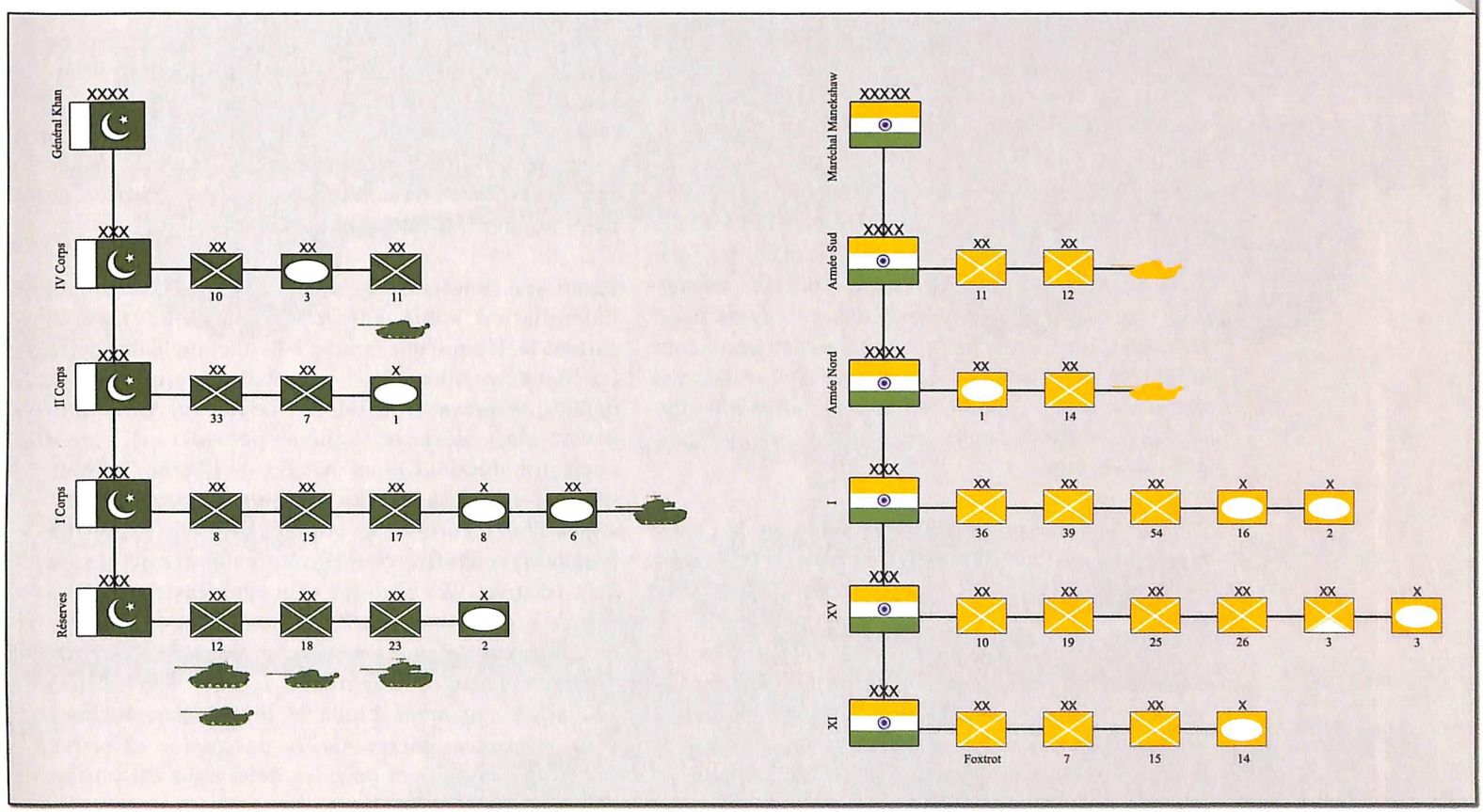
Equipage de char pakistanais photographiés sur le théâtre d'opérations occidental. DR

Le 17 décembre 1971, le cessez-le-feu unilatéral indien montre l'échec des forces pakistanaises incapables de monter la vaste opération offensive initialement prévue. Devant la perspective d'un rapide redéploiement vers l'ouest des troupes indiennes victorieuses au Bengladesh , le gouvernement pakistanais reconnaît la plus lourde défaite de son histoire. Le Pakistan ne peut que subir la partition de fait de son territoire national. Il est difficile de dresser un bilan global des opérations tant les points obscurs restent nombreux ; les divergences d'interprétations entre les deux belligérants sont abyssales. Les troupes indiennes auraient perdu de 7 à 20 000 tués, blessés et disparus. Certaines sources reconnaissent la perte d'une centaine de blindés ainsi que de 75 appareils de combat abattus. L'armée indienne revendique la

ORDRE DE BATAILLE



Théatre d'opérations Oriental



Théatre d'opérations Occidental

T-59 pakistanais détruits par les appareils de l'*Indian Air Force* à Longewala. Coll. Bharat Rakshak

destruction de 225 chars pakistanais ainsi que la capture d'une centaine d'autres. Environ cinquante appareils de la Pakistan Air Force auraient été détruits.

1971, ANNUS HORRIBILIS POUR LE PAKISTAN

La guerre de 1971 marque à plus d'un titre un tournant dans les relations géostratégiques de la région. L'équilibre stratégique bascule en faveur de l'Inde qui devient aux yeux du monde une puissance militaire capable de se faire respecter par ses voisins. Ce gain de prestige régional et international est d'autant plus significatif qu'il permet alors l'émergence d'un nouvel état souverain, le Bengladesh , ainsi que l'affaiblissement parallèle de la puissance pakistanaise. Par la suite, au fil des années, les réalités géopolitiques et les liens culturels devaient rapprocher l'ex-Pakistan oriental de son ancien maître. Les accords de Simla signés en 1972 constituent un progrès dans les relations bilatérales entre l'Inde et le Pakistan, normalisant les procédures de négociation en cas de litige territorial. Bien que représentant un pas en avant dans le règlement des conflits, ces accords n'en restent pas moins limités et n'apportent pas de solution à la plupart des contentieux entre les deux pays, en particulier au Cachemire.

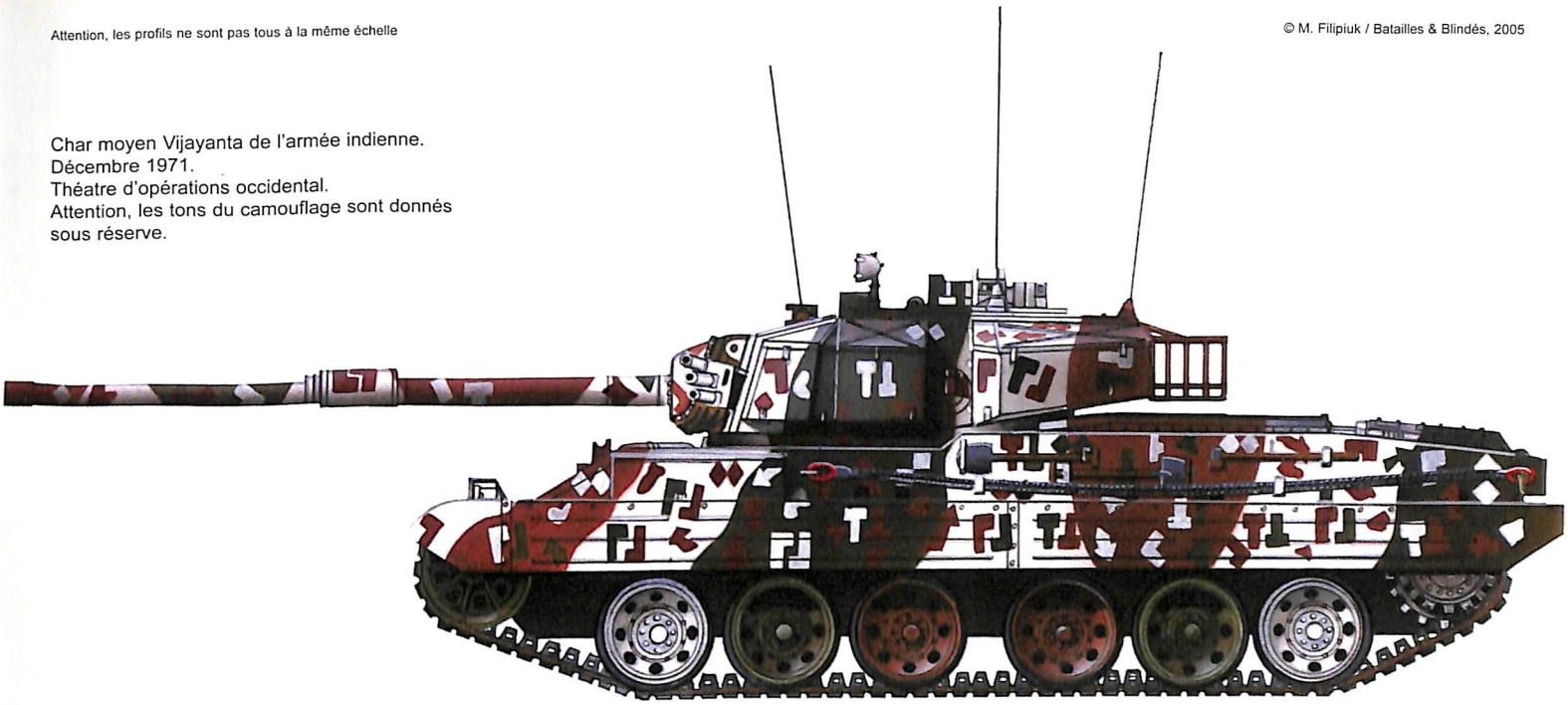
Dans le domaine plus strictement militaire, la guerre représente un intéressant bien qu'assez limité banc d'essai quant aux matériels et aux tactiques. Ce conflit constitue également à l'époque une occasion assez rare pour les experts occidentaux d'observer des affrontements entre matériels de même origine. Les blindés pakistanais d'origine américaine se montrent en général surclassés par leurs équivalents soviétiques et britanniques plus récents ou mieux modernisés, en particulier les T-55 et les Centurion. Plus inattendu, une industrie nationale indienne naissante mais de qualité fait son entrée sur la scène internationale. L'excellent char Vijayanta en est l'illustration la plus évidente. Sur le font oriental, la défense statique du général Niazi, bien que ferme, se trouve méthodiquement tournée par les forces mécanisées indiennes qui utilisent à bon escient leurs chars amphibies PT-76. Sur le théâtre occidental, les résultats sont coûteux et moins décisifs mais les divers affrontements démontrent les bonnes capacités de réaction de la part des unités blindées indiennes. Sans atteindre, loin s'en faut, des sommets en matière de maîtrise tactique et de coordination interarmes, les forces armées indiennes font preuve de leur capacité nouvelle à soutenir et gagner un conflit de grande ampleur, en partie grâce aux progrès de l'industrie nationale et une amélioration évidente de leurs propres capacités logistiques.

Parmi les conséquences délétères de ce conflit, et l'humiliation subie par le Pakistan, on compte surtout le début d'une course à l'arme nucléaire entre les deux voisins. Profondément choqué par la défaite, le nouveau président pakistanais Ali Bhutto devait alors déclarer, " nous possèderons l'arme nucléaire, dussions-nous manger de l'herbe ". Force est de constater que cette question demeure jusqu'à aujourd'hui à l'origine de craintes quant à l'explosion brutale d'un conflit, ce malgré plus de trente ans de paix relative. Ces craintes sont ravivées de loin en loin au gré des relations fluctuantes mais encore très tendues entre Islamabad et New Dehli. En 1999, de violents échanges d'artillerie et des accrochages frontaliers ont mené l'Inde et le Pakistan au bord d'une quatrième guerre. Or, la possession effective d'arsenaux nucléaires pour les deux pays est un fait avéré depuis 1998.

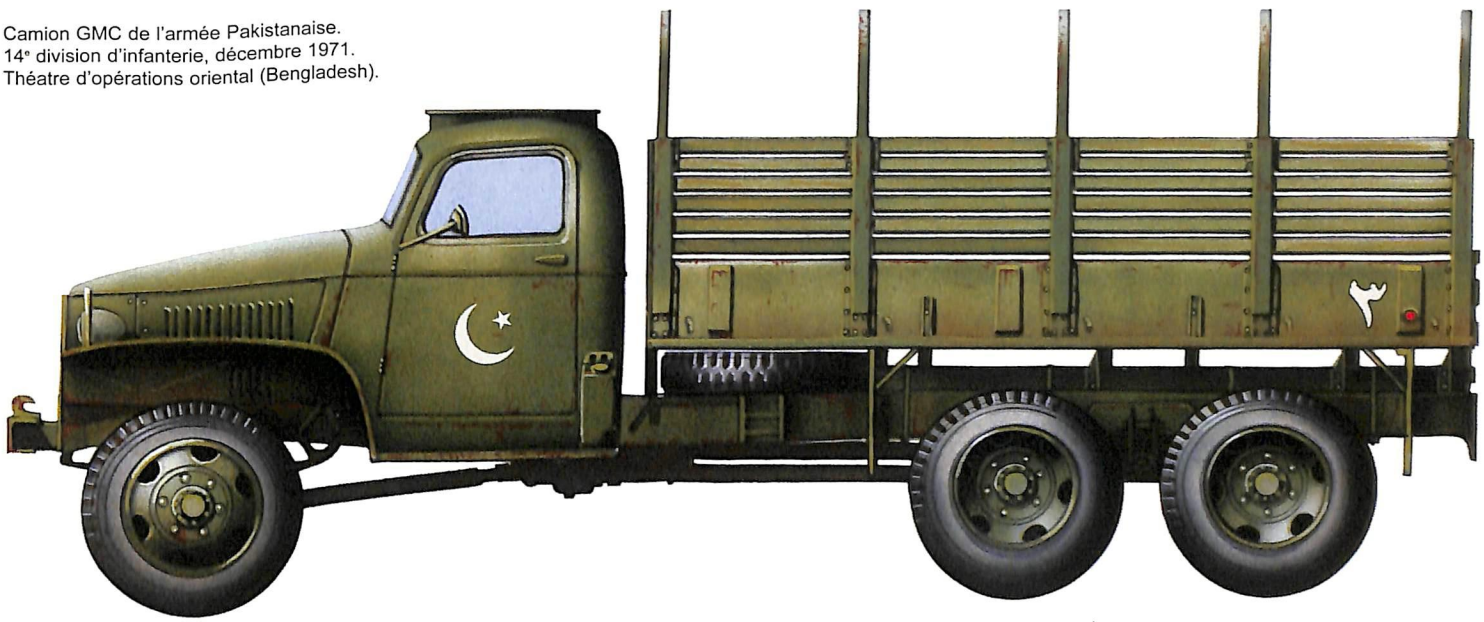
Attention, les profils ne sont pas tous à la même échelle

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

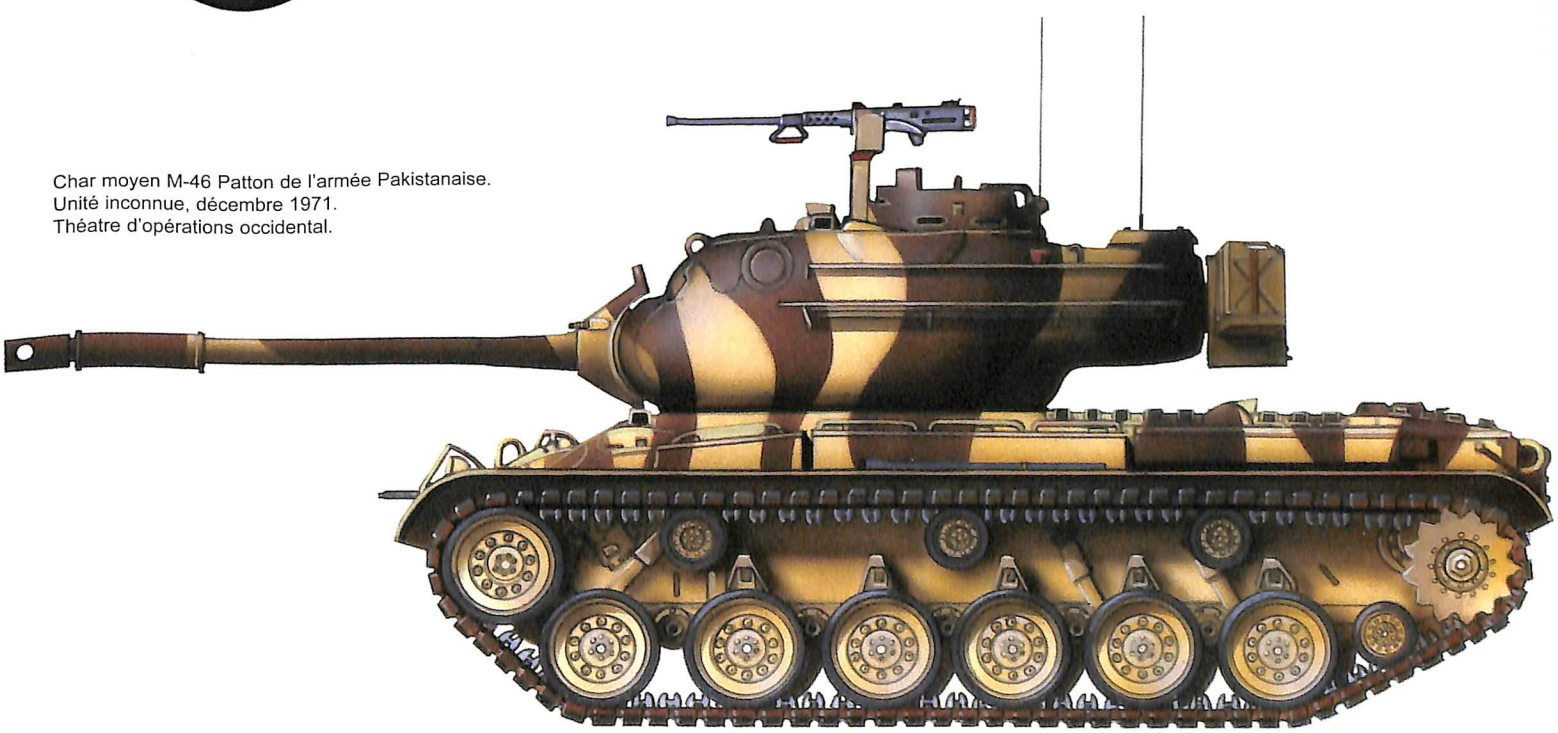
Char moyen Vijayanta de l'armée indienne.
Décembre 1971.
Théatre d'opérations occidental.
Attention, les tons du camouflage sont donnés sous réserve.



Camion GMC de l'armée Pakistanaise.
14e division d'infanterie, décembre 1971.
Théatre d'opérations oriental (Bengladesh).



Char moyen M-46 Patton de l'armée Pakistanaise.
Unité inconnue, décembre 1971.
Théatre d'opérations occidental.



Article réalisé avec l'approbation de Mme Rezzi et l'amicale du Corps de Cavalerie Français de 1940, « La Blanche et la Rouge », à l'initiative de M. Barbanson Erik.

SOUVENIRS D'UNE "PANPAN"

AMD Panhard du 3e escadron dans la cours du quartier Gramont à Saint-Germain en Laye. Chaque voiture possède une cocarde peinte sur son flanc avec, plus en arrière, l'as de couleur vert qui correspond à chaque peloton. Au premier plan, nous retrouvons les AMD 99819, 99799, 99820 et la 99828 du Mdl Rezzi. (Coll. Bernard)

Je suis née en 1938 dans les usines Panhard et immatriculée sous le n° 99828. Je fus affectée au 2e peloton du 3e escadron du 8e Régiment de Cuirassiers motorisés de Saint-Germain-en-Laye pour remplacer une AMD Laffly-Vincennes. Le 8e Cuirassiers, commandé par le colonel Morio, est le régiment de découverte de la 2ème Division Légère Mécanique. Après être passée à l'atelier du régiment où l'on me dessina une croix de Lorraine, insigne de la 2ème DLM, et un cœur vert bordé de blanc de chaque côté de mon blindage pour figurer - le cœur - le 2e peloton, - le vert - le 3e escadron, je fis la connaissance de mon premier équipage. Il était composé d'un chef de voiture, le maréchal des logis Rezzi, d'un conducteur, le cuirassier Simonetti, d'un tireur, le cuirassier Bora et d'un inverseur, le cuirassier Sansonnet.

Ensemble nous fîmes de belles promenades dans la région de Saint-Germain-en-Laye, par exemple à Saint Nom la Bretèche, Feucherolles, les Alluets-le-Roi, Plaisir et Grignon. J'ai participé avec quelques-unes de mes sœurs à l'inauguration de la place Hoche, à Versailles. J'ai fait partie d'une présentation de matériel à Satory devant tout un aréopage de ministres et de généraux et où le présentateur était un certain colonel de Gaulle. On m'a également présentée à la promotion 1938 de l'Ecole de Saint-Cyr. Le 14 juillet 1938, j'ai défilé fièrement sur les Champs Elysées avec tout le régiment et bien d'autres

unités devant leurs Majestés le roi et la reine d'Angleterre et j'ai eu l'occasion de caresser légèrement et involontairement un cheval de la garde, qui ne fit même pas un écart.

J'ai encore eu l'occasion de faire deux choses amusantes : la première, un exercice d'embarquement sur wagon de chemin de fer ; la seconde, une traversée de rivière sur un pont de bateaux installé par le Génie. Puis ce furent les grandes manoeuvres du mois d'août 1939 où mon tireur fit une magistrale démonstration de son flegme et de sa précision, tant à la cible fixe qu'à la cible mobile. Hélas, nous avons dû rentrer précipitamment au quartier Gramont avant la fin de ces manœuvres.

Sur la route, des informations nous arrivaient par bribes. J'entendais : « *Le Président du Conseil rencontre le premier ministre britannique - la mobilisation n'est pas la guerre - Hitler ne bougera pas…* ». A Saint-Germain, le quartier Gramont était en effervescence. Je repartis après quelques jours, mais sans mon chef de voiture qui avait été remplacé par le maréchal des logis Rosset, afin de lui permettre d'aider le sous-lieutenant Samson à organiser l'échelon B du 3e escadron. J'ai récupéré mon chef de voiture à Villeret, dans l'Aisne. Nous avons cantonné à Villeret, Nauroy Beaurepaire et après un état d'alerte le 11 novembre, à Vieux Reng. Puis, nous sommes arrivés à Louvroil près de Maubeuge et avons passé un hiver extrêmement rigoureux à Prisches. Le printemps est revenu et la drôle de guerre s'est achevée le 10 mai 1940, sans que quelque chose de notable ne fut à rapporter pendant cette période, sauf, toutefois, un changement dans l'équipage. Après le départ de Simonetti pour une autre formation, Sansonnet a été promu conducteur et l'équipage a été complété par Ponsardin au poste d'inverseur, Bora restant au tir.

Sur cette photo prise avant guerre, nous retrouvons le futur Mdl Rezzi en tenue de travail.
(Coll. Kauffmann)

10 mai 1940, 4h00, alerte ! A 5h30, rassemblement des officiers et des chefs de voiture chez le capitaine Potier commandant le 3e escadron. Les Allemands sont entrés en Belgique et en Hollande depuis ce matin. 3 heures. Tous les véhicules au chargement : armement, munitions, plein d'essence. 10h20, rassemblement. 10h50, mission pour notre patrouille : reconnaissance et action retardatrice sur l'axe Liège-Namur, tenir cinq jours. 11h00 départ, nous quittons Prisches. Le sous-lieutenant Samson, officier commandant le peloton où était affecté le maréchal des logis Rezzi, étant en permission, c'est le capitaine Potier qui prend le commandement du détachement ainsi formé :
– d'une première patrouille comprenant l'AMD 99830 du maréchal des logis Salle, un groupe moto sous les ordres du maréchal des logis chef de Visme et l'AMD M 4546 du brigadier-chef Poupault.
– d'un groupe PC, comprenant l'AMD radio 99802 du capitaine, avec comme chef de voiture le maréchal des logis chef Cochin et trois agents de liaison moto.
– d'une deuxième patrouille comprenant moi-même avec le maréchal des logis Rezzi, un groupe moto sous les ordres du sous-lieutenant de Feuilhade de Chauvin et de l'AMD 99821 du brigadier-chef Vermet.

13h00, après être passés à Landrecies, Maroilles, Louvroil et Maubeuge, nous entrons en Belgique. L'accueil est enthousiaste. 17h15, Gembloux, où nous réquisitionnons un plein d'essence à une station service. Les stukas bombardent la gare et l'usine à gaz. Ça fait un bruit infernal de sirène et d'explosions. C'est, paraît-il, le baptême du feu et du feu, y en a partout !.18h15, arrêt à Boneffe. Repas sur place. Vermet n'a pas rejoint. Un tour de garde est institué ; mon maréchal des logis doit prendre 21 heures, 1 heures et 5 heures.

11 mai, pas de ravitaillement, le maréchal des logis achète des oranges, c'est tout ce qu'il y aura à manger et à boire pour l'équipage. Par contre, il ne manquera pas de cigarettes généreusement offertes par les habitants des pays traversés. 9h10, rassemblement, direction Liège. 13h00, Voroux, Goreux, à une dizaine de kilomètres de Liège, le capitaine me désigne pour faire une reconnaissance sur Liège accompagnée par le side-car du maréchal des logis Ropars. Nous voyons pour la première fois des cadavres ! Des civils, hommes, femmes, enfants, ils sont là sept ou huit, fauchés le long du talus. C'est la pagaille, l'armée belge, les civils refluent dans un désordre indescriptible.

SOUVENIRS D'UNE "PANPAN"

Photo prise au moment de la visite du roi d'Angleterre en France en juillet 1938. Les brigadiers-chefs Rezzi, Bevilaqua et Kauffmann posent devant les dernières Laffly-Vincennes du 8e Cuirassiers. (Coll. Kauffmann)

Des chevaux morts nous barrent la route, je passe dessus, quelle horreur ! Un gamin blessé pleure sur le cadavre de sa mère. Liège est bombardé presque sans discontinuer depuis 3h00 ce matin. Les allemands sont dans la ville. Nous les voyons. Ropars va rendre compte. Je fais demi-tour. Nous sommes mitraillés par l'aviation. Pas de dégât. Retour à Voroux. On se replie. Je ne démarre pas. Un motard signale ma panne. La voiture radio du maréchal des logis Cochin vient me dépanner. A l'entrée d'Huy, dans la nuit, le capitaine me laisse aux ordres du 1er Régiment de Dragons Portés pour garder un pont qui doit sauter.

12 mai, le pont ne saute pas. Le Génie attend les ordres. L'ennemi est en face. J'effectue cinq tirs de 25 et trois rafales de mitrailleuse sur un véhicule léger qui fait demi-tour. Plus rien !

13 mai, 6h00, l'équipage a passé une mauvaise nuit. Des éléments du 1er RDP et du 8e Zouaves et on ne sait trop quelles unités, sont passés jusqu'à 3 heures du matin, plus ou moins mélangés aux civils qui fuyaient. Depuis, plus rien ne passe. Calme plat. A 6h00, essai de démarrage, rien à faire, c'est la panne ! Des coups de feu sont tirés derrière nous. Le pont est toujours là. Le Génie est parti. Les Allemands ne se montrent pas. Les Dragons décrochent. Ils vont signaler ma panne. Pas de ravitaillement. Rien ne bouge. C'est angoissant. A 14h00, l'AMD du brigadier-chef Poupault arrive à notre hauteur. Il nous a fait peur, mais me prend en remorque. Nous décrochons !

14 mai, nous avons perdu notre détachement. Nous marchons en direction de Namur. A 8h00, nous rencontrons le général Lacroix, commandant la 4ème BLM de la 2ème DLM, auquel le 8e Cuirassiers est rattaché. Le maréchal des logis lui rend compte des positions allemandes. Il nous envoie porter un pli au capitaine de La Barrière, du 1er RDP (commandant le 11e escadron d'AMR du 3e bataillon) et qui se trouve à Courcelles. Le général nous apprend que le sous-lieutenant Samson a été tué. C'était notre chef de peloton. 9h00, nous sommes aux ordres du capitaine de La Barrière. On me répare (démarreur grippé). 10h00, des chars allemands sont en vue ; ils sont trois. Nous les stoppons. Il semble que l'ennemi ne cherche pas le combat. A 17h00, les chars Somua nous relèvent. 15 mai, j'escorte un convoi du Génie, puis à 17h00, je garde le PC du général Lacroix.

16 mai au matin, les chars allemands approchent, ordre de repli. Je retombe en panne ! Réparation. Saleté de démarreur. Nous avons perdu la colonne. Direction Namur. Personne devant, personne derrière. Nous passons la nuit dans un bois. Pas de ravitaillement. Plus beaucoup d'essence.

17 mai, 3h00 du matin, des chars Hotchkiss arrivent sur nous, heureusement que Bora n'a pas tiré. Nous mettons aux ordres d'un commandant du 29e Dragons l'un des deux régiments de chars de la 2ème DLM. 10h00, nous approchons de Namur. Les belges nous tirent dessus. Nous agitons nos fanions. Le terrain est miné. Les Allemands sont tout près. Les Hotchkiss et nous tirons sur la lisière d'un bois à 200 mètres. La réplique est immédiate. Un char du 29e Dragons est touché. Nous restons à couvert tout en arrosant la lisière toutes les 10 minutes. 14h10, rassemblement. 14h25, nous entrons dans Namur. Pas de 8e Cuirassiers. Toilette pour les hommes, plein d'essence pour moi, repas enfin pour eux. 16h00, trente chars allemands sont signalés dans Namur, paraît-il. Est-ce vrai ?... Nous sommes à nouveau aux ordres du capitaine de La Barrière du 1er RDP. Nous quittons Namur. Les allemands sont partout ; il faut se battre, c'est dur ! Nous passons la frontière à Hestrud à 17h05. Une voiture légère me fait signe de la suivre. C'est le colonel Morio. Enfin, nous retrouvons le 8e Cuirassiers à 19h20 au château de Berelles. Nous sommes aux ordres du lieutenant du Boispéan (qui remplacera le capitaine Potier à la tête du 3e escadron). Je marche mal. 22h00, Départ, je prends position à Louvroil.

18 mai, à 6h20, un char Hotchkiss arrive en renfort, je suis à défilement de tourelle à gauche de la rue. Le char se poste à droite. A 7h05, un char allemand arrive face à nous à 25 mètres. Canons et mitrailleuses crachent. Il est surpris. Il semble qu'il ne puisse manœuvrer. Feu ! Feu ! Lui tire sur le char Hotchkiss. Il n'a pas pu me voir. Vas-y Bora continue, il ne peut plus bouger. Des hommes tentent de sortir. Notre mitrailleuse arrose à tout va. Le char Hotchkiss en fait autant. Le calme revient. Combien de temps a duré le combat, je ne sais. Le lieutenant Cabouat (commandant un peloton de motocyclistes au 4e escadron) arrive en side-car, personne ne bouge. Il va jusqu'au char allemand, fait une rapide inspection et revient, au passage il lance « bon travail » et repart. Nous, nous restons. Un agent de liaison moto nous apprend que le maréchal des logis Cochin vient d'être tué. Il est midi. 13h30, repli direction Cambrai. Bavay est en flammes. Passage à

Valenciennes, Saint-Amand et Orchies. 18h00, Douai. Réfugiés et troupes sont mélangés. C'est la pagaille. Je perds la colonne. Un sous-officier du 75e GRDI nous arrête. Il informe que les Allemands sont dans Cambrai. Nous recherchons le détachement et ne pouvons guère avancer à cause des encombrements, c'est désolant. Sept kilomètres avant Cambrai, rencontre avec le capitaine de Bourboulon (Commandant l'EHR du 8e Cuirassiers) et ses camions. Cambrai est prise. Nous retrouvons la colonne ; il fait nuit.

20 mai, matin, direction Vitry-en-Artois. Je suis de garde sur un pont, sous les ordres du sous-lieutenant de Feuilhade de Chauvin (commandant un peloton de motocyclistes au 4e escadron). Nous sommes bombardés, le terrain d'aviation est salement touché. Heureusement que mon plein a été fait avant le bombardement du terrain.

Du 22 au 23 mai, garde au PC du colonel Morio. RAS. 24 mai, nous sommes à Sainghin. L'équipage peut faire une espèce de repas et un peu de toilette. 21h30, reconnaissance sur Arras aux ordres du lieutenant du Boispéan. Arrêt à Bailleul, Sire et Bertoult.

25 mai, reconnaissance sur Thélus, Neuville Saint-Vaast, Mont-Saint-Eloi, Camblain-l'Abbé. Les Allemands sont dans Arras. Retour à Sainghin. Après-midi, félicitations du général Blanchard. Pourquoi ? Le général Bougrain (commandant la 2ème DLM) nous informe que l'armée du nord est encerclée. Passerons-nous à Cambrai ?

26 mai, 7h00, alerte ! 7h30, départ direction nord et Cambrai ? 7h40, arrêt, les chefs de voitures vont auprès du lieutenant. Changement d'itinéraire par Carvin, Hénin-Liétard, Lens, La Bassée, Fourmies, Armentières et Ypres. Qu'est-ce que ça veut dire ? Lens et Armentières sont en flammes. 9h40, nous entrons à nouveau en Belgique. A Ypres, nous allons en direction de Meènen. Arrêt à Geluveld. Il n'y a personne, tout est calme. Pour moi, reconnaissance sur Meènen. Mission : Voir et rendre compte. Il est 13h05. A Geluwe, contact avec les Allemands. Canons, mitrailleuses. Ils se replient, nous continuons. Nous voyons à Meènen une très importante colonne allemande se dirige en direction de Tourcoing. Des automitrailleuses, des camions, des motos, ils vont vite. Un temps mort, puis arrive un petit convoi. Nous tirons. Ils n'ont pas l'air de nous localiser. Feu ! Feu ! Deux automitrailleuses et trois motos semblent rester au tapis. Je décroche et vais rendre compte. 17h30, nous sommes attaqués. Le 1er RDP est avec nous. 18h10, trois chars allemands se présentent à 350 mètres environ. Feu ! On nous bombarde, un éclat fait une coupure au pouce droit de mon chef de voiture. Mon canon fait des coups au but à plusieurs reprises. A la nuit, repli sur Ypres.

27 mai, l'artillerie n'arrête pas de nous bombarder. Un obus tombe sur le PC du colonel. 11h40, nous quittons notre cantonnement. L'aviation nous bombarde, mon aile avant droit est arrachée.14h15, arrivée à Vlamertinge. Nous sommes au contact. Les Allemands sont à 400 mètres. Mitrailleuse. Nous fonçons sur Poperinge.

28 mai, l'équipage et quelques soldats perdus font un méchoui dans un pré aux environs de Poperinge.
Un soldat anglais fait voir sa montre et dit « Bridge, boum ! ». Nous nous dépêchons de passer. 14h00, nous avançons sur Izenberge. 15h05, les *stukas* nous attaquent. Trois blessés graves. Le camion des cantines est détruit. Adieu les affaires personnelles. Nous roulons de nuit vers Fumes. Ça bombarde de partout.

29 mai. La Panne (c'est un pays, pas un gag !). Des tas de véhicules sont abandonnés. Nous nous arrêtons. Toujours les *stukas* et les bombardements d'artillerie, ordre de saboter le matériel. La culasse du canon est démontée pour être jetée plus loin. Les mitrailleuses sont démontées, les pièces perdues dans les dunes. On me fait la vidange d'huile, tandis que mon moteur tourne. Je n'irai pas plus loin. L'équipage s'éloigne et se dirige vers la mer.

Malo, Dunkerque, peut-être ?... Qui le sait. Ils ne se retournent pas mais je crois que bien plus d'un écrase une larme. Je vais mourir.

Adieu !

Signée AMD 99828

Ce texte ne saurait être complet sans la citation à l'ordre de la 4ème BLM, reçue par le maréchal des logis Rezzi et que ce dernier a dédiée à sa voiture et à son équipage :

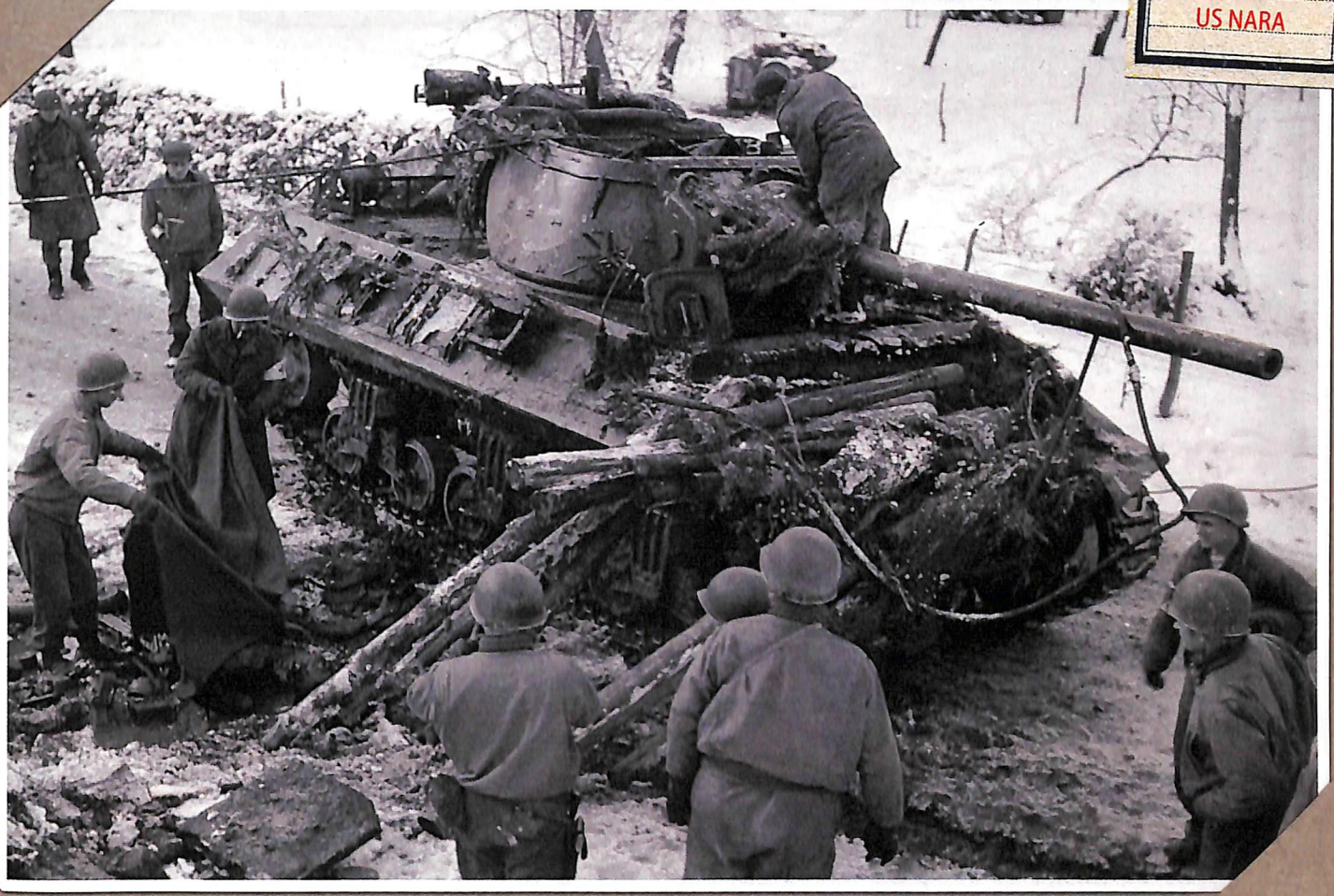
« *Sous-officier calme et courageux, a pris part avec son AM à plusieurs contacts dangereux, au cours de la campagne de Belgique. Le 26 mai 1940, au cours d'une reconnaissance a infligé de sérieuses pertes à l'ennemi* ».

Alignement d'AMD Panhard du 8e Cuirassiers, abandonnées à La Panne. (Coll. Halfen)

24x36

Chasseur de chars M36 du 702nd TD Bn

Collection
US NARA

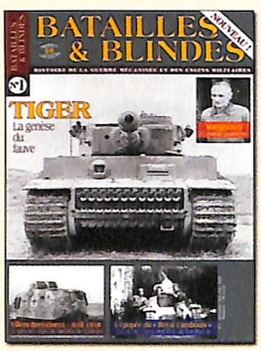


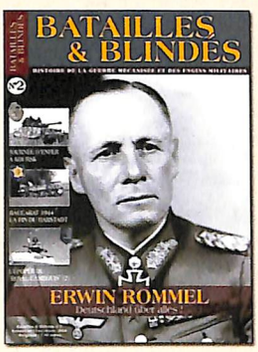
PROCHAIN NUMÉRO EN VENTE EN MARS

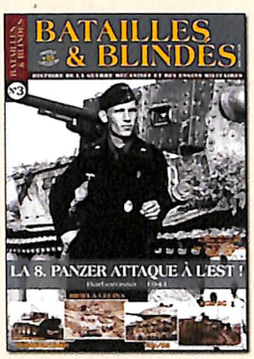
La 11. Panzerdivision en France à l'été 1944
Suite & fun du récit de Michel Rousselle
Le Sturmtiger

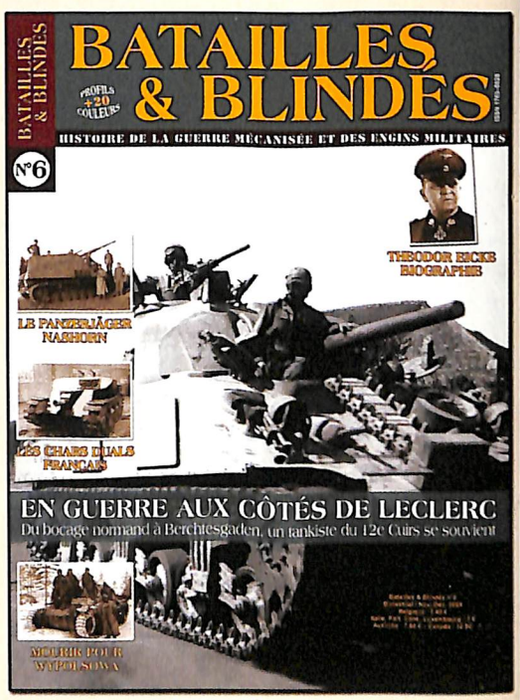
AU SOMMAIRE DU N°8

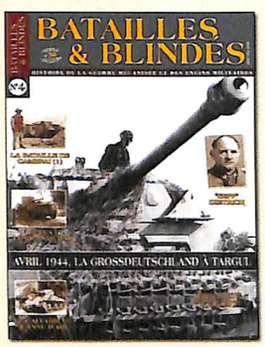
ANCIENS NUMÉROS

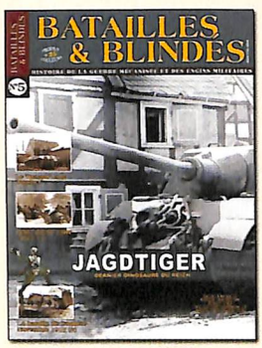












Suite aux demandes répétées de nos lecteurs, les numéros 1, 2 et 3 de Batailles & Blindés ont été réédités.
Ils sont à nouveau disponibles mais en quantités limitées.

Nous vous invitions donc à bien vouloir nous passer vos commandes le plus rapidement possible !

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°8 inclus**.
France : 35.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 euros - Reste du monde : 45.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-dessous au prix de 8.00 euros pièce (frais de port inclus pour toutes les destinations) ☐ n°1 ☐ n°2 ☐ n°3 ☐ n°4 ☐ n°5 ☐ n°6

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Je souhaite règler par : ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) - ☐ Mandat

☐ Carte Bancaire : Maestro MasterCard VISA VISA Electron

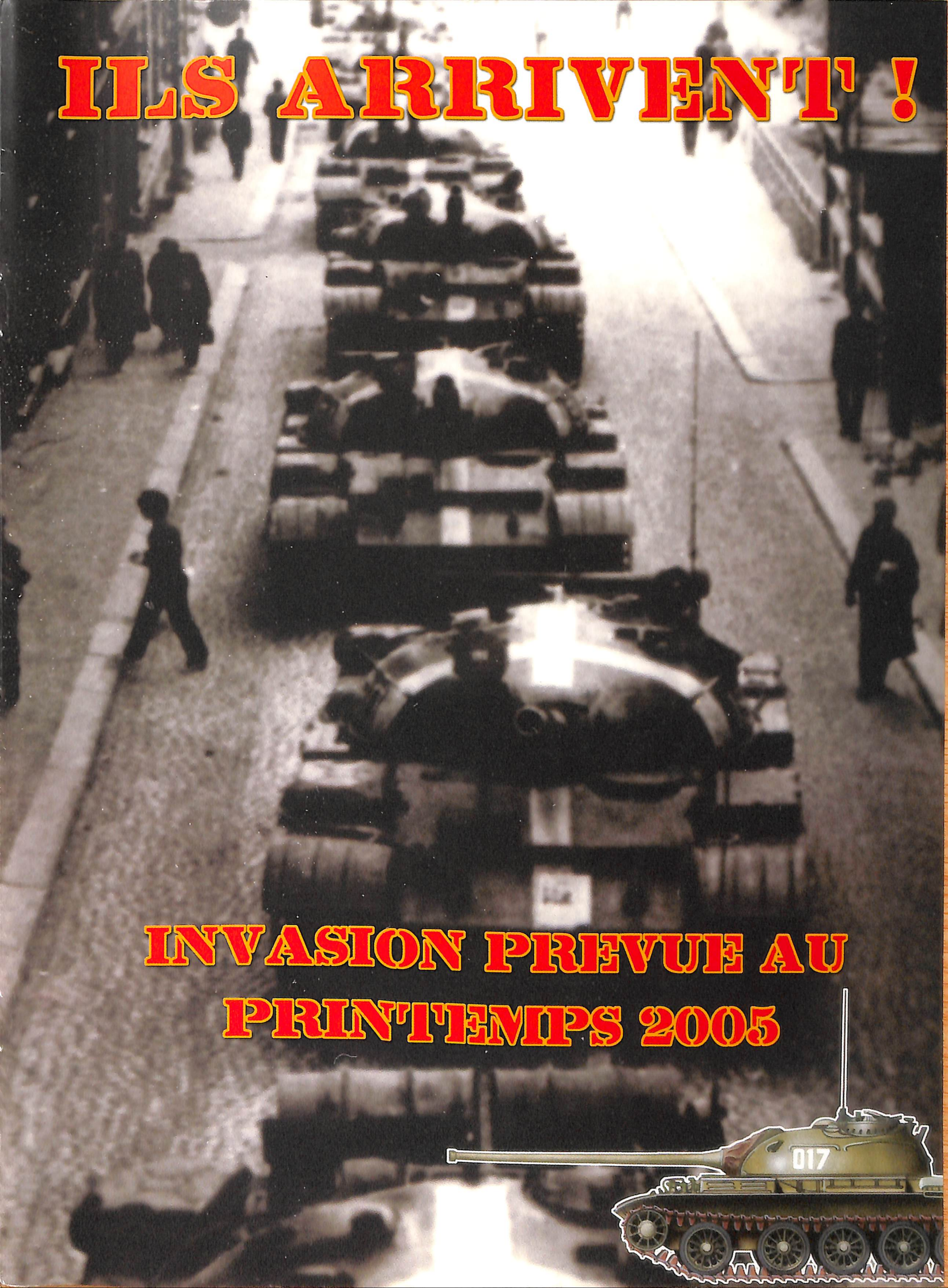
Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

Nous n'acceptons pas les eurochèques.

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

ILS ARRIVENT !



INVASION PREVUE AU PRINTEMPS 2005

Tous les mois en kiosque dans

HistoirE de GuerrE

retrouvez l'histoire de la

seconde guerre mondiale

Récits – Témoignages – Analyses – Débats

Abonnez-vous, vous économiserez 20 % !

Je m'abonne à **Histoire de Guerre** pour une période de

- ❑ **1 an (France) soit 11 numéros au prix de 54 €**
- ❑ **2 ans (France) soit 22 numéros au prix de 102 €**
- ❑ **1 an (Europe de l'Ouest et DOM-TOM) soit 11 numéros au prix de 88 €**
- ❑ **2 ans (Europe de l'Ouest et DOM-TOM) soit 22 numéros au prix de 149 €**
- ❑ **1 an (reste du Monde) soit 11 numéros au prix de 93 €**
- ❑ **2 ans (reste du Monde) soit 22 numéros au prix de 166 €**

Nom_____ Prénom_____ (en majuscules)

Adresse_____

Code postal_____ Ville_____ Pays_____

Je joins mon règlement (en €) par :

❑ Chèque (payable en France à l'ordre d'HISTOPRESSE)

❑ Carte bancaire n° |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Date d'expiration : __/__ Signature :

À découper, à photocopier ou à recopier et à retourner avec votre règlement à :

HISTOPRESSE – BP 75 – F 67542 Ostwald CEDEX

B&B - 02/2005